This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

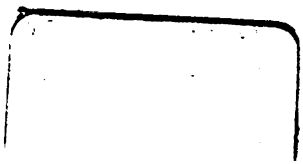
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SAVOIR — POUVOIR — VOULOIR. — I

257379

JEAN JULLIEN

L'Écolière

PIÈCE EN CINQ ACTES

PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU

1902

Tous droits de traduction, de reproduction et d'exécution réservés, pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'ÉCOLIÈRE

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 20 septembre 1901.

SAVOIR — POUVOIR — VOULOIR. — I

JEAN JULLIEN

L'Écolière

PIÈCE EN CINQ ACTES

PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU

1902

Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

TOO POOR TO BIND

JAN 14 1935

DU MÊME AUTEUR

Théâtre

LE THÉATRE VIVANT. Tome Ier. Essai théorique et pratique, contenant : *L'Echéance*, *La Sérénade*, *Le Maître*, *La Mer*, *Vieille Histoire*. (Édition complète. Charpentier 1892) 3 50

LE THÉATRE VIVANT. Tome II. Théorie critique (Tresse et Stock 1896). 3 50

SAVOIR, POUVOIR, VOULOIR. Première partie, *L'Écolière*, pièce en cinq actes (P.-V. Stock 1902). . . . . 2 »

POUR PARAITRE :

LE THÉATRE VIVANT. Tome III. La rénovation théâtrale.

SAVOIR, POUVOIR, VOULOIR. Troisième partie, *La Patronne*, pièce en cinq actes.

AUTRES PIÈCES : *L'Oasis*, pièce en cinq actes. — *Intimité*, pièce en trois actes. — *Le Doute*, pièce en trois actes. — *Les Plumes du Geai*, comédie en quatre actes. — *La Catastrophe*, un acte, etc.

Nouvelles et Romans

PERDREAU ET PAPILLON. Nouvelle (Demoule 1884). . 1 »

TROUBLE-CŒUR. Nouvelle (Tresse et Stock 1886). . . 3 50

LA VIE SANS LUTTE. Nouvelles. (Bibliothèque artistique 1892) *épuisé*. . . . . .

LES PETITES COMÉDIES. Nouvelles, illustrations d'Ouzilleau (Villerelle 1900) 3 50

RÉCITS PARISIENS. Nouvelles, illustrées de trente eaux-fortes d'Ibels. Edition de luxe (Fasquelle 1902).

POUR PARAITRE :

HISTORIETTES DE FRANCE. Nouvelles. 2 volumes.

PANTINS ET MARIONNETTES. Nouvelles. 1 volume.

L'INDICATEUR. Roman.

POUR LA FOULE. Etudes sociales.

SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR :

REVUE, ART ET CRITIQUE (années 1889-1890), 84 numéros. 2 forts volumes. . . . . 50 »

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
257379
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1903. L

PERSONNAGES

BAUDRAND,	39 ans.	MM.	Génier.
MASURIER,	50 —		Amel.
OUDOIRE,	40 —		Baudoin.
EDMOND GIRAUD,	28 —		Frédal.
DUTHEL,	60 —		Jehan Adès.
RIVOLLET,	30 —		Lenormand.
LIETHARD,	60 —		Beaulieu.
DÉMARIÉ,	40 —		Roussel.
NOÉMI LAMBERT,	25 —	Mmes	Andrée Mégard.
CLÉMENCE GAUCHER,	23 —		Jeanne Lion.
MADAME LAMBERT,	65 —		Marcelle Jullien
MADAME DUJARDIN,	58 —		Claudia.
MADAME DÉMARIÉ,	30 —		Yvonne Dinard.
HENRIETTE,	15 —		Rénée Leduc.
LOUISE SIMONNOT, MARGUERITE SIMONNOT,	11 —		Rénée Gardès.
BERTHE,	8 —		Marcelle.

Les élèves de l'Ecole, Invités officiels et parents. Manifestants et manifestantes, Ouvriers maçons, Gendarmes.

Les scènes se passent à Trimont, ville au nord-ouest de Paris.

— 1901 —

L'ÉCOLIÈRE

ACTE PREMIER

La scène représente la cour, préau de l'école communale de filles de Trimont, le jour de la distribution des prix. A droite, contre les bâtiments de l'école, une estrade sur laquelle se tiennent les autorités; à gauche, en avant d'un pavillon d'habitation, des bancs alignés pour les élèves, en arrière des bancs et des chaises pour les parents; au fond, la grille, derrière laquelle s'aperçoit la ville. Des arbres çà et là couvrent la scène.

L'estrade garnie de tentures, de guirlandes de fleurs et de drapeaux présente, face aux élèves, un escalier par lequel montent celles qui vont se faire couronner; et, en avant, un autre escalier conduisant à la porte des classes au premier plan, à droite. Porte et entrée du pavillon à gauche; grande entrée de la grille, au fond, à gauche.

Au milieu de l'estrade est assis le maire, M. Maurier; à sa gauche, Démarié, puis Oudoire; à sa droite Baudrand; en arrière Rivollet et Duthel. Dans le fond, la table sur laquelle étaient posés les livres et les couronnes, à côté mademoiselle Lambert, en arrière madame Lambert. Les bancs sont garnis

de fillettes, les chaises envahies par les parents, mesdames Dujardin, Démarié, etc ; il y a même des spectateurs en dehors de la grille.

Avant le lever du rideau, on entend le chœur chanté par les fillettes. Mademoiselle Clémence, au pied de l'estrade, bat la mesure. Au lever du rideau on entend des applaudissements et des bis ; le chœur reprend.

CHŒUR DES FILLETTES.

Nous aimons le feuillage
Vert et gai ;
Nous aimons cet ombrage
Doux et frais ;
Mais, le jour gracieux,
Qui pour nous luit dans les cieux,
Sous le soleil radieux,
Nous l'aimons, l'aimons bien mieux.
L'aimons bien mieux !

Nombreux applaudissements. Duthel et Rivollet sont descendus de l'estrade.

PLUSIEURS VOIX.

Bravo ! Bravo ! — Très bien ! — Charmant ! — Délicieux ! — Bravo, mademoiselle Lambert ! — Bravo !

DÉMARIÉ à Masurier.

Sont-elles gentilles ?

MASURIER, riant.

Elles sont à croquer !

OUDOIRE, a rejoint Rivollet, et Duthel au bas de l'estrade, désignant Noémi de la tête.

Quel âge que vous lui donnez, vous, monsieur Duthel, qui vous y connaissez ?

DUTHEL, regarde Noémi.

De... vingt-cinq à vingt-six.

RIVOLLET, se récrie.

A peine vingt-trois!

OUDOIRE.

C'est trompeur les Parisiennes, mon garçon!

DUTHEL, regarde le maire d'un air narquois.

Comment, Masurier va parler?

Le maire s'est levé pour parler; mais avant, il échange quelques mots avec Baudrand.

OUDOIRE, continuant, à Rivollet.

Celle d'avant, mademoiselle Basset, quel âge que tu lui donnais?

RIVOLLET, haussant les épaules.

Celle-là ne marquait plus, elle n'avait pas d'âge!...

OUDOIRE, désignant Noémi, frappe sur l'épaule de Rivollet.

Hein! Ça nous change une frimousse comme celle de mademoiselle Lambert?

DUTHEL, à part observant toujours Masurier, avec moquerie.

Parlera!... parlera pas!... Parlera, parlera pas!

RIVOLLET, à Oudoire.

On ne s'en plaint pas!

OUDOIRE, étonné.

Est-ce que, par hasard?...

RIVOLLET, d'un air fat, frisant sa longue moustache.

Euh, euh!

OUDOIRE, riant.

Polisson!

Il rit. — Peu à peu le silence se fait. Il rit toujours.

MASURIER, très embarrassé commence son allocution sur un ton paternel.

Mes bien chers enfants!

Il s'arrête et se tourne vers Oudoire.

OUDOIRE, toujours secoué par son rire lançant une claque amicale à Rivollet.

Tu la connais toi!

Cette dernière réplique part dans le silence, tout le monde se retourne vers ceux qui causent le scandale. Rivollet fait signe que ce n'est pas lui.

PLUSIEURS VOIX.

Chut, chut!... Taisez-vous donc!... Silence! Oudoire!

Très penauds, contenant leurs rires, Rivollet et Oudoire se tiennent cois.

DUTHEL, poussant Oudoire du coude.

Taisez-vous, qu'on l'entende!

MASURIER, se retournant vers les fillettes.

Mes chers enfants! Rassurez-vous, je ne veux pas retarder de beaucoup vos vacances. Je ne vois pas, du reste, ce que je pourrais ajouter aux éloquentes paroles prononcées par M. Baudrand, le zélé représentant de la délégation cantonale. (Dénégations modestes du délégué.) Si, si, c'était très bien, c'était d'un savant et d'un bon citoyen!... (Applaudissements, excepté Duthel.) L'instruction, vous a-t-il dit, délivre la femme du joug des préjugés, (Haussement d'épaule de Duthel.) lui donne conscience de sa valeur et de ses devoirs et... l'arme dans la lutte pour la vie! Moi, je ne suis pas orateur, je ne vous raconterai pas de si belles choses, je suis un homme... tout rond. (Rires.) Je vous dis... l'instruction fera de vous de bonnes femmes pour vos maris, de bonnes mères pour vos enfants, et, c'est pour cela, que nous sommes heureux de vous voir si bien profiter des leçons qui vous sont données.

Applaudissements. Duthel ricane.

OUDOIRE, à Rivollet en se faisant un abat-voix de sa main.

Elles en sauront toujours assez pour mal tourner!

MASURIER, continuant.

Qu'il me soit permis maintenant, d'adresser à celle qui vous dirige avec tant d'habileté, tant de... sollicitude et tant de... dévouement, les justes éloges de la municipalité et, — je puis l'affirmer sans avoir peur d'être contredit, — les remerciements du pays tout entier! (Approbations sur l'estrade, frénétiques applaudissements dans le préau.) Nous somnes émerveillés des résultats obtenus par mademoiselle Lambert depuis les quelques mois seulement qu'elle est parmi nous... qu'elle en reçoive ici... publiquement, nos félicitations sincères; voilà!

Mademoiselle Lambert s'incline très émue et salue de la tête. M. Masurier prend son chapeau et se dispose à partir. Oudoire et Rivollet applaudissent ferme.

RIVOLLET, se penchant vers Oudoire.

Il va bien, le papa Masurier!

OUDOIRE.

Un finaud!

NOÉMI, allant vers M. Masurier.

Ce n'est pas fini, monsieur le Maire! Il nous reste encore à proclamer le prix d'excellence!

M. MASURIER, se tournant vers Démarié qui a suivi son mouvement.

Oh! le prix d'excellence! Je me rasseois.

DUTHEL, aux deux autres, désignant Noémi.

C'est là que je l'attends!

RIVOLLET.

Pourquoi?

Duthel indique de la main à Rivollet de prendre patience,

Il va voir. Mademoiselle Lambert fait un signe à l'adjointe.

MADEMOISELLE CLÉMENCE, l'adjointe, lisant.

Prix d'excellence, offert par mademoiselle Lambert à l'élève la plus docile et la plus studieuse : mademoiselle Louise Simonnot.

Applaudissements. Louise Simonnot, monte sur l'estrade. Masurier lui remet des livres, la couronne et l'embrasse.

OUDOIRE, étonné se tapant sur la cuisse.

Non! La fille à mon manœuvre? Ah! ah!

DUTHEL, ironique.

Oui, il fallait donner le prix à la petite fille de Masurier ; ou à celle d'un conseiller!

RIVOLLET, distrait regardant mademoiselle Lambert.

C'est maladroit!

MASURIER, riant, tandis que Louise redescend.

Mesdames, messieurs, la séance est levée!

OUDOIRE, sérieux, à Rivollet.

Va-t-on prendre quelque chose?

RIVOLLET, indigné.

Attendez donc un instant!

Tout le monde s'est levé, mademoiselle Clémence fait sortir les élèves, mademoiselle Lambert descendue de l'estrade, reçoit les remercîments des parents et embrasse les enfants. Rivollet et ses deux compagnons, au lieu de sortir, cherchent à se rapprocher de mademoiselle Lambert.

DÉMARIÉ, descendant de l'estrade, à Oudoire et Duthel.

Vous ne venez pas, messieurs?

DUTHEL.

Dans un moment, j'attends ma femme.

DÉMARIÉ.

Toi, Rivollet?

RIVOLLET.

J'ai à parler à Masurier.

DÉMARIÉ, plus bas, riant.

Ou à mademoiselle Lambert?

Rivollet hausse les épaules.

OUDOIRE, à Démarié.

Il veut la féliciter d'avoir donné son prix à la fille de mon manœuvre!

Il rit.

DÉMARIÉ, s'en allant.

On se retrouvera au café de l'Oise.

LES AUTRES.

Oui, oui... à tout à l'heure.

Démarié et un groupe sortent. L'estrade peu à peu s'est vidée. M. Masurier donnant des poignées de main à l'un et à l'autre et M. Baudrand saluant, mademoiselle Lambert et Clémence sont toujours dans le préau, d'où les enfants sortent; madame Lambert réunit sur la table les feuilles éparses du palmarès. Masurier et Baudrand se rapprochent de Rivollet et Duthel.

MASURIER, à Rivollet.

Ah! te voilà beau Charles! ça a marché, hein!... (A Duthel.) Est-ce que vous en voyez souvent des réunions comme ça, chez vos béguines, M. Duthel?

Duthel secoue la tête sans répondre.

OUDOIRE.

M. le maire, ma parole, on dirait la fête du 14 juillet!

MASURIER.

N'est-ce pas!... (Changeant de ton.) Ah, Oudoire, je suis bien aise de vous voir. Il va falloir que vous mettiez immédiatement en train les travaux d'agrandissement de la salle d'école?

OUDOIRE.

On s'y mettra!

MASURIER, narquois.

J'espère bien qu'à la rentrée il n'y aura plus une élève chez les bonnes sœurs.

Il lance un coup d'œil à Duthel.

RIVOLLET.

Le fait est qu'avec une directrice comme celle que nous avons!

MASURIER.

N'est-ce pas!... (Désignant Baudrand qui cause avec Duthel.) Je le disais tout à l'heure à Baudrand, mademoiselle Lambert est non seulement très... méritante, (nous savons tous quelles circonstances malheureuses l'ont forcée à entrer dans l'enseignement:) mais encore, elle a des... capacités... exceptionnelles. (A Rivollet.) Te rappelles-tu comment l'école était tenue du temps de mademoiselle Basset, et à quoi ça ressemblait les distributions de prix?

Les autres se sont rapprochés.

RIVOLLET.

Mademoiselle Basset, c'était le vieux système.

BAUDRAND, très fonctionnaire.

Il est évident que mademoiselle Lambert est la meilleure directrice que nous ayons jamais eue dans le canton; activité, zèle, instruction solide. Elle a de plus une qualité que j'estime particulièrement

chez nos institutrices, l'égalité d'humeur. Même dans ses réprimandes...

OUDOIRE, à Duthel.

Il va nous refaire son discours !

BAUDRAND, lui répondant.

N'ayez pas peur; je tenais simplement à montrer combien sa méthode diffère de celle des autres maîtresses. Elle apporte de la ville-lumière, des idées plus éclairées et plus larges; même dans ses cours, elle n'a jamais l'air pédant, elle sourit et semble instruire ses élèves en s'amusant. C'est une continuelle leçon de bonne grâce qu'elle leur donne, et, ce n'est pas à dédaigner dans l'éducation des jeunes filles.

MASURIER, approuve et sourit.

Ça, c'est certain.

BAUDRAND, sentencieux.

Du reste, elle porte l'image de son caractère sur son visage: agréable, mais énergique.

Oudoire approuve.

RIVOLLET, dédaigneux.

Peuh... chiffonné !

MASURIER, aperçoit madame Lambert qui, sortie la dernière par la gauche, après Noémi et Clémence, rentre par la porte du pavillon; il va à elle.

Ah ! Madame Lambert, je suis bien heureux de pouvoir vous renouveler, de vous à moi, les compliments que j'adressais tout à l'heure à mademoiselle votre fille. Notre école est admirable ! M. Baudrand nous le disait, là, tout de suite. On sent que la personne qui la dirige prend à cœur la tâche qui lui est confiée. Et je puis vous promettre que M. le Préfet...

(Se frappant le front.) Que je suis négligent! j'ai oublié de donner connaissance de la dépêche... je l'avais mise dans ma poche exprès... (Il se fouille.) Voilà ce que c'est, quand je n'écris pas... (Il la tire de sa poche.) Eh, la voilà parbleu... Mademoiselle Lambert peut compter sur son augnemtation, c'est chose arrêtée. Je voulais le dire là, devant tout le monde, c'est ennuyeux!

MADAME LAMBERT, d'une voix émue.

Nous vous en sommes profondément reconnaissantes, M. le maire. Depuis nos malheurs, la pauvre enfant s'est donné tant de mal! Si elle en était un peu récompensée, ce ne serait que justice.

MASURIER.

Elle en sera beaucoup récompensée, n'en doutez pas. Pour ma part je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir.

BAUDRAND, avance.

De mon côté, je vous en promets autant. Vous pouvez compter, madame, que l'aide de nous tous ne lui fera jamais défaut et que les mauvais jours sont bien passés pour vous!

OUDOIRE, bourrant sa pipe un peu à l'écart, approuve.

Le pharmacien a raison.

MADAME LAMBERT, s'incline légèrement.

Le bon Dieu vous entende, messieurs!

BAUDRAND, apercevant mademoiselle Lambert qui rentre par la grille.

Voici la triomphatrice!

Le groupe s'ouvre pour la laisser passer.

NOÉMI, souriante, elle porte des livres de prix à la main.

C'est fini! — Tout mon petit monde est expédié!...

Une seule protestation, mademoiselle Démarié a refusé ses prix... ça n'a pas d'importance !

MASURIER.

Alors vous êtes satisfaite, mademoiselle ?

NOÉMI.

Comment ne le serais-je pas, monsieur le maire ?

MASURIER.

Eh bien ! j'ai encore une excellente nouvelle à vous donner ?

NOÉMI, vivement. — Sa mère lui prend les livres et sort par le pavillon.

J'ai obtenu mon augmentation de traitement !

MASURIER, surpris.

Vous le saviez ? (Riant.) On ne peut rien vous apprendre !

Les autres sourient.

NOÉMI.

Combien je vous en remercie ! Vraiment, vous monsieur le maire, et tous ces messieurs de la commission scolaire, vous êtes d'une telle bonté pour moi, que j'en suis confuse.

BAUDRAND, s'approche et aimable.

Ne le soyez pas, mademoiselle, nous ne faisons que notre strict devoir et quand nous parlons de vos mérites, nous sommes encore au-dessous de la vérité.

RIVOLLET, empressé.

Parfaitement, parfaitement !

NOÉMI, modeste.

Croyez que le plus clair de ce mérite revient à l'assiduité et au bon esprit de mes élèves.

OUDOIRE.

Il faudrait qu'elles soient joliment difficiles pour refuser d'apprendre avec une gentille institutrice comme ça !

BAUDRAND, aimable et pédant.

C'est le devoir rendu agréable, *utile dulci*.

MASURIER, insiste.

La science aimable, comme on dit.

RIVOLLET surenchérit.

Séduisante !

Oudoire lance un coup de poing à Rivollet.

NOÉMI gênée, voulant couper court.

Messieurs j'accepte, vite vos compliments, car je ne sais pas où vous vous arrêteriez. Je les prends à titre d'encouragement et vous en remercie de tout cœur. (Elle tend la main à Masurier, qui la serre ; les autres font un mouvement en avant comme pour la lui serrer ; elle s'incline seulement. S'adressant vivement à M. Duthel qui s'est contenté de tout observer sans rien dire.) Ah ! j'ai rencontré tout à l'heure, dans la rue, madame Duthel; il m'a semblé qu'elle vous attendait ?

DUTHEL, embarrassé.

Vraiment, je lui avais dit pourtant de rentrer seule !... J'y vais ! Merci, mademoiselle... Vous ne descendez pas, messieurs ?

MASURIER.

Si, si, je vous suis.

Il est retenu par Baudrand qui lui parle bas ; Duthel sort.

OUDOIRE, à Noémi.

Moi, j'ai une commission à vous faire de la part de ma femme.

NOÉMI.

Comment va-t-elle ?

OUDOIRE.

Toujours patraque ! Elle m'a dit comme ça, de vous dire de venir vous reposer à notre campagne, avec elle. Le jour qui vous plaira. Vous n'aurez qu'à me le faire dire au bureau et je viendrai vous prendre avec la voiture.

RIVOLLET, qui a entendu.

Pardon, je réclame la priorité pour ma sœur ; vous savez, mademoiselle, que vous lui avez promis pour plusieurs jours ?

NOÉMI.

Je ne demanderais pas mieux, messieurs, que de vous donner des assurances formelles... certainement j'irai voir ces dames et cela me fera grand plaisir ; mais, je crains de n'être pas aussi libre que je le pensais... ma mère... quelques élèves en ville ; et puis, les réparations que l'on va faire à l'école !

OUDOIRE.

Oh ! les réparations, c'est moi que ça regarde.

RIVOLLET, insistant.

Enfin, vous ne refusez pas, on peut vous annoncer ?

NOÉMI, souriant.

A peu près !

MASURIER, revient vers Noémi.

Mademoiselle Lambert ?

NOÉMI, se retourne.

Monsieur le maire...

MASURIER.

Monsieur le délégué cantonal veut bien accepter

mon invitation à dîner pour ce soir, voulez-vous, sans façon, nous faire le plaisir d'être des nôtres, avec madame votre mère ?

NOÉMI, confuse.

Mais, monsieur, je ne sais si je dois...

MASURIER.

Oui, parbleu ! vous devez accepter... voyons ?

NOÉMI.

Je vais consulter maman... je vous demande une minute.

Elle sort.

OUDOIRE, à Baudrand qui la regarde sortir.

J'espère que vous leur avez raconté de belles affaires, vous, aux gamines : pensez-vous que ça leur serve à quelque chose ?

BAUDRAND, distrait.

Hein ?

OUDOIRE.

Je serais curieux de savoir combien ça fera de mères de famille toute cette jeunesse ?

BAUDRAND, convaincu.

Plus que vous ne supposez. On puise, aujourd'hui, de solides principes dans nos manuels d'instruction morale et civique.

OUDOIRE.

Bah ! quand la nature parlera, je ne vois pas ce qu'ils feront vos manuels. Pas vrai, monsieur Masurier ?

MASURIER.

Certainement, la nature a des droits ; cependant on en triomphe... Regardez mademoiselle Lambert ;

on ne peut pas dire qu'elle n'ait pas... de tempérament...

OUDOIRE.

Oh! elle est trop savante. Et puis, on n'oserait pas...

RIVOLLET, à mi-voix.

Allez donc demander au commis de la poste, s'il ose?

Mouvement d'attention générale.

OUDOIRE.

Quel commis?

RIVOLLET.

Le frisé! celui qu'on appelle M. Edmond.

MASURIER, rassuré.

C'est un parent de mademoiselle Lambert.

RIVOLLET, insistant.

Ce n'est pas une raison pour qu'il soit toujours fourré ici.

BAUDRAND, intrigué.

Vous êtes sûr?

RIVOLLET, montrant mademoiselle Lambert qui revient.

Demandez-le lui?

Oudoire prend le bras de Rivollet et lui parle bas.

NOÉMI.

Monsieur le maire, maman harassée par les fatigues de ces derniers jours, vous prie de l'excuser, et, vous comprenez, que je ne puis la quitter... je suis désolée...

MASURIER, s'inclinant.

S'il en est ainsi, je n'insiste plus.

BAUDRAND, avec sollicitude.

L'état de madame votre mère n'est cependant pas plus grave ?

NOÉMI.

Non, mais sa maladie noire la rend très faible, et j'ai toujours peur quand je la laisse seule.

BAUDRAND, hésitant.

Mais, vous n'êtes pas seule à Trimont, vous avez bien... un parent ?

NOÉMI, étonnée.

Un parent ?

BAUDRAND.

Oui, un jeune employé au bureau de poste.

NOÉMI, avec indifférence.

Oh, Edmond ! c'est un petit parent.

BAUDRAND, rassuré, après un moment.

En tous cas je suis là, ma pharmacie n'est pas très loin ; si vous avez besoin de moi, je suis à votre service.

NOÉMI.

Merci mille fois.

BAUDRAND.

A tout hasard je vais vous faire apporter un flacon d'élixir tonique et une bouteille de vin Baudrand.

Oudoire et les autres rient. Madame Démarié est entrée suivie de Clémence. Noémi l'aperçoit et fait un mouvement vers elle.

MADAME DÉMARIÉ, l'arrêtc.

Je vous en prie, mademoiselle, ne vous dérangez pas pour moi, continuez avec ces messieurs.

BAUDRAND, saluc.

Nous avons terminé, madame, nous partions.

MASURIER.

Allons, ma chère demoiselle, encore une fois tous nos compliments.

Ils sont tous remontés vers la grille. Noémi les accompagne, puis revient vers madame Démarié et Clémence qui ont parlé pendant ce mouvement.

MADAME DÉMARIÉ.

Je vois avec plaisir que mademoiselle Lambert est très bien avec ces messieurs.

CLÉMENCE, d'un air pincé.

Mademoiselle est très bien avec tout le monde.

MADAME DÉMARIÉ.

Assurément!

Silence.

NOÉMI, arrivant, avec gaîté.

Eh bien! Madame Démarié, qu'y a-t-il?

MADAME DÉMARIÉ.

Mademoiselle, je vous fais toutes mes excuses pour la sottise de ma fille aînée... Elle comptait tant sur son prix d'honneur!... Enfin, je lui ai fait entendre raison et je viens chercher ses livres.

NOÉMI, à Clémence.

Mademoiselle Clémence, voulez-vous aller les prendre, maman a dû les serrer dans l'armoire.

Clémence sort par la gauche.

MADAME DÉMARIÉ.

Vous ne lui en voulez pas au moins?

NOÉMI, étonnée, riant.

Et pourquoi lui en voudrais-je? N'est-il pas naturel que l'on s'apprécie au-dessus de sa valeur.

MADAME DÉMARIÉ.

Vous êtes trop bonne, et nous vous aimons bien

toutes. (Elle s'assoit sans façon sur un banc.) Excusez, il fait si chaud. Vous devriez venir quelquefois à nos réunions des Hospitalières Civiles; vous verriez là, madame Charrost, la femme du notaire, madame Hardouin, madame Pelletier... ça nous ferait le plus grand honneur, et puis cela pourrait vous être utile sous bien des rapports.

CLÉMENCE, rentre.

Voici les livres, madame.

MADAME DÉMARIÉ, se lève, à Clémence.

Merci, mademoiselle, vous êtes bien aimable... (A Noémi.) Tâchez donc, mademoiselle Lambert, de venir dimanche à notre réunion?

NOÉMI, l'accompagne vers la grille.

Ce sera avec grand plaisir, madame, si l'état de santé de ma mère le permet.

MADAME DÉMARIÉ.

Entendu, je vous annonce! Au revoir, mesdemoiselles, et encore une fois, merci... Ne vous dérangez pas, non, non, je ne le veux pas; ne vous dérangez pas.

NOÉMI.

Au revoir, madame. (Elle revient et regarde Clémence qui, sur l'estrade, commence à enlever les guirlandes de fleurs.) Voyez-vous le prix d'honneur décerné à Marguerite Démarié?...

CLÉMENCE, riant.

Le prix d'honneur d'étourderie!

Elles rient.

NOÉMI, plie le tapis de la table.

Est-ce ma faute si ma meilleure élève est la fille d'un maçon?... Et, si mesdames les Hospitalières ne

sont pas contentes, cela m'est tout à fait égal. Mes chefs sont enchantés, c'est l'essentiel... M. Baudrand lui-même!..

CLÉMENCE, aperçoit M. Duthel, et surprise.

Ah! Monsieur Duthel qui revient!

M. Duthel vient jusqu'à l'escalier de l'estrade. Noémi s'avance.

DUTHEL, embarrassé, hésitant et doucereux regarde de tous côtés.

Rebonjour, mademoiselle... Ces messieurs sont partis?

NOÉMI.

Ils sortent, il y a deux minutes.

DUTHEL.

Oui!.. Ils ont dû aller au Café de l'Oise... (A Noémi en baissant la voix.) Pourrais-je vous parler un instant?

NOÉMI, descend de l'estrade.

Mais, tant que vous voudrez, monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir.

Elle avance une chaise, Clémence laisse les guirlandes et disparaît par la droite.

DUTHEL, s'asseoit; Noémi s'asseoit à l'extrémité du banc.

C'est au sujet de ma plus jeune fille, vous savez qu'elle suit les cours chez les sœurs... J'ai mes idées, je respecte celles des autres, mais je garde les miennes. Ces messieurs s'imaginent pouvoir élever les enfants sans religion, je ne le pense pas; mais la question n'est pas là... Ma fille vient d'échouer à ses examens d'aptitude. Si j'ai toute confiance dans la morale de ses maîtresses, je ne suis pas aussi convaincu de leur science; je vous serais donc très reconnaissant, si vous vouliez pendant les vacances,

lui donner quelques répétitions. Voilà ce que je désirais vous demander. N'est-ce pas, inutile d'en parler?... Les vacances, c'est très joli, mais j'ai pensé que vous ne seriez peut-être pas fâchée d'occuper lucrativement ces loisirs?

NOÉMI, triste.

On a toujours besoin de gagner sa vie!

DUTHEL.

Alors, vous viendrez à la maison, quand il vous plaira, votre heure sera la nôtre, et vous nous permettrez de vous considérer plutôt comme une amie qui veut bien donner des conseils à une jeune amie, que comme un professeur au cachet; c'est dit?

NOÉMI, embarrassée.

Il m'est bien difficile de refuser une offre aussi délicatement présentée et je vous en remercie beaucoup...

DUTHEL, interrompant.

Comment; mais c'est nous qui vous remercions, mademoiselle, de bien vouloir consentir à instruire notre fillette. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas être millionnaire et de ne pouvoir reconnaître assez dignement votre obligeance.

NOÉMI, sourit.

Oh! sur ce sujet nous nous entendrons toujours.

Madame Lambert est entrée sans être remarquée, s'est arrêtée.

DUTHEL.

Vous êtes mille fois aimable. (Après une pause, s'inclinant.) On a bien raison de dire que les grâces du visage sont toujours associées aux qualités de l'esprit et du cœur.

NOÉMI, se lève.

Excusez-moi, monsieur, mais je ne suis pas habituée aux compliments... surtout comme cela à brûle-pourpoint !

DUTHEL, se lève.

Je n'ai pourtant pas encore dit tout ce que je pensais.

NOÉMI, souriante.

Alors, ce sera pour la prochaine fois.

DUTHEL.

Si vous voulez. (Il aperçoit madame Lambert.) Madame ! (Il la salue ; et, à Noémi.) Pour nous résumer, je puis annoncer à ma femme que vous acceptez ?

NOÉMI.

Mais, certainement, monsieur.

DUTHEL, s'incline.

Merci, mademoiselle, et à bientôt... le plus tôt possible. (A madame Lambert.) Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (A Noémi qui l'accompagne vers la grille.) Bonsoir, mademoiselle Lambert.

Il sort.

NOÉMI, revient vers sa mère, très exubérante.

Oh ! maman, maman. Nous voilà heureuses, nous voilà riches ! un bon génie nous a conduites dans ce pays... (Elle l'embrasse.) Quels braves gens ! et comme je les aime ! (La mère descend.) Tout à l'heure c'était à qui protesterait le mieux de son dévouement : « Mademoiselle, je parlerai de vous en haut lieu, vous pouvez y compter... Ma chère demoiselle, n'oubliez pas que ma famille et moi sommes tout à votre disposition, usez et abusez. » Et les encouragements ! les félicitations ! « c'est étonnant ce que vous obtenez de vos élèves ! Votre école est une école modèle.

Il faut absolument qu'on le sache, que votre situation grandisse en raison des services éminents que vous rendez... » et tant d'autres choses ! Ah ! si tu les avais entendus.

MADAME LAMBERT, froidement.

Je les ai entendus.

NOÉMI, toujours exubérante.

M. Oudoire veut que j'aille me reposer chez lui à la campagne, il met sa voiture à ma disposition. M. Rivollet m'invite à aller passer une partie des vacances chez sa sœur, et M. Masurier, tenait énormément à nous avoir à dîner avec le délégué cantonal M. Baudrand, le pharmacien, celui qui me fait des saluts jusqu'à terre. Je ne t'en ai pas parlé ; j'ai refusé.

MADAME LAMBERT, inquiète.

M. Duthel qu'est-ce qu'il voulait ?

NOÉMI.

Oh ! M. Duthel, petite mère, c'est bien mieux ! Il veut que je donne des leçons à sa fille pendant les vacances. Ça va me faire trois élèves, je gagnerai beaucoup d'argent ! nous aurons bientôt payé toutes les dettes et nous pourrons faire des économies !

Elle l'embrasse encore.

MADAME LAMBERT, triste.

Ne va donc pas si vite !

NOÉMI, étonnée.

Mais je ne vais pas trop vite ! Ma situation n'est-elle pas sûre maintenant ? Je ne suis plus adjointe, je suis directrice, petite mère, directrice ! Et je ne pense pas changer de poste de si tôt... Je le voudrais qu'on me retiendrait de force !

MADAME LAMBERT, s'asseoit.

Pauvre petite, si tu crois tout ce que l'on te dit!

NOÉMI.

Pourquoi n'aurais-je pas confiance dans les promesses qui me sont faites? pourquoi ces messieurs ne seraient-ils pas sincères?

MADAME LAMBERT.

On est toujours empressé auprès d'une jeune fille qui n'est pas trop mal tournée.

NOÉMI, avec bouderie.

Tu vois des méchants partout, pauvre maman! Chasse donc une bonne fois toutes ces vilaines idées et souris un peu.

MADAME LAMBERT, triste.

J'ai trop vécu, mon enfant, la vie a détruit en moi trop d'espérances; je ne crois plus à la joie en ce monde. Que ton avenir, à toi, soit assuré et que Dieu me rappelle à lui; voilà tout ce que je demande.

NOÉMI, jetant les bras autour du cou de sa mère.

Maman! maman! ne parle pas ainsi! Mais notre avenir à toutes deux est assuré; nous allons être heureuses, riches, tu verras.

MADAME LAMBERT, poursuivant son idée.

J'aurais été tranquille, si je t'avais su mariée, j'aurais pu partir sans regret; te laisser seule, seule dans cette école sans Dieu... entourée de tous ces hommes!

NOÉMI, souriant.

N'ai-je pas mes fillettes pour me protéger? Leur innocence ne me défend-elle pas comme une haie d'églantine que nul n'oserait franchir?.. Et puis, qui donc menace ma tranquillité?

MADAME LAMBERT.

Les chiens flattent avant de mordre. (Une pause.) Ah! si tu avais épousé M. Florion!

NOÉMI, s'éloigne et prenant les guirlandes laissées par Clémence.

Florion, toujours Florion!.. Tu sais bien que c'était un marché... que je ne pouvais l'accepter!... (Après un soupir de la mère, revenant les guirlandes à la main.) Ah! oui, pardon, maman, je ne songeais qu'à moi!... Je ne prévoyais pas les années de misère auxquelles je te vouais, je ne supposais pas qu'il en coûtât tant pour s'acquitter et réhabiliter la mémoire de son père! mais (Avec énergie.) vois-tu, cette pensée de me donner en paiement à son créancier... à un homme que je ne pouvais aimer; cette pensée me révoltait plus que tout!

Elle reprend les guirlandes.

MADAME LAMBERT, secoue la tête.

Si ton père avait été là!

NOÉMI, occupée aux guirlandes tournant le dos à sa mère.

Oui, mais mon père nous a abandonnées! (Après un temps plus bas.) Aussi... pourquoi s'est-il tué!

MADAME LAMBERT, indignée, se lève à demi.

N'accuse pas ton père, Noémi, ton père était un honnête homme!

NOÉMI, se récrie.

Ah! Dieu sait que je ne l'accuse pas, le pauvre père; mais, moi aussi, je suis une honnête femme, et c'est pour cela que j'ai préféré la misère au marché!.. (Posant les guirlandes, et soucieuse.) J'avais peut-être tort, je m'y serais faite, puisque la vie n'est qu'une habitude de misère à prendre! (Redevenant joyeuse.) Mais, au-

jourd'hui chère petite maman, ne parlons plus de cela, la situation est sauvée, sauvée, entends-tu? (Elle l'embrasse.) Ne t'alarme plus et n'attriste pas notre première joie.

Clémence entre une corbeille à la main et range les guirlandes dans la corbeille.

MADAME LAMBERT, baissant la tête.

J'ai peur!

NOÉMI, rieuse.

Je comprenais tes craintes autrefois, quand je préparais mes examens, alors que, sans savoir si j'arriverais, je passais la journée dans les livres!

MADAME LAMBERT, hausse les épaules.

Ah! les livres!

NOÉMI, vivement.

Je voudrais tant savoir! (Sérieuse.) Je vois tant d'inconnues dans la vie!

MADAME LAMBERT, grave après un silence.

Prie, tu n'auras plus d'inconnues.

Clémence sort.

NOÉMI.

Enfin, mère, autrefois, tu pouvais me dire, et Dieu sait si tu me l'as répété, les concurrentes sont nombreuses, il te faudrait des protections puissantes, tu n'arriveras jamais. Mais aujourd'hui tu vois, j'ai eu de la volonté malgré toi, j'ai réussi; et, malgré toi, je te rendrai heureuse. Quant à ceux que tu compares élégamment à une meute, ils ne m'effraient pas du tout; pas du tout!

MADAME LAMBERT, veut se lever.

Tant pis pour toi!

NOÉMI, la forçant à se rasseoir.

Voyons mère, ne parlons plus de ça, et organisons nos vacances. Je veux absolument que tu prennes des distractions. Si nous allions à Paris? (Mouvement de la mère.) Ce ne serait pas une dépense et les dames Chastaing nous recevraient de bon cœur...

MADAME LAMBERT, regardant Noémi avec terreur.

A Paris?...

NOÉMI.

Allons ailleurs, si Paris t'effraie?

MADAME LAMBERT, secouant la tête.

Ici! ailleurs! où que ce soit! qu'importe!

NOÉMI, tendre.

Fais-le pour moi, petite mère, pour moi!... Tu ne m'aimes donc plus?

MADAME LAMBERT, avec un soupir.

Je sens que je t'embarrasse! que je te gêne!

NOÉMI, très tendre.

O maman!

MADAME LAMBERT.

Je suis une épave que tu traînes à la remorque; mais, j'ai si peur de te laisser seule!

NOÉMI.

Pourquoi revenir sans cesse sur ce sujet!

Elle va ranger les chaises sur l'estrade.

MADAME LAMBERT, allant à elle.

Ecoute, il n'est plus question de M. Florion, nous connaissons un jeune homme très convenable, dont la position solide dans l'administration ne pourra qu'augmenter parce qu'il a des idées d'ordre et d'économie. Tu sais qu'il t'est tout dévoué et ne demanderait qu'à devenir ton mari...

NOÉMI, nette.

Ne parlons pas de ça aujourd'hui, maman, veux-tu?...

MADAME LAMBERT.

Ce serait au contraire le moment pendant les vacances, puisqu'il ne te déplait pas.

NOÉMI, vivement.

Je n'ai pas dit cela.

MADAME LAMBERT.

Je croyais! Et il me semblait...

Silence. Noémi continue à ranger les chaises avec vivacité. Clémence entre par la droite.

CLÉMENCE.

Le garçon de M. Duthel vient d'apporter cela pour vous, mademoiselle.

Elle tend une lettre à Noémi.

NOÉMI.

Mèrci, mademoiselle Clémence.

Elle prend la lettre et se rapproche de sa mère, Clémence va enlever des trophées au fond, à droite.

MADAME LAMBERT.

M. Duthel... il aura réfléchi!

NOÉMI, qui a déchiré l'enveloppe et lu rapidement.

Vois, maman, combien tes soupçons étaient injustes. (Lisant.) « Mademoiselle, puisque nous sommes d'accord pour les leçons à donner à ma fillette, permettez-moi de m'acquitter immédiatement envers vous, comme cela il n'y aura point de malentendu. Votre dévoué... » (Elle déplie un billet de cinquante francs.) Quelle bonne idée! je vais vite lui accuser réception et le remercier...

MADAME LAMBERT, l'arrêtant.

J'espère bien que tu ne vas pas accepter cet argent?

NOÉMI.

Pourquoi donc pas?

MADAME LAMBERT.

Mais...

Elle s'interrompt, toutes deux se retournent.

MADAME DUJARDIN, entre vivement par la grille.

Enfin!... Enfin, la voilà!

NOÉMI.

Madame Dujardin!

Elle replie la lettre et le billet.

MADAME DUJARDIN, s'avance.

Enfin, je les trouve!... Ma chère amie, permettez-moi de vous embrasser. (Elle embrasse Noémi venue au-devant d'elle.) Ah! je suis bien contente pour vous. (Allant à madame Lambert.) Bonjour, madame Lambert. Je ne vous demande pas aujourd'hui comment va la santé, un jour comme celui-là tout le monde se porte bien! (A Noémi.) Quelle distribution de prix! quel succès! Ces messieurs sont enthousiasmés. Je leur ai parlé à tous! J'ai vite reconduit les petits enfants à l'école maternelle; j'ai recommandé à madame Roger de les surveiller et je suis revenue. J'ai donc interrogé tous ces messieurs, sans avoir l'air de rien; eh bien! tous, ils sont tous, comme je vous le dis, enthousiasmés!

NOÉMI.

Répétez-le donc bien à maman qui ne veut pas y croire!

Elle va vers Clémence et lui fait signe d'enlever aussi les drapeaux qui sont sur la rue, elles discutent un instant, puis Clémence descend dans le préau.

MADAME DUJARDIN, qui s'est tournée vers madame Lambert.

Comment, madame, vous ne le croyez pas? Savez-vous ce que jai entendu dire à M. Baudrand? (Confidentiellement.) il veut demander pour votre fille la mention honorable : c'est une preuve, je pense?

MADAME LAMBERT, distraite et impatiente cherchant à se rapprocher de Noémi.

Oui... oui...

MADAME DUJARDIN, s'asseyant sur un banc.

Du reste, il n'y a qu'une voix pour chanter les louanges de notre chère directrice, ce qui, entre parenthèses, est assez rare à Trimont où les gens n'aiment que trop à se contredire et à se tirer aux jambes.

Elle s'essuie le front.

NOÉMI, redescend tenant un faisceau de drapeaux, à madame Dujardin en souriant.

Je ne m'en aperçois guère!

MADAME LAMBERT, l'attirant près d'elle, à mi-voix.

Tu ne peux pas garder cet argent, voyons, Noémi, renvoie-le!

NOÉMI.

Mais, maman, je ne comprends pas...

MADAME LAMBERT.

Tu ne l'as pas gagné!

NOÉMI, riant.

N'aie pas peur, je ne le volerai pas.

MADAME DUJARDIN, qui s'est longuement essuyé le front.

Ah! vous savez vous y prendre, vous êtes maligne!

NOÉMI, étonnée se retourne.

Moi !..

MADAME DUJARDIN.

Je ne vous en blâme pas. Pour nous autres de l'enseignement, il est plus sage de chercher à contenter nos supérieurs que d'avoir la prétention de réformer les systèmes d'éducation. D'autant plus que tous ceux qui nous commandent sont, on peut le dire, des honnêtes gens. Regardez M. Masurier, le maire ?..

NOÉMI, souriant.

Quel bon papa !

MADAME DUJARDIN, charmée.

Et M. Baudrand ?..

NOÉMI.

Oh ! il est très bien, M. Baudrand, sérieux, instruit, une belle tête...

MADAME DUJARDIN,

Prenez qui vous voudrez dans la commission scolaire, il n'y en a pas un sur lequel on puisse dire ça ; seulement, ils sont jaloux de leur influence et ils aiment à se taquiner à nos dépens ; vous avez eu le *talent* de les mettre tous d'accord.

NOÉMI, va remettre les drapeaux à Clémence, qui apporte ceux de la rue et sort par la droite.

Je vous assure qu'il n'y a ni malice, ni calcul de ma part.

MADAME DUJARDIN, bon enfant.

Ce n'est pas à une vieille grand'mère comme moi, que l'on en conte !

NOÉMI.

Je dis ce que je pense, voilà tout mon secret.

Elle remonte sur l'estrade.

MADAME DUJARDIN, secouant la tête.

Oui, oui, cachez votre jeu; cachez-le bien, vous avez raison, ça ne me regarde pas!

MADAME LAMBERT, à mi-voix, à Noémi, qu'elle a suivie sur l'estrade.

Noémi, ce n'est pas convenable qu'une jeune fille accepte ainsi de l'argent!...

NOÉMI, étonnée.

Une jeune fille!... Mais, ma pauvre maman, je ne suis pas une jeune fille, je suis une institutrice...

MADAME LAMBERT, sévère.

Tu es une écolière!

NOÉMI, sourit et hausse les épaules.

Une écolière?...

MADAME DUJARDIN, s'est levée et s'approche de Noémi.

Mademoiselle Noémi? vous ne m'en voudrez pas de vous parler franchement?

Noémi se retourne.

NOÉMI, allant à madame Dujardin.

Je vous en prie au contraire, madame Dujardin?

MADAME DUJARDIN, confidentiellement.

Eh bien, vous avez failli tout gâter.

NOÉMI, étonnée.

Comment cela?

Madame Lambert prête l'oreille.

MADAME DUJARDIN.

Eh! en donnant votre prix d'honneur à la petite Simonnot, quand vous avez dans votre école des filles de conseillers municipaux! Heureusement, vous avez tout arrangé en refusant d'aller dîner chez le maire avec M. Baudrand.

NOÉMI, riant.

Je ne pouvais cependant pas le donner à la fille de M. Démarié!

MADAME DUJARDIN.

C'est arrangé je vous dis, n'en parlons plus; mais voulez-vous me permettre de vous donner un conseil d'amie? Puisque vous avez ces idées là, n'ayez jamais l'air de faire plus d'avances à l'un qu'à l'autre et soyez également aimable avec tous; je vous le répète, ce sont de braves gens, mais ils sont jaloux.

NOÉMI, net.

Rassurez-vous, madame Dujardin, je ne veux m'allier ni aux uns, ni aux autres, j'ai horreur des coteries et des querelles de clocher; et, vous ne me verrez pas plus aux réunions des Hospitalières qu'à celles des dames de l'Enfance. Je suis maîtresse d'école, je tiens à rester dans mon école, libre de moi, et ne désire point me mêler aux histoires et aux cancans du pays.

Elle s'éloigne vers la droite.

MADAME DUJARDIN, secouant la tête.

Oui, c'est très raisonnable; mais il n'y a pas que les querelles de clocher... quelquefois sans le vouloir... (Noémi s'arrête et se retourne. Madame Dujardin lui prend les mains.) Vous allez encore dire que je m'occupe de choses qui ne me regardent pas! que vous pouvez bien vivre comme bon vous semble et vous moquer des cancans... Excusez-moi, je suis une vieille femme ayant quelque expérience d'un pays où depuis vingt-cinq ans je fais la classe, vieille femme qui vous aime bien et vous parle dans votre intérêt.

NOÉMI.

Vous m'effrayez par tant de précautions oratoires. Qu'y a-t-il?

Madame Lambert prête plus attentivement l'oreille.

MADAME DUJARDIN.

Ah! ce n'est pas grave... Vous recevez ici... un jeune homme... un employé de la poste, je crois?

NOÉMI.

Oui. Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait?

Madame Lambert s'approche.

MADAME DUJARDIN, avec embarras.

Il n'a rien fait de mal, certainement; mais il vient trop souvent ici et on l'a remarqué.

NOÉMI.

Ah! bah! on a remarqué ça?

MADAME LAMBERT.

M. Giraud est un peu notre parent, son père a épousé une nièce de mon mari.

MADAME DUJARDIN.

Oui, oui, je le sais. (A Noémi.) Malgré cela, ma chère enfant, croyez-moi, ne recevez pas aussi fréquemment ce jeune homme.

NOÉMI.

Pour quelle raison?

MADAME DUJARDIN.

Dans votre intérêt et dans le sien. Il est votre parent, c'est fort bien; mais les gens ne le savent pas, et...

NOÉMI, achevant vivement.

Ils peuvent supposer qu'il est prétendant à ma main?

MADAME DUJARDIN, après hésitation.

Précisément, et c'est ce qu'il ne faut pas.

MADAME LAMBERT, étonnée.

Ce qu'il ne faut pas !

MADAME DUJARDIN.

Ce serait perdre votre situation, parce qu'ici on n'accepterait jamais votre mariage; et ça se comprend.

MADAME LAMBERT, sèchement.

Je ne comprends pas moi, madame.

MADAME DUJARDIN, s'approchant de madame Lambert.

Voyons, ma bonne madame Lambert, mademoiselle votre fille par son travail est parvenue à se créer une position dans l'enseignement, alors que vous étiez toutes les deux abandonnées, désespérées, sans ressources, personne ne l'ignore. On s'est raconté en détail sa vie de privations et de dévouement! on sait qu'elle est très méritante, par cela même elle attire toutes les sympathies et l'on est tout disposé à trouver admirable ce qu'elle fait.

MADAME LAMBERT, se récrie.

Mais ce qu'elle fait est très beau !

MADAME DUJARDIN, la retenant de la main.

Oui, laissez-moi dire. Qu'elle se marie maintenant et elle perd tout le bénéfice de cette situation exceptionnelle, ce ne sera plus que la femme du petit employé de la poste et on la regardera d'un tout autre œil. On s'en voudra de s'être apitoyé précédemment sur son sort; et, l'on fera tant et si bien, qu'un jour on la forcera à demander son changement. Les gens sont comme ça, vous ne les referez pas.

Noémi a écouté sans mot dire, soucieuse, puis elle est retournée vers l'estrade.

MADAME LAMBERT, grave.

Alors, quand on élève les enfants des autres, il n'est pas permis d'en avoir à soi ?

MADAME DUJARDIN, en dehors.

L'enseignement n'a rien à voir là. J'étais bien mariée, moi, quand je suis venue ici, mon pauvre cher homme était instituteur, nos deux écoles n'en faisaient qu'une, et jamais l'administration n'a trouvé cela mauvais; mais, je me place au point de vue des conditions spéciales dans lesquelles se trouve mademoiselle Noémi.

MADAME LAMBERT.

Vous voulez que ma fille reste seule, au milieu de tous ces hommes, jusqu'à ce que ..

MADAME DUJARDIN, scandalisée.

Oh ! Qu'est-ce que vous allez dire là, madame Lambert ?... Est-ce possible !

MADAME LAMBERT.

Je les ai entendus tout à l'heure !

MADAME DUJARDIN.

Ces messieurs sont bien trop respectueux, jamais ils ne se permettraient quoi que ce soit...

MADAME LAMBERT, net.

Je les ai entendus et je les ai vus : des chiens !

MADAME DUJARDIN.

Pour empêcher les chiens de mordre, vaut-il pas mieux les flatter que les contrarier ?

MADAME LAMBERT, sévèrement, s'éloignant vers l'estrade.

Ce n'est pas ma manière de voir, madame, et si ce sont là les conseils que vous donnez à ma fille, je ne vous en fais pas mon compliment.

MADAME DUJARDIN, d'un air pincé.

Je n'attends pas plus de compliments que de remerciements. En qualité de collègue j'ai fait part à mademoiselle Lambert de l'expérience acquise au cours d'une carrière longue et honorable. Qu'elle agisse comm celle l'entendra !

NOÉMI, revenue près de madame Dujardin qui se dirige vers la grille.

Je vous en prie, madame Dujardin, ne soyez pas fâchée ! Vous savez comment est ma pauvre mère ?

MADAME DUJARDIN.

Certainement. Mais vous avouerez, mademoiselle, que l'on n'est pas très flattée de s'entendre traiter de certaine façon et d'être prise pour ce qu'on n'est pas !

Elle gagne vers la grille.

NOÉMI.

Je vous en prie.

MADAME DUJARDIN, se retournant.

J'aurais joliment voulu à votre âge, rencontrer une madame Dujardin qui m'avertit comme je le fais !

NOÉMI.

Je vous en suis très reconnaissante.

MADAME DUJARDIN.

Vous verrez plus tard, si j'ai tort, vous verrez.

On entend dans la rue une voix d'homme qui s'approche et chantonne le refrain du chœur. « Mais le jour gracieux, » etc.

NOÉMI, distraite par la voix et embarrassée.

Je n'en doute pas... madame... je n'en doute pas.

MADAME DUJARDIN, voyant son trouble.

Ah ! c'est votre jeune homme ?

NOÉMI, l'excuse.

Il vient nous voir parce qu'il n'a pas pu assister à la distribution des prix ; il était de service jusqu'à cinq heures.

EDMOND, entre un bouquet à la main.

Bonjour, mademoiselle Noémi !

NOÉMI.

Des fleurs ! Oh ! les jolies fleurs !

EDMOND, lui donne le bouquet en riant.

C'est la bonne qui les a coupées dans le jardin du receveur. (Se retournant vers madame Dujardin.) Bonjour, madame. (Madame Dujardin s'incline, à Noémi.) Figurez-vous que le chef ne voulait pas me laisser partir. Le jour où il règle les comptes de quinzaine, il est d'une humeur épouvantable ; il voulait encore me passer les chargements. Oh ! mais non, à cinq heures sonnant j'ai pris mon chapeau... Et chez vous ça a bien marché ?

NOÉMI.

Admirablement !

EDMOND.

Tant mieux, tant mieux ! (Apercevant madame Lambert, il va vers elle.) Et bonjour madame Lambert, comment cela va-t-il ?

MADAME LAMBERT, hoche la tête pour indiquer qu'elle se moque de sa santé.

Peuh ! (Puis sans sourire, mais avec une expression de satisfaction.) Je suis bien contente de vous voir.

EDMOND.

Vous êtes vraiment trop bonne, madame Lambert, de me le dire.

MADAME LAMBERT.

Pourquoi êtes vous si rare? Pourquoi ne venez-vous plus?

NOÉMI, s'est éloignée de madame Dujardin attirée par Edmond.

C'est vrai.

EDMOND, entre la mère et la fille.

Je viens quand je peux... Je ne suis pas mon maître; lorsqu'on est employé et garçon, les chefs abusent; on est forcé d'obéir. (A Noémi, gaiement.) Alors on s'est bien amusé ici cet après-midi?

NOÉMI, gaiement.

Vous n'imaginez pas l'entrain, la gaîté. La petite Charolin a récité son compliment, (Insistant.) sans une seule faute; et les chœurs n'ont pas eu le moindre accroc!

Madame Dujardin redescend vers madame Lambert, lui fait des excuses à voix basse, puis lui prend la main entre les siennes.

EDMOND, faisant le railleur.

Oh! Oh! C'est bien invraisemblable!

NOÉMI, feignant la susceptibilité.

Vous doutez du talent de mes élèves?

EDMOND, railleur secouant la tête.

Je ne doute pas.

NOÉMI, fait un geste de mécontentement et s'éloigne un peu, mais toujours tournant le dos à madame Dujardin.

Ah! c'est fini! Je ne vous aime plus!

EDMOND.

Non, non, j'en suis convaincu, la petite Charolin n'a pas eu une seule hésitation, et les chœurs ont

chanté juste. C'était pour rire !... Rendez-moi votre affection ?

NOÉMI, revenant avec des demi-sourires.

Non, vous êtes trop taquin.

EDMOND, lui tendant la main.

Rendez-moi tout de même un peu de votre affection ?

NOÉMI, avec un sourire donnant la main.

Allons, oui, je vous la rends.

EDMOND, tenant la main et plus grave.

Tout entière ?

NOÉMI, légèrement.

Mais oui, tout entière ?

MADAME LAMBERT, à madame Dujardin.

Vous voyez !

NOÉMI, aperçoit madame Dujardin, dégage sa main de celle d'Edmond, sa figure s'assombrit subitement, à Edmond.

Oh ! Qu'est-ce que vous me faites dire là... on pourrait croire vraiment...

Elle se tourne vers madame Dujardin.

EDMOND, interdit.

N'est-ce pas en tout bien, tout honneur ?

NOÉMI, très net.

Même cela, il ne faut pas !

Elle va vers madame Dujardin qui lui tend la main.

MADAME DUJARDIN.

Allons, ma chère amie, je vous laisse. (s'adressant vaguement à tout le monde.) Au revoir.

EDMOND, sans faire attention à ce qu'il dit.

Bonsoir.

MADAME DUJARDIN, à mi-voix à Noémi qui ne lui a pas pris la main.

Vous ne m'en voulez pas au moins?

NOÉMI, net et douloureusement ironique.

Moi! Et pourquoi donc?... au contraire.

MADAME DUJARDIN, remonte vers la grille suivie de Noémi.

Si je me suis permis de vous parler ainsi, c'est que..

Le reste de la conversation se perd. Elles sortent par la droite.

EDMOND, revenu de sa surprise, à madame Lambert.

Madame Lambert, je vous en prie, dites-moi si j'ai prononcé un mot, une syllabe, qui ait pu froisser mademoiselle Noémi? (Elle fait signe que non.) Non, et vous avez entendu comment elle m'a parlé?

MADAME LAMBERT, triste.

Il ne faut pas lui en vouloir, elle est très nerveuse aujourd'hui. (Clémence revient sur l'estrade pour enlever les meubles.) Et puis, elle est mal conseillée!...

EDMOND, inquiet.

Qu'y a-t-il? Que lui a-t-on dit?

MADAME LAMBERT.

Parlez-lui, parlez-lui avec tout votre cœur, mon ami, elle vous écoutera peut-être; faites qu'elle vous écoute!

EDMOND, plus inquiet.

Mais que se passe-t-il, dites-le moi?

Madame Lambert montre Noémi qui revient, et sort par la gauche.

NOÉMI, monte vivement sur l'estrade.

Mademoiselle Clémence, si vous voulez, nous allons rapidement rentrer le mobilier scolaire... les bancs

dans la salle d'école, les fauteuils au parloir... la table, ah! la table! (Elle va vers la table.) Emportons-la tout de suite!

Clémence prend le côté de la table le plus près de la porte. Noémi va prendre l'autre, Edmond l'arrête.

EDMOND.

Non! je ne le permettrai pas. Je suis venu pour vous aider. Laissez-moi au moins le plaisir de vous rendre ce petit service. (Il prend la table.) Asseyez-vous. (Il l'emporte avec Clémence.) Vous avez eu assez de fatigues aujourd'hui.

NOÉMI, lentement, en laissant tomber la voix.

Oh! ce n'est pas très pénible... pas très pénible.

Elle suit des yeux Edmond avec tendresse, son visage s'éclaire; elle est comme attirée par Edmond, puis elle se raidit, se ressaisit et va tristement vers un banc sur lequel elle se laisse tomber.

EDMOND, remonte sur l'estrade.

Je vais vous débarrasser tout cela... ce ne sera pas long!... vous allez voir!

Il prend les fauteuils et les chaises qu'il place l'une sur l'autre. Elle suit ses mouvements avec un sourire forcé. Clémence revient.

NOÉMI, à Clémence.

Ah! Mademoiselle Clémence, il faudrait aussi enlever l'exposition des dessins qui est dans la salle d'études.

CLÉMENCE, comprend.

J'y vais, mademoiselle.

Elle sort.

EDMOND, s'arrêtant dans sa besogne, descend de l'estrade et vient à Noémi.

Je vous en supplie, dites-moi ce que je vous ai fait?

NOÉMI, comme sortant d'un rêve.

Vous, mon ami, mais rien !

EDMOND.

Alors, que vous a-t-on dit contre moi ?

NOÉMI.

On ne m'a rien dit !

EDMOND.

Si, cette dame qui était là tout à l'heure. Ah ! je les connais les gens d'ici, potiniers, bêtes, méchants; quand vous les aurez subis comme moi pendant cinq ans..

NOÉMI.

Madame Dujardin ne m'a rien dit contre vous !

EDMOND, secoue la tête.

Oh ! je parie bien ?

NOÉMI, net.

Est-ce que vous douteriez de moi ?

EDMOND, embarrassé.

Non... mais...

NOÉMI.

J'ai simplement voulu vous faire comprendre que, dans ma situation présente, il ne convenait pas plus que l'on vous prît pour mon fiancé, que pour mon...

EDMOND.

Vous voyez bien qu'on vous a dit du mal de moi.. (s'asseyant sur le banc près d'elle.) Cependant, mademoiselle Noémi, mieux que personne, vous savez si j'ai jamais abusé des familiarités qu'autorise notre parenté... J'ai pour vous une vénération, un respect si grands, que j'aurais pensé commettre un sacrilège. Quand je vous ai vue ici, il m'a semblé que je n'é-

tais plus seul au milieu de ces paysans et de leurs horribles femelles, plus seul en ce monde. Si un sentiment plus fort a fait place à l'amitié, et, si je n'ai point dissimulé ce sentiment, c'est qu'il était sincère et que je croyais qu'il n'y avait pas de honte, pour un honnête homme d'aimer une honnête fille. J'avais cru...

NOÉMI, inquiète, regardant à droite.

Prenez garde, Clémence !

Clémence entre et monte sur l'estrade.

EDMOND, changeant de ton.

Alors... alors la petite Charolin a dit son compliment sans faute.

NOÉMI, souriant et balbutiant.

Il y a bien eu quelques anicroches... serments pour errements et partie pour patrie, mais on a compris tout de même.

EDMOND.

Ah ! (Clémence prend une chaise, descend de l'estrade et sort, Edmond la suit des yeux.) Oui, j'avais cru cela et j'avais cru que de votre côté, mademoiselle Noémi, mes démarches vous semblaient toutes naturelles et, comment dirai-je, que vous m'autorisiez, que vous m'encouragiez.

NOÉMI, gênée.

On laisse quelquefois paraître de ses sentiments plus qu'on ne doit.

EDMOND.

Je voyais votre existence si rude unie à la mienne si triste, et de nos deux misères nous faisions un bonheur. Votre vie laborieuse n'était plus exclusivement faite de sacrifice; je sentais moins peser ma chaîne; nous étions deux pour partager les peines et nos joies

se doublaient. Mais vous êtes la grande directrice, une savante, et je ne suis qu'un petit employé !

NOÉMI, émue proteste.

Oh ! ce n'est pas cela !

EDMOND.

Ma situation se fût améliorée ; notre administration favorise beaucoup les employés mariés, les chefs sont moins durs, l'avancement plus rapide. Je ne vous eusse pas donné le luxe et la richesse, notre ménage n'eût pas été celui d'un millionnaire ; mais quel petit paradis je vous aurais fait et combien je vous aurais aimée, Noémi, ma chère femme !

NOÉMI, se lève, nerveuse et émue.

Taisez-vous ! Taisez-vous, Edmond, je suis femme ! faiblement femme, je vous en prie, laissez-moi mon courage, ne me tentez pas.

Elle porte sa main à ses yeux.

EDMOND, durement.

Vous êtes donc malheureuse aussi ?

NOÉMI, très nerveuse.

Je suis agacée... je suis nerveuse... je suis... je ne sais pas ce que je suis... (Elle regarde à droite par où Clémence est sortie.) Je voudrais !.. mais non, je ne veux rien... je ne dois pas vouloir... il ne faut pas...

EDMOND, la serrant de près.

Vous pleurez ?

NOÉMI.

Je vous en prie... je vous en supplie, laissez-moi, ne me dites rien, ne me parlez plus !

EDMOND, très tendre.

Noémi !

NOÉMI, se récriant.

Non, non, ne me faites pas dire le mot que j'aurai toute ma vie le regret d'avoir prononcé et dont nous nous repentirions tous les deux.

EDMOND.

Comment, je ne comprends plus?

NOÉMI, tendre.

Dans mon intérêt comme dans le vôtre, il faut que nous nous voyions moins souvent... très rarement.

EDMOND.

Alors, tout est fini!

NOÉMI, tendre.

Non, aimez-moi toujours bien... ayez confiance en moi!

EDMOND.

Et vous consentirez?

NOÉMI.

Plus tard.

EDMOND.

Vrai?

NOÉMI.

Je vous le promets! (Apercevant Clémence qui revient, elle rit.) Ah! mon ami, vous avez une singulière façon de rentrer les meubles!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Une salle de l'école servant de bibliothèque, de bureau pour la directrice et de parloir. Elle est disposée de telle sorte que le mur du fond, sur lequel s'appuie la bibliothèque, est oblique. Dans ce mur, à gauche, une porte allant aux appartements, surélevée de deux marches ; puis, dans le mur de gauche, une fenêtre avec rideaux. A droite, en pan coupé, une porte vitrée à deux battants, garnie de rideaux, ouvrant sur le préau. — Un mur nu au premier et deuxième plan, à droite. — Le mobilier est simple, en chêne blanc, sièges de reps vert. Une partie de la bibliothèque est formée par un grillage. En avant, à droite, le bureau, un fauteuil derrière, une chaise sur le devant, cartonniers, tableaux, affiches, règlements. Table à ouvrage et chaises près de la croisée.

Madame Lambert, assise sur une chaise près de la croisée, égrène un chapelet. La porte des appartements est entr'ouverte, on entend des pas lourds et des voix qui résonnent dans un couloir.

UN MAÇON, à la cantonade.

Arrête ! posons les chevalets dans le couloir. (On entend le bruit du choc.) Va chercher les outils, maintenant !

DEUXIÈME MAÇON, cantonade.

Faut-il apporter des plateaux ?

PREMIER MAÇON, cantonade.

Non, y en a assez dans la cour pour s'échafauder.

Pendant cette réplique, la porte du préau s'est ouverte, Clémence est entrée.

CLÉMENCE, chapeau, ombrelle, sac.

Bonjour, madame Lambert!

MADAME LAMBERT, levant les yeux, surprise.

Ah ! c'est vous... déjà !

CLÉMENCE.

Oui, quinze jours de congé, je trouve que c'est suffisant. Le temps commençait à me durer, et je n'ai voulu des vacances que le plaisir. (Elle va et vient, pose son sac et son chapeau sur le bureau.) Puis, je me disais que mademoiselle devait être très ennuyée avec les réparations et que je pourrais bien venir un peu l'aider... Je croyais trouver tout en bouleversement (Regardant) et rien n'est encore commencé à ce que je vois? A quoi pensent donc ces messieurs ?

MADAME LAMBERT, triste.

Ces messieurs! depuis huit jours ils ne sortent pas d'ici... ils discutent !

Elle pose son chapelet sur la table à ouvrage et reprend une broderie au crochet.

CLÉMENCE, parlant seule et prenant des temps.

Jamais les travaux ne seront finis pour la rentrée. Et notre rentrée va être forte !... A l'école des sœurs, la moitié des élèves doivent quitter ; et l'on m'a affirmé en ville, que les gens du bourg d'Oise allaient nous envoyer leurs enfants... L'école sera

la plus forte du canton... Mademoiselle est si aimée !

MADAME LAMBERT.

Oui !

Un silence.

CLÉMENCE, regardant autour d'elle.

Que c'est triste une école sans élèves !... La solitude, le silence... de grands murs lourds qui vous écrasent : on se croirait dans une prison, n'est-ce pas ?

MADAME LAMBERT.

Oui, c'est triste !

CLÉMENCE, prétentieuse et pédante.

Quand les enfants sont là riant et chantant, c'est tout autre chose : on respire, on est heureuse. Il semble au milieu de ces fillettes rieuses que l'on habite le pays des contes bleus et de fées, ce pays de la joie, où l'on ignore, paraît-il, les soucis, les chagrins et tous les ennuis... Quand elles sont là, moi, il me semble que je vis dans de la poésie.

On entend les pas des maçons.

UN MAÇON, à un autre, à la cantonade.

Pose donc ça là, eh ! fourneau !

CLÉMENCE, frissonnant.

Aujourd'hui, ces pas sonores, ces voix, d'hommes qu'on entend dans les corridors ; ça me fait froid dans le dos, ça me fait peur !...

MADAME LAMBERT.

Ça me fait peur, aussi.

CLÉMENCE, riant, prend son chapeau et son sac.

Bast ! les éclats de rire reviendront bientôt, madame Lambert, nous nous plaindrons alors que les

étourdies font trop de tapage et nous déclarerons les enfants insupportables !

Elle va pour sortir.

MADAME LAMBERT, l'arrête de la voix.

Mademoiselle Clémence ?... Ne m'aviez-vous pas, dans le temps, parlé d'un jeune homme que vous deviez épouser ?

CLÉMENCE, revient.

Oui, madame, un jeune homme de mon pays qui travaille chez le percepteur ; il a une écriture magnifique !

MADAME LAMBERT.

Et votre mariage ?

CLÉMENCE, s'assoit près de madame Lambert.

Oh ! plus tard, quand je serai titulaire, quand j'aurai une école.

MADAME LAMBERT.

N'attendez pas trop longtemps. L'école est une bergerie, les loups rôdent autour et quand les brebis n'y sont pas, quelquefois ils attaquent le berger.

CLÉMENCE, souriant.

Mais autour de nous, je ne vois pas de loups ! je ne vois que d'excellentes personnes, très dévouées à mademoiselle ?

MADAME LAMBERT, grave.

Ce sont des hommes ! (Clémence reste sans comprendre. On entend la voix de Noémi dans le couloir, parlant aux maçons) Oui, vous verrez... vous comprendrez plus tard... mariez-vous !

NOÉMI, à la cantonade, aux maçons.

Ne commencez rien avant que M. Oudoire soit venu, c'est entendu ?

LE MAÇON, cantonade.

Oui, mademoiselle. Nous allons boire une chopine avec le compagnon.

NOÉMI, entrant. Clémence va vers elle.

Tiens! bonjour, Clémence. (Elles s'embrassent.) Mais, ma chère amie, il ne fallait pas revenir si tôt?

CLÉMENCE, avec un sourire affectueux.

J'avais hâte de rentrer pour vous aider un peu, comme il était convenu.

NOÉMI, lui prenant les mains.

Merci, Clémence. Eh! bien, vous voyez, je n'ai pas encore déménagé... on nous oublie! (A madame Lambert.) Oh! maman, je viens de recevoir une lettre de M. Rivollet, je n'ai jamais rien lu de plus drôle!

MADAME LAMBERT.

Quel est ce M. Rivollet?

NOÉMI, cherche la lettre dans sa poche.

Rivollet-Bardin, le marchand de chevaux, l'oncle des petites Bardin. (A Clémence.) Ecoutez, c'est du style, cela. (Elle lit.) « Mademoiselle. Déjà Cérès emportant la moisson dorée, la chasseresse Diane va courir nos bois, tout l'Olympe y passera. Attendrons-nous toujours Minerve? »

CLÉMENCE, pédante.

Il a dû copier un lexique.

NOÉMI.

Il ne reste malheureusement pas sur ces hauteurs. « Nous avons cependant de vous une promesse ferme. » Quelle chute! « et nous espérons bien, avant que *vendémiaire* ne rougisse les coteaux, voir apparaître notre déesse ».

CLÉMENCE, riant.

Il eût dû mettre ce billet en vers.

NOÉMI.

« Nous escomptons donc, par avance, le plaisir que nous causera dimanche prochain votre gracieuse visite, sûrs que vous ne voudrez pas tromper une si douce espérance... Veuillez agréer, mademoiselle, etc... On vous attendra à la gare des Anglettes au train de dix heures trente. » On a de la littérature à Trimont! Qui ose parler de madame de Sévigné?

CLÉMENCE.

C'est trop court.

Elles rient.

MADAME LAMBERT, sérieuse.

Et tu iras dimanche, chez ce monsieur?

NOÉMI.

Ce n'est pas chez lui, c'est chez sa sœur, madame Bardin; nous irons toutes les deux, ça te promènera.

MADAME LAMBERT.

Oh! moi, je ne vais nulle part!

NOÉMI.

J'ai promis, M. Rivollet est de la commission scolaire, il est très influent, nous ne pouvons lui refuser, ce serait l'indisposer gravement et me faire le plus grand tort.

MADAME LAMBERT.

Je ne t'empêche pas d'y aller... tu es libre.

Clémence sort par la porte du fond.

NOÉMI, tendre.

Tu sais bien que je ne consentirais jamais à te laisser. Pourquoi ne viendrais-tu pas? tu n'es pas malade?

MADAME LAMBERT.

Je te l'ai dit, je ne sors plus de chez moi.

NOÉMI.

Non, tu as d'autres raisons, tu n'es pas contente ; ça te chagrine que j'aille chez les Rivollet?

MADAME LAMBERT, dure.

Qu'est-ce que cela fait!... Tu es assez grande pour savoir te conduire; agis selon ta conscience.

NOÉMI.

L'appui de M. Rivollet nous sera très utile, je vais être obligée de demander des adjointes...

MADAME LAMBERT.

Vas-y !

NOÉMI, maîtrise un mouvement d'impatience.

O mère, mère, tu n'aimes plus ta fille !

MADAME LAMBERT.

Ma fille n'écoute plus sa mère.

NOÉMI, tournant la conversation.

C'est bien, puisque ça te contrarie que j'aille aux Anglettes, je n'irai pas, n'en parlons plus... Tu vois, me voilà toute consolée.

MADAME LAMBERT, triste.

Oui, et puis tu diras que je te conseille mal, que je nuis à ton avancement, que je te tyrannise : tu écouteras les étrangers.

NOÉMI, l'embrassant, s'assoit près d'elle.

Non, je dirai que tu es ma bonne, mon excellente maman.

MADAME LAMBERT, douloureusement, avec hésitation.

C'est que, vois-tu, ma pauvre enfant, j'ai plus l'expérience de la vie que toi... Je connais les hom-

mes... Je sais ce dont les plus honnêtes sont capables. (Silence. Mouvement de grande attention de Noémi. Madame plus grave.) Ton père — il faut que tu le saches — m'a rendue... bien malheureuse !

NOÉMI, stupéfaite.

Mon père ?

MADAME LAMBERT, après un silence, net et sans larmes.

C'était le plus excellent des hommes, mais il rencontra... une personne, et... il fut tout autre. Lui si bon, lui si doux, il devint pire qu'une bête !... pire !.. (Baissant la voix.) un jour, il m'a frappée ! Lui !

Silence.

NOÉMI, stupéfaite.

Mon père ?

MADAME LAMBERT, sans répondre.

Tu ne peux soupçonner, quand ils désirent, combien les hommes sont traîtres et lâches... (Avec une tendresse émue.) Comprends-tu maintenant, pourquoi j'ai peur ?

NOÉMI, troublée.

Tu ne m'avais jamais dit cela ?

MADAME LAMBERT, très émue.

Parce que j'hésitais à sacrifier la mémoire de ton père au bonheur de son enfant... aujourd'hui, Dieu me pardonnera, il le fallait.

NOÉMI, grave et songeuse.

Est-ce possible ! Que sommes-nous donc ?... Que veulent-ils de nous ?

Elle reste les yeux fixes dans le vide. — Edmond entre par la porte du préau.

NOÉMI, se lève et brusquement.

Vous ?

EDMOND, sans remarquer le ton, très tristement.

Bonjour, mademoiselle Noémi, bonjour, madame Lambert.

NOÉMI, radoucie.

Je croyais vous avoir prié, mon cher monsieur Edmond, de suspendre vos visites?

EDMOND, s'avance vers madame Lambert.

Oui, mademoiselle ; mais...

NOÉMI, radoucie, ayant pitié de la tristesse d'Edmond.

Puisque vous vous rappelez nos conventions, pourquoi profitez-vous de ce que les ouvriers laissent la grille ouverte pour entrer furtivement et les enfreindre?

EDMOND.

Il me fallait absolument vous voir...

NOÉMI, tristement ironique.

Pour me dire que vous ne pouvez pas plus longtemps supporter notre séparation et que vous souffrez trop!... (Se rappelant les paroles de sa mère). Vous êtes un homme, vous aussi!

EDMOND, étonné.

Mademoiselle, ce n'est pas ça... je vous jure que ce n'est pas ça... c'est bien plus grave!

NOÉMI, à Clémence qui est entrée par la porte des appartements.

Qu'y a-t-il?

CLÉMENCE, sur le pas de la porte.

M. Masurier est là, dans le préau...

Elle montre la porte du préau et sort.

NOÉMI.

Ah! enfin! (A Edmond vivement.) Mon cher monsieur

Edmond, si vous avez vraiment une communication grave à me faire, parlez à maman, je n'ai pas le temps de vous entendre en ce moment; à tout à l'heure...

Elle sort par la porte du préau.

EDMOND, ému, après l'avoir vue sortir.

Ah! madame Lambert, je n'ai rien osé dire devant mademoiselle Noémi, elle est de trop mauvaise humeur aujourd'hui. Figurez-vous... l'on a porté plainte contre moi au directeur du département! D'un instant à l'autre je m'attends à recevoir mon changement.

MADAME LAMBERT, effrayée.

Une plainte; pourquoi?

EDMOND.

Un de mes camarades qui est à la direction m'écrit qu'elle est signée par plusieurs habitants de Trimont, apostillée par le maire, et que, l'on ne peut manquer de prendre contre moi, des mesures disciplinaires.

MADAME LAMBERT.

Mais de quoi se plaignent-ils? il faut protester!

EDMOND, accablé.

Et que voulez-vous que je réponde!... ils ont raison!... En prenant le règlement au pied de la lettre, j'ai contrevenu à la discrétion professionnelle! Mais, ça avait si peu d'importance...

MADAME LAMBERT.

Qu'avez-vous donc fait?

EDMOND, s'asseyant.

C'est le jour de la distribution des prix... on m'avait transmis le télégramme annonçant l'augmenta-

tion de traitement de mademoiselle Noémi, j'ai cru bien faire en lui envoyant par notre facteur copie de cette bonne nouvelle. Le mal n'était pas grand, voyons? je ne faisais de tort à personne?... Mais, je vois d'où vient le coup; le facteur, que ça ennuyait de porter le télégramme jusqu'ici, m'a dénoncé, et le receveur qui m'en veut, a fait le reste!

MADAME LAMBERT, secouant la tête.

Ne les accusez pas... C'est ma fille.

EDMOND, stupéfait.

Mademoiselle Noémi!

MADAME LAMBERT.

Elle l'a dit à ces messieurs, sans y prendre garde, le jour de la distribution... Et ils se sont emparés de ce prétexte! (Après un soupir.) Enfin, si vous ne le leur aviez pas fourni, ils en auraient trouvé un autre!

EDMOND.

Un autre?

MADAME LAMBERT.

Oui, parce que vous les gênez.

EDMOND.

Je les gêne, moi; et, en quoi?

MADAME LAMBERT.

Vous ne devinez pas?

EDMOND.

Qu'est-ce que ça peut faire à Masurier et aux autres que je sois ici, ou ailleurs? (Frappé d'une idée) L'un d'eux recherche la main de mademoiselle Noémi?... Voilà ce qu'elle voulait me faire entendre quand elle m'a dit que nous devions cesser de nous voir, dans l'intérêt de sa situation et de la mienne!... Elle n'osait me demander de rompre!... Elle pensait que le

temps et les autres nous sépareraient! (Il se lève plutôt goignard que furieux.) Je ne suis pas délégué cantonal comme M. Baudrand, moi! Je ne jette pas l'argent par les fenêtres comme M. Rivollet, moi! Je ne suis pas un notable! je ne suis qu'un pauvre petit employé, je ne pouvais lui offrir que la misère régulière à tant par mois!

MADAME LAMBERT.

Vous vous trompez!

EDMOND, attristé comme d'une affaire manquée.

Je ne me trompe pas, seulement j'avoue que je suis étonné, après les promesses qu'elle m'avait faites!... Après les témoignages d'amitié que j'avais donnés à mademoiselle Noémi, je pensais avoir droit à plus de franchise.

MADAME LAMBERT.

Elle vous aime, elle n'aime que vous!

EDMOND.

Alors?

MADAME LAMBERT, grave.

La tête est en lutte contre le cœur!

EDMOND.

De quel droit les autorités de Trimont interviendraient-elles dans cette lutte, s'il n'y avait un projet de mariage?

MADAME LAMBERT, désespérée se lève.

Ah! si seulement c'était un mariage!

EDMOND, stupéfait.

Comment! et... vous permettriez... vous toléreriez... madame Lambert?

MADAME LAMBERT.

Elle n'écoute plus sa mère!

EDMOND, scandalisé.

On se fâche... on ordonne, on oppose son autorité!

MADAME LAMBERT.

Je n'en ai plus le courage.

Elle va vers la porte des appartements.

EDMOND, délibérément.

Je lui parlerai, moi.

MADAME LAMBERT.

Vous n'obtiendrez rien. (On entend rire Noémi derrière la porte du préau.) Entendez!

Elle sort.

Noémi ouvre la porte et s'efface pour laisser passer M. Masurier.

NOÉMI, riant.

Un cours de bonne grâce; qu'en pensera M. l'inspecteur?

Elle rit.

MASURIER, paraît et se tourne vers Noémi.

M. Liéthard? Il en sera enchanté.

Il entre, aperçoit Edmond et le regarde avec surprise.

NOÉMI, vivement présentant Edmond.

M. Edmond Giraud, notre parent!

MASURIER, sans prêter attention.

Ah! oui, très bien, très bien... (Il se tourne vers le mur de droite.) Alors, c'est décidément ce mur que nous mettons à bas.

NOÉMI.

Celui-ci, oui, monsieur le maire.

Pendant que M. Masurier va tâter le mur avec sa canne, elle regarde Edmond et lui fait signe de s'en aller.

MASURIER.

Diable! un mur en moellons!...

NOÉMI, à Edmond.

Je vous en prie, Edmond, nous avons à causer, laissez-nous.

EDMOND.

J'ai absolument besoin, moi, de vous parler!

NOÉMI, le conduisant vers la porte des appartements.

Entendu... tout à l'heure, tant que vous voudrez.

Il sort.

MASURIER, qui s'est assis sur la chaise près de la table à ouvrage, désignant la porte par où est sorti Edmond.

C'est ce jeune homme qui est votre messager de bonnes nouvelles?

NOÉMI, simplement.

C'est un très brave garçon, qui nous est très dévoué... Voulez-vous que je vous montre comment les plans sont modifiés.

Elle va vers la bibliothèque.

MASURIER, se récrie.

Pas la peine, je comprends très bien! Vous voulez démolir le mur qui est là, prendre la petite cour qui se trouve derrière et faire une grande salle de classe.

NOÉMI, s'asseyant à quelque distance de Masurier.

Précisément. M. Baudrand a approuvé.

MASURIER, approuve évasivement.

Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient. Du moment que cela vous plaît et que l'architecte assure que le travail ne dépassera pas les crédits, ça va... Seulement, il faut qu'Oudoire se mette tout de suite à l'ouvrage. (Il s'approche et change de ton.) Pour en revenir à mon cours de bonne grâce, l'idée n'est pas aussi bizarre que vous pensez?... On dégrossit... intellectuellement nos petites paysannes et on leur laisse

des manières de vachères, ce n'est pas logique. Et nos filles, avec un professeur tel que vous, deviendraient les plus accortes de la terre.

NOÉMI, riant.

Oh! monsieur le maire! vous êtes trop indulgent... (Changeant de ton.) Croyez-vous, monsieur le maire, qu'il ne vaudrait pas mieux, sur le préau, mettre des fenêtres plutôt qu'un vitrage?

MASURIER, cherchant à comprendre.

Sur le préau... des fenêtres... oui. Mon Dieu, oui... des fenêtres...

NOÉMI.

M. Baudrand est aussi de cet avis. Il prétend que ce sera plus chaud.

MASURIER, se lève et marche, jouant avec sa canne.

Baudrand, Baudrand! C'est un drôle de corps que votre Baudrand!... On dirait qu'il fait exprès de n'être jamais là quand il me donne rendez-vous et d'y venir quand je n'y suis pas... (Narquois, se rapprochant.) Il doit vous faire la cour?

NOÉMI, étonnée et soucieuse.

M. Baudrand me fait la cour?

MASURIER, va de long en large, en ricanant.

Il n'y en a pas de plus passionnés que ces bons apôtres! ils n'ont pas l'air d'y toucher!... Mais ils se rattrapent dans l'intimité de la contrainte qu'ils ont devant le monde.

NOÉMI, insistant.

Et vous pensez... que...

MASURIER, s'arrête près du bureau, puis remonte derrière et redescend.

Il vous déplaît? (Noémi fait un geste de dénégation qu'il

ne voit pas.) Ma foi, je le comprends. Baudrand n'a rien pour plaire à une femme... On lui a donné bien des diplômes, mais il n'en aura jamais pour ça. Il ne connaît rien à la plaisanterie, il ne sait ni s'amuser, ni être gentil; parlez-moi de bons vivants comme nous! On n'a pas peur de rire!... Votre Baudrand (Pouffant de rire.) il sent la pharmacie! on dirait qu'il emporte son officine avec lui quand il sort! il est aussi gai que ses bocaux! (Arrêté.) Vous a-t-il au moins donné quelques flacons de vin, Baudrand?

NOÉMI, restée debout près de la table à ouvrage.

Il en a envoyé à ma mère.

MASURIER, frappe sur le bureau en riant.

Je l'aurais parié, il en empoisonne tous ses amis... (Arrêté devant le bureau.) Voulez-vous mon avis? Eh bien, Baudrand n'est bon qu'à faire un mari trompé; c'est pas ce qu'il vous faut.

NOÉMI, poussant Masurier.

Pourquoi voulez-vous que M. Baudrand me fasse la cour?

MASURIER, galant remonte vers Noémi.

Parce qu'il est naturel, quand une personne jolie et distinguée arrive dans un pays comme le nôtre, qu'on en soit amoureux... Vous ne vous doutez donc pas du pouvoir qu'il y a dans ces deux jolis yeux-là?

NOÉMI, sérieuse.

Je sais que certaines femmes ont le pouvoir de rendre les meilleurs des hommes lâches et méchants, est-ce ce pouvoir que j'ai?

MASURIER, s'approche et aimable.

Vous les rendez, au contraire, doux et tendres comme des petits agneaux... (Changeant de ton.) Vous donnez

des leçons maintenant à la fille de Duthel, c'est un connaisseur. (Soupçonneux.) Il ne vous l'a pas dit, ce vieux scélérat, que vous nous tourniez la tête à tous ?...

NOÉMI, pouffant de rire, s'éloigne.

M. Duthel !

MASURIER.

Oui, un particulier auquel je ne me fierais pas !

NOÉMI, riant adossée à la table à ouvrage.

Un grand-père !

MASURIER, s'asseyant au bord de la chaise et regardant Noémi en face.

Croyez-vous que les galants de vingt ans soient les meilleurs ?... Erreur, ma chère demoiselle, les jeunes gens aiment en égoïstes, pour eux c'est le plaisir qu'ils reçoivent ; pour nous, les hommes mûrs, c'est celui que nous donnons. On y perd peut-être en poésie, mais on y gagne l'affection sérieuse et fidèle d'amis, aussi soucieux de leur réputation que vous pouvez l'être de la vôtre, d'amis discrets. (Il s'est à demi levé et lui touche le bras.) Comprenez-vous, ma chère demoiselle Lambert ?

NOÉMI, se dégageant du côté du bureau en souriant.

Je comprends que, si j'étais coquette, je pourrais croire à une déclaration.

MASURIER, la suit.

Et, si c'en était une ?

NOÉMI, riant aux éclats, remonte.

Alors j'en rirais de tout mon cœur !

MASURIER, vexé.

Je ne vois pas ce qu'il y a de si ridicule. Ne suis-je pas votre plus vieil ami ici ? N'ai-je pas pu, mieux que

les autres, apprécier vos qualités, puisque j'avais pris à tâche de vous défendre, de vous soutenir...

NOÉMI, sérieuse.

Je vous ai, monsieur le maire, beaucoup de gratitude pour votre bonté; votre amitié m'est précieuse; et c'est pour ne point la perdre, que je ne veux voir, dans vos paroles d'aujourd'hui que flatteuse politesse. (Malicieuse.) Je m'en tiens aux sages maximes que que vous énonciez le jour de la distribution des prix.

Elle va vers la porte des appartements.

MASURIER.

Oh! ça, c'était un discours! (Riant.) Vous pensez bien qu'on ne va pas raconter ces choses-là devant les enfants!

NOÉMI, ironique, se retourne.

On m'avait affirmé qu'un honnête homme ne pouvait dire que ce qu'il pensait; est-ce que?...

MASURIER, la main sur la poitrine.

Je suis un honnête homme, je m'en flatte, seulement, je ne suis pas un curé, moi, et je pense que, si l'on nous donne la vie, c'est pour en jouir. (s'approchant.) Avez-vous quelquefois songé... à... l'amour?

NOÉMI, vient à lui et après l'avoir regardé fixement.

Croyez-vous que ce soit bien indispensable à l'agrandissement de l'école?

MASURIER, penaud redescend.

Ah!... très bien!... vous me remettez à ma place!... je ne dis plus rien!... Il paraît que j'étais indiscret... d'autres seront plus heureux... (Il prend son chapeau laissé sur la petite table.) Vous ne m'en voulez pas de toutes les bêtises que je vous ai débitées?

NOÉMI, souriant, redescend du côté du bureau.

Oh ! monsieur le maire, pouvez-vous supposer : pour un badinage.

MASURIER.

Quand je vous dis que vous êtes adorable ! Vous êtes la déesse de la grâce et de la sagesse.

NOÉMI, en avant, adossée au bureau.

C'est justement ce que m'écrivait tout à l'heure M. Rivollet !

MASURIER, indigné s'approchant d'elle, à mi-voix.

Rivollet, encore un joli godelureau celui-là ! un homme d'écurie qui traite les femmes comme des chevaux et se flatte de les faire trotter en cercle... ! Je ne vous fais pas mon compliment ! Un noceur que l'on voit rouler avec des poupées qu'il fait venir de Rouen ! L'année passée il est resté pendant un mois, à Dieppe, avec une !... (Lui frappant sur le bras.) Ne fréquentez pas ce garçon-là, croyez-moi... (Madame Lambert est entrée sur ces derniers mots ; Masurier la voit et change de ton, il semble inspecter le mur. Noémi lui tourne le dos.) Mon Dieu... ce que vous m'avez expliqué là me semble tout à fait bien... Prévenez Oudoire de se mettre tout de suite à la besogne, il faut qu'il ait fini pour la rentrée.

NOÉMI.

Oui, monsieur le maire.

MASURIER, gagne vers la porte.

Ne craignez pas de le bousculer un peu, il n'est jamais pressé ; il passe sa journée au café !... Et, s'il ne marche pas, faites-le moi savoir. (Se retirant.) Madame Lambert, j'ai bien l'honneur...

Noémi se retourne et surprise voit sa mère. Masurier sort, Noémi l'accompagne. Madame Lambert remet silen-

cieusement les chaises en place près de la table à ouvrage.

NOÉMI, *revient.*

Il a la sympathie un peu démonstrative ; mais, il est amusant ! Avec quelle aisance il exécute ses amis ! ça fait plaisir... tu as entendu ?

MADAME LAMBERT.

Non !

NOÉMI, *se retournant.*

Est-ce qu'Edmond est parti ?

MADAME LAMBERT.

Oui, il devait reprendre son service à cinq heures.

NOÉMI, *regarde fixement sa mère.*

Qu'as-tu, mère ?... Tu as pleuré ?

MADAME LAMBERT, *se passe la main sur les yeux.*

Non, ce sont mes mauvais yeux.

Elle fouille dans la table à ouvrage.

NOÉMI.

Et... t'a-t-il dit ce qu'il avait de si pressé à me faire savoir ?

MADAME LAMBERT, *fouillant dans la table.*

Il a son changement.

NOÉMI, *brusquement.*

Son changement ?

MADAME LAMBERT.

Oui.

NOÉMI, *triste.*

Pauvre garçon, il avait demandé à partir et n'avait rien osé me dire.

MADAME LAMBERT.

C'est par mesure disciplinaire... Il t'avait communiqué une dépêche privée et...

NOÉMI, étonnée.

A moi!

MADAME LAMBERT.

Oui, celle par laquelle on annonçait ton augmentation de traitement,

NOÉMI après un temps, grave.

Ah!

Elle remonte vers le fond.

MADAME LAMBERT après un silence.

Tu vois, ils ne sont pas aussi amusants que tu le croyais.

NOÉMI, très agitée.

Ce n'est pas possible! Ce serait trop bête! Ils auraient bien pensé qu'une telle injustice au lieu de me détacher d'Edmond, ne ferait que me le rendre plus cher. Qu'il nous restait toujours la ressource de nous écrire. Non, encore une fois, ce n'est pas possible! J'irai voir ces messieurs, je leur parlerai, je leur dirai que j'ai répété ce que tout le monde disait dans le pays, qu'il n'y a pas eu indiscrétion commise, et ils interviendront.

MADAME LAMBERT.

Qui iras-tu voir?

NOÉMI, après hésitation.

J'irai chez M. le maire...

MADAME LAMBERT.

Justement il a, paraît-il, apostillé la plainte!... Et, à quel titre lui parleras-tu?

NOÉMI.

Au titre de...

Elle s'arrête.

MADAME LAMBERT, tristement.

Tu doutes à présent : tu sens que le cercle se resserre autour de toi, tu croyais les tenir à distance, ils gagnent du terrain. Tu pensais qu'ils allaient se dénigrer les uns les autres, ils s'entendent tous... Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée?... Tu aurais épousé...

NOÉMI, très agacée, mais de bonne humeur.

Oui, mère, oui, mère, je sais, si j'avais épousé Florion tous nos malheurs passés et futurs eussent été évités, (Ironique.) parce que, lorsqu'une jeune fille ne se vend pas à un mari, elle ne peut moins faire que de se donner aux autres; eh bien, nous verrons!

MADAME LAMBERT, fâchée.

Va donc trouver M. le maire et solliciter pour Edmond.

Elle va pour sortir par la gauche.

NOÉMI, riant.

Certainement j'irai! Et il m'accordera ce que je lui demanderai, j'en suis convaincue.

BAUDRAND, ouvre la porte du préau.

Pardon, mesdames, de vous déranger; Masurier n'est pas là?

Madame Lambert sort.

NOÉMI, riant.

Du moment que vous arrivez, monsieur Baudrand, il est évident qu'il n'y est plus.

BAUDRAND, regarde le mur et avec étonnement.

Comment, les ouvriers ne sont pas encore à l'ouvrage?

NOÉMI.

Ils sont venus, ils ont apporté leurs outils et sont repartis.

BAUDRAND, découragé.

C'est toujours la même chose. Et pour les jours, qu'a-t-il décidé, Masurier? Est-il pour les fenêtres ou pour le vitrage?

Baudrand est descendu entre le mur et le bureau.

NOÉMI, sourit.

Sa religion n'est pas suffisamment éclairée.

BAUDRAND, avance en riant.

Le contraire m'eût surpris; si jamais ce gros homme a une idée arrêtée sur quelqu'un ou quelque chose, je veux bien être pendu!

NOÉMI, gaie, de l'autre côté du bureau.

Ne parlez pas si fort, on pourrait peut-être vous pendre.

BAUDRAND, ironique.

Je sais, vous le défendez; c'est un si spirituel bonhomme! un maire si intelligent! un administrateur si habile!

Il s'assied devant le bureau.

NOÉMI.

Je voulais simplement dire que je connaissais un point, sur lequel M. Masurier avait des idées absolument arrêtées.

BAUDRAND, surpris.

Non! vous m'intriguez. Et, peut-on sans être trop indiscret, savoir quel est ce point?... La galanterie?

NOÉMI.

Peut-être!

BAUDRAND, riant.

Je parie qu'il vous a fait une déclaration ?

NOÉMI.

Ici même, il n'y a qu'un instant.

Elle s'éloigne vers la gauche.

BAUDRAND, se levant.

Lui ! une déclaration. Il faut que ce soit vous qui me le disiez pour que je le croie !... Il n'a donc même pas le sentiment du ridicule, le pauvre bonhomme ! Et, il fut entreprenant ?

NOÉMI.

Je ne l'aurais pas permis.

BAUDRAND, remonte et passe au-dessus du bureau.

Oui, bien entendu. Et puis, une autre considération l'arrête sans doute, il pense que nous sommes là et que nous ne le tolérerions pas.

NOÉMI, étonnée.

Qu'est-ce que vous ne tolréreriez pas ?

BAUDRAND, s'approche.

Mais qu'un homme comme lui, de son âge, sans manières et sans instruction, s'adresse à une femme comme vous.

NOÉMI, riant.

C'est de la chevalerie.

BAUDRAND, la regarde.

Non, de la sympathie seulement... une sympathie dont on ne peut se défendre quand on connaît vos mérites, le courage avec lequel vous avez lutté...

NOÉMI, avec modestie.

Oh ! n'exagérez pas, mes mérites ne sont pas bien grands et il ne manque pas de mères de famille plus admirables que moi.

BAUDRAND.

Oui, mais ces mères de famille ont les joies du foyer, l'amour du mari et des enfants qui les réconfortent et les consolent; vous n'avez rien de tout cela.

NOÉMI, s'éloigne vers la table à ouvrage.

Je vous assure que je me passe fort bien de *tout cela*, et que *cela* ne m'empêche pas de dormir.

BAUDRAND, doctoral.

Cependant ce sont des joies naturelles, je dirai même nécessaires. Le cœur a besoin de s'épancher, s'il reste dans l'isolement, s'il ne peut plus accomplir les fonctions pour lesquelles il est créé, il s'anémie et il s'atrophie!

NOÉMI, revient vers lui et s'assoit.

Dans ce cas on lui fait prendre du vin Baudrand, n'est-ce pas?

BAUDRAND s'incline.

Vous plaisantez, vous avez beaucoup d'esprit, je n'en doute pas. Mais, apprenez que les affections sont des nécessités vitales, tout comme le boire et le manger; soit dit, sans vouloir nier l'agrément des charmantes et poétiques fleurs dont on les enguirlande. Vous avez tort de vous en désintéresser. Les années passeront, votre jeunesse s'envolera, votre fraîcheur se flétrira sans un sourire, sans une joie! Vous ne sauriez croire combien cette perspective est attristante quand on vous connaît et quand on vous estime.

NOÉMI.

C'est très aimable à vous, monsieur Baudrand, de m'avertir; mais, convenez que d'autres soucis m'empêchent de songer à ces choses.

BAUDRAND, haussant les épaules.

Vous n'allez pas, par un scrupule professionnel inadmissible, vous mettre hors la loi commune, la loi d'amour. L'enseignement n'exige pas que vous fassiez pour lui un tel sacrifice D'ailleurs, vous n'étiez pas née pour être maîtresse d'école, vous n'en avez ni l'air revêche et pédant, ni l'abord désagréable, vous l'avez été par une suite de malheureuses circonstances; il faut être laide pour être maîtresse d'école, et vous êtes... séduisante. (s'asseyant près d'elle.) Croyez-vous que la nature ait mis en vous tant de qualités pour les laisser improductives? croyez-vous qu'elle vous ait gratifiée de tant de charmes pour qu'il soit défendu de les admirer?

NOÉMI, se recule et se lève.

Bien, très bien; c'est ce que m'avait dit M. Masurier.

BAUDRAND, se lève.

Quoi donc?

NOÉMI.

Vous me faites la cour.

BAUDRAND, énergiquement.

Non, non, oh! non, je ne vous fais pas la cour; je ne vous débite pas par politesse des galanteries banales. Oh! non! (Il s'approche.) Puisqu'il faut vous le dire, puisque vous m'y poussez, c'est sincèrement, mademoiselle Noémi, que je vous parle; et, si je l'ose, c'est qu'un sentiment d'irrésistible affection me porte vers vous.

NOÉMI, appuyée sur la table à ouvrage, frissonne.

Ah!

BAUDRAND, s'excusant.

Je comprends que mes paroles vous étonnent et

vous blessent, mais je ne pouvais plus longtemps les taire. Depuis que vous êtes arrivée à Trimont je voulais vous le dire. Depuis ce tout premier jour où je n'ai fait que vous entrevoir une seconde dans la cour de le gare. Vous rappelez-vous?

NOÉMI, simplement.

Non...

BAUDRAND.

Il pleuvait. J'allais porter des médicaments pressés à la femme du chef de gare. Vous avez rejeté votre pèlerine sur votre chapeau, et tête baissée, robe troussée, vous sautilliez entre les flaques d'eau; je n'ai jamais rien vu de plus gracieux. Depuis ce jour je ne suis plus moi, je ne me reconnais plus, je suis hanté par vous, vous me possédez!... (Noémi a des mouvements nerveux et fébriles.) Il faut que je vous voie, que je vous entende, et que j'admire jusqu'à ces petits gestes de mépris et d'impatience comme ceux-là, qui m'enchantent!

NOÉMI, après un temps.

C'est sérieux?

BAUDRAND.

Très sérieux! (Joyeux et se méprenant.) Vous m'accueilliez avec tant de bonne grâce, avec une si charmante cordialité!.. Je supposais bien que vous vous étiez aperçue de ma passion.

NOÉMI, surprise.

Non, je ne m'en étais pas aperçue, et je dois même vous avouer que je me l'explique peu.

BAUDRAND, timide.

Dites-moi, au moins, que vous n'en êtes pas froissée? que vous ne me repoussez pas? Et... puisque vous connaissez ma détresse, venez à mon secours.

NOÉMI, revient au milieu.

Mon cher monsieur Baudrand, je le voudrais de tout mon cœur ; mais, je suis forcée avant, de vous faire une confession.

BAUDRAND, empressé.

Je vous écoute.

Il s'assoit.

NOÉMI, s'asseyant près de la table.

Dans nos écoles, on néglige de nous donner certaines notions qui nous seraient d'une grande utilité dans la vie, surtout lorsque nous nous trouvons en des aventures comme celle où me voilà. J'ai l'air très entendue en toutes sortes de connaissances. C'est très sot à dire, il en est d'élémentaires dont j'ignore le premier mot... (Hésitant.) Celles de... l'amour par exemple. J'ai vécu seule, près de ma mère très pieuse, et je suis une écolière aussi ignorante en ces matières qu'une enfant de dix ans. Vous me demandez d'aller à votre secours, je le veux bien; mais, dites-moi ce que vous entendez par là? A quoi cela m'engage-t-il?... Je n'ai que des notions très confuses et je désirerais savoir...

BAUDRAND, étonné et tout à coup comme effrayé.

Comment! jamais votre cœur n'a battu?... Jamais un serrement de main ne vous a fait frissonner?

NOÉMI, simplement.

Si, quelquefois; on m'a embrassée aussi; mais...

BAUDRAND, d'un air entendu.

Ah! on vous a embrassée? et vous avez embrassé?

NOÉMI.

Des baisers de jeunes filles!

BAUDRAND.

Et... c'est tout?

NOÉMI, simplement

Tout.

BAUDRAND, se levant embarrassé.

Oui, oui, il vous reste, en effet, beaucoup à apprendre. Beaucoup. (Il regarde sa montre.) Oudoire ne viendra décidément pas. (Il va pour prendre son chapeau laissé sur le bureau.) Nous parlerons de ces choses un autre jour.

NOÉMI, surprise de cette fuite.

Comment? Vous vous en allez!.. Vous n'osez plus dire ce que vous attendez de moi?

BAUDRAND, se retourne.

Pardonnez-moi, mademoiselle... C'est que... je croyais... je ne pouvais supposer qu'à votre âge... une parisienne!.. Je ne pensais pas, mademoiselle.., je ne sais plus comment vous dire...

NOÉMI.

Vous hésitez... vous tremblez! (Moqueuse.) Est-ce que je vous intimide? Est-ce que je vous fais peur?

BAUDRAND, à mi-voix.

Je crains, au contraire, que vous ne me rendiez trop audacieux.

NOÉMI, riant.

Je ne suis plus une petite fille! Allez donc, parlez? Expliquez-moi... Vers quel but idéal tendent vos galanteries, vos protestations de sympathie, vos paroles ardentes... Allons... parlez...?

BAUDRAND, éperdu.

A vous dire que je vous aime comme un fou!

NOÉMI, très nerveuse, descend vers le bureau.

Vous l'avez déjà dit !

BAUDRAND, étonné.

Déjà... je ne croyais pas.

NOÉMI, se retourne.

Enfin, que vous l'ayez dit avant ou maintenant, ça y est... Arrivons au secours que vous sollicitez de moi ; quel est-il ?

BAUDRAND, s'approche.

Puisque vous savez quels sont mes sentiments, consentez à y répondre... à m'aimer aussi... un peu.

NOÉMI, très émue, adossée au bureau.

Mais, c'est sous-entendu, je vous aime beaucoup !.. Et puis ? et puis ?

La rapidité du mouvement va en croissant jusqu'à la fin de la scène.

BAUDRAND, avance.

Et puis il faut me permettre de vous le répéter de plus près, (Il tend les bras pour la saisir.) de tout près.

NOÉMI, passe de l'autre côté du bureau et tient les bras en arrêt devant Baudrand.

Supposons que vous me l'ayez dit aussi près que possible, que vous m'ayez donné un baiser, que je vous en aie rendu plusieurs ?

BAUDRAND, interloqué.

Mais, que voulez-vous que je vous dise ?

NOÉMI, de plus en plus excitée.

Après, voyons, après ?

BAUDRAND, allant à elle, passionné.

Après.. ah ! après, je ne me posséderai plus de

bonheur, puisque vous serez à moi, que je vous presserai sur mon cœur.

NOÉMI, remonte en reculant et d'une voix étranglée.

C'est tout ?... tout ?...

BAUDRAND, la poursuit les yeux brillants, la voix sourde.

Je pourrais vous admirer, vous tenir dans mes bras, vous embrasser toute !

NOÉMI, défaillante se tenant au bureau.

Bien... et ?...

BAUDRAND, cherche à l'enlacer.

Vous enivrer de caresses... nous en griser tous deux... entendez-vous... m'entends-tu ?

Il lui prend les bras.

NOÉMI, faiblement, se dégage.

Lâchez-moi !

Elle recule peu à peu, traversant la scène jusqu'à la table à ouvrage.

BAUDRAND, la poursuit.

Je t'appartiens, comme tu m'appartiens, tu es à moi !

NOÉMI, faiblissant.

N'approchez pas ! ne me touchez pas !

BAUDRAND, serrant ses bras contre lui-même, la poursuit.

Je te possède ; je possède ta beauté, ton mystère, tu es à moi !

Il avance pour la saisir.

NOÉMI, à mi-voix.

Non, non !

Elle passe de l'autre côté de la table à ouvrage.

BAUDRAND, prévoyant le mouvement, lui barre le passage, la prend et la ramène pressée contre lui jusqu'au bureau, en retraversant la scène dans un mouvement fou.

Tu es mienne ! tu es ma femme !

NOÉMI, glacée d'horreur.

Ces yeux! ces yeux!... Ne me regardez pas ainsi, monsieur Baudrand!

BAUDRAND, fou de désir.

Ma femme!

NOÉMI, se dégageant de son étreinte avec force.

Non! je suis mademoiselle Lambert! Et vous êtes ici dans l'école, monsieur le délégué cantonal!

Elle s'adosse haletante en avant du bureau.

BAUDRAND, sortant de son égarement.

Dans l'école!... (Regardant autour de lui.) Vous!... Mais je suis fou! je perds la raison!... Qu'ai-je dit?... qu'ai-je fait?...

Il va en chancelant vers la chaise près du bureau et s'y laisse tomber accablé, prenant la tête dans sa main.

NOÉMI, toujours en avant, contre le bureau, émue, tremblante, à mi-voix après un silence.

Cela! c'était cela!

BAUDRAND, anéanti.

Mademoiselle Lambert!... je vous en supplie, mademoiselle Lambert...

NOÉMI, remontant, derrière le bureau.

Ah! ne me dites plus rien... ne me parlez plus... je ne savais pas au juste ce que vous attendiez de moi, j'aurais mieux fait de toujours l'ignorer. J'aurais bien dû me douter, quand je vous ai vu trembler là, qu'il s'agissait de quelque bassesse et que vous luttiez en vain contre vous-même!

BAUDRAND.

Je vous demande pardon!

NOÉMI, étonnée reprenant la voix entrecoupée par l'émotion.

Pardon? Et de quoi?... Mais je suppose bien que

si je ne vous y avais pas engagé, poussé, contraint même, jamais vous n'auriez osé de vous-même, m'offenser au point de me dévoiler ces choses!... Je voulais savoir, je vous ai questionné, vous avez répondu et je dois déclarer que votre réponse est aussi péremptoire que possible ; je n'ai pas à vous pardonner, mais à vous remercier.

BAUDRAND.

Vous allez, maintenant, me mépriser, me haïr.

NOÉMI, en haut du bureau, avec fièvre.

Moi ! pas le moins du monde, vous venez en quelques instants de m'en apprendre plus que je n'en ai appris en de longues années d'études. Vous m'avez initiée à une vie que je ne pouvais soupçonner, révélé un secret qui ne se découvre à nous que le soir des noces, et, vous m'avez faite femme sans que je cesse d'être fille, je ne puis vous en vouloir !... (Allant au milieu.) Peut-être n'avez-vous pas apporté à votre enseignement toute la délicatesse désirable, (Comme se parlant à elle-même.) je comprends que l'on ne soit pas toujours maître de soi et je vous suis reconnaissante de n'avoir pas abusé de votre science ! (Elle redescend.) Ni je ne vous méprise, ni je ne vous déteste, je suppose même que vous êtes moins aveugle et plus conscient que beaucoup d'autres... Mais, ne parlons plus de cela, c'est fini... (Changeant de ton, mais toujours émue.) Vous étiez venu, monsieur le délégué cantonal, pour savoir si les ouvriers avaient commencé leur travail. Vous le voyez, pas encore !

BAUDRAND, se lève, va à elle.

Alors, vous ne me croyez pas, vous ne pensez pas que mes sentiments soient sincères... parce que je me suis laissé aller à les exprimer brutalement...

comme un paysan, sans y mettre les formes... mademoiselle Noémi..

NOÉMI, sévère.

Ne recommençons pas, je vous prie, monsieur Baudrand, je ne questionne plus! épargnez-moi plus d'explications; vous obéissez à votre nature, vous avez raison... c'est certainement nous qui avons tort d'être si raisonnables... Maintenant, occupons-nous chacun, s'il vous plaît, de nos affaires.

BAUDRAND, triste.

Oui, vous avez assez joué de moi, vous vous êtes moquée de moi; à présent je vous ennuie?

NOÉMI.

Non, seulement, voilà longtemps que vous êtes absent de votre pharmacie et peut-être quelque malade pressé attend-il?

BAUDRAND, prenant son chapeau et à mi-voix comme honteux de ses menaces.

Raillez, vous avez beau jeu!... vous avez peut-être tort, mademoiselle Lambert, rappelez-vous ce que je vous dis...

NOÉMI, simplement.

Je n'oublierai pas plus la noblesse de ces menaces que le reste...

BAUDRAND, plus haut.

Je vous répète que vous avez tort.

NOÉMI.

J'avais saisi la première fois, il était inutile d'insister.

MADAME LAMBERT, à la cantonade.

Noémi, voilà les maçons.

NOÉMI.

Vous devez comprendre, monsieur, qu'après ce qui vient de se passer, j'éprouve le besoin de me retrouver seule avec moi-même... de me ressaisir et je vous serai très obligé...

BAUDRAND.

Vous me mettez à la porte !

NOÉMI, impatientée.

Oui, oui, allez-vous en, partez ! vous devez bien comprendre que je suis à bout de patience et de courage !

BAUDRAND, se contenant.

Au revoir, mademoiselle Lambert !

Il sort. Noémi lui tourne le dos, et vient automatiquement s'asseoir sur la chaise en avant du bureau, immobile, les regards perdus, anéantie. Oudoire entre par la porte des appartements, deux maçons le suivent portant les outils.

OUDOIRE.

Dérangez pas, mademoiselle Lambert.

NOÉMI, à mi-voix.

C'est vous, monsieur Oudoire ?

OUDOIRE, gaiment.

Oui, mademoiselle Lambert, et cette fois c'est pour tout de bon, demain matin je vous promets qu'à la première heure les compagnons seront à l'ouvrage et ça ne sera pas long ; y a pas plus dégourdis que les feignants quand ils s'y mettent. (Noémi ne répond rien. — Aux maçons.) Toi, pose tes outils là et fiche-nous la paix. (Les maçons traversent la scène et sortent par la porte du prénu. Oudoire pousse la porte derrière eux et descend en arrière du bureau.) J'ai vu Masurier, il m'a dit qu'on

était d'accord ; j'ai répondu que ce n'était pas trop tôt. Il a voulu m'expliquer la chose, je lui ai dit : suffit, je verrai ça avec la demoiselle ; on s'entendra mieux nous deux qu'avec vous. Pas vrai ?

NOÉMI, à voix sourde et basse.

Sans doute !... Sans doute !

OUDOIRE, sans rien remarquer.

Vous avez les plans là, mademoiselle Lambert ?

NOÉMI, même voix.

Dans la bibliothèque !

Elle fait un mouvement.

OUDOIRE, se lève et va à la bibliothèque qu'il ouvre.

Ne vous dérangez pas... Vous comprenez. Masurier, lui, il est marchand de liqueurs, (il n'y a pas de déshonneur à ça ;) et, s'il s'agissait de discuter une qualité de cognac ou une marque d'absinthe, (il redescend au milieu en dépliant les plans.) s'il s'agissait encore, d'une partie de manille au café de l'Oise, je pourrais causer avec lui ; mais, pour ce qui est du bâtiment, que diable voulez-vous qu'il y comprenne ? Il n'y entend rien de rien... (Il va s'asseoir au bureau, en passant en avant.) Et puis, moi, je suis comme l'autre : à chacun son métier et les vaches sont bien gardées. Ah ! voyons voir un peu ça. (Il pose les plans sur le bureau.) Oui, on démolit ce mur-là... et l'on prend la petite cour... (Après un moment.) Eh bien ! votre architecte n'est qu'un imbécile ! Tenez, vous, mademoiselle, qui êtes instruite, je suis sûr que vous allez comprendre tout de suite. (Il tire ses lunettes.) Quoique ça ne soit pas tout à fait votre partie... (La regardant en riant et se renversant sur son fauteuil.) C'est vrai que l'instruction c'est bien un peu comme la construction, nous bâtissons des maisons et vous bâtissez des femmes, (Il essuie ses

lunettes.) une belle maison et une belle femme, c'est tout un ! Il faut d'abord que toutes les deux aient une façade qui fasse plaisir à regarder et puis, que l'intérieur soit bien compris.

Il rit et ajuste ses lunettes.

NOÉMI, même voix, absente.

Oui... oui.

OUDOIRE, montrant le plan.

Tenez, vous allez vous rendre compte aussi bien que moi : vous comprenez, mademoiselle Lambert, que moi, Oudoire, qui suis votre ami, je désire avant tout et de tout mon cœur vous être agréable. Je construirai comme il vous plaira ; mais je ne peux pourtant pas exécuter ce qui est indiqué là, je ne peux pas !

NOÉMI, sans y faire attention.

Pourquoi donc ?

OUDOIRE.

Rapport à l'écoulement des eaux. (Il tire un mètre de sa poche et montre sur le plan.) Si j'élève ma clôture ici, au trait rouge que vous voyez (Noémi ne regarde pas, ses yeux fixent le vague.) et que j'appuie mon toit sur le mur de refend qui est là, au milieu des bâtiments, ma pente se fera sur la mitoyenneté des héritiers Bonnard et j'ai là un bon mètre de trop. Voyez-vous, voilà ce que ça ferait. (Il plie son mètre de façon à donner à quatre-vingts centimètres une pente, à l'extrémité de laquelle se dressent verticalement les vingt derniers centimètres.) Voilà mon toit, il faut que j'aie au moins cette pente, et voilà mon mur mitoyen. Alors, qu'est-ce qu'il arrivera ? je serai obligé d'établir un caniveau en ciment et de faire passer la conduite de descente à l'intérieur. (Voyant que Noémi n'a pas bougé.) Vous avez saisi mon explique ?

NOÉMI, absente.

Oui, oui !

OUDOIRE, se récrie.

Mais, à l'intérieur, ça ne se peut pas, ce n'est pas possible. L'eau vous ferait des dégâts à chaque averse, et puis, il me faudrait creuser une nouvelle canalisation sous la maison d'école !

NOÉMI, même jeu.

Oui, oui !

OUDOIRE, étonné.

Est-ce que vous avez bien compris ce que je vous ai dit ?

NOÉMI, impatientée.

Oui, il s'agit du toit.

OUDOIRE.

Que je ne peux pas faire verser sur la mitoyenneté des Bonnard.

NOÉMI, évasivement.

Faites-le verser de l'autre côté !...

OUDOIRE, enchanté.

Voilà ! c'est ça ! c'est justement ce que je voulais que vous disiez !... A la bonne heure, vous avez compris, vous ! (Il ferme ses lunettes et se lève.) Ce que c'est, quand on a affaire à des personnes intelligentes et instruites !...

NOÉMI.

J'aurais toujours la même place pour la classe ?

OUDOIRE, très souriant.

Toujours, exactement la même place, ma chère demoiselle.

NOÉMI, indifférente.

Alors, faites comme vous vous voudrez, ça m'est égal ; mais faites vite.

OUDOIRE.

Du moment que ça vous va comme ça, moi, je suis content. Je savais bien que je m'entendrais tout de suite avec vous. (s'approchant derrière elle.) Vous êtes si aimable, si gentille !

NOÉMI, se lève en sursaut ; et, avec violence.

Ah ! non ! non ! pas vous !

Elle va vers la table à ouvrage.

OUDOIRE, abasourdi, ne sachant quelle contenance prendre.

Quoi ?... Qu'est-ce que j'ai dit ?

NOÉMI, se reculant.

Pas un maçon !

OUDOIRE, se rebiffant.

Un maçon !... J'ai peut-être pas autant de manières que celui-ci, ni la blague aussi bien tournée que cet autre, mais ça n'empêche pas d'adresser un compliment !

NOÉMI, violente.

Oui, vous deviez finir par m'insulter !

OUDOIRE, de plus en plus ahuri.

Mais, mademoiselle Lambert ?

NOÉMI, avec rage.

C'est parce que je ne vous cède pas ?

OUDOIRE, s'approche.

Moi ! j'ai voulu !

NOÉMI, se place entre la table à ouvrage et Oudoire, avec emportement.

Ne m'approchez pas ! ne m'approchez pas !... Oui, et vous me dénoncerez aussi un jour au préfet et à l'inspecteur d'Académie... comme vous avez fait pour Edmond... parce que je n'aurais pas voulu vous céder !... Mais ça ne se passera pas ainsi... on

fera des enquêtes, je parlerai et l'on m'écoutera !... je dirai ce que dissimulaient vos flatteries et vos sympathies... je dirai vos propositions, vos injures, vos menaces, je dirai votre brutalité et votre lâcheté, je dirai tout !

Elle porte son mouchoir à ses lèvres comme suffoquée.

OUDOIRE.

Mais, je n'y comprends plus rien !

Il s'approche.

NOÉMI, remonte et affolée.

N'approchez pas !... ne me touchez pas !

OUDOIRE, décontenancé.

C'est pour de rire ?

NOÉMI, se précipite à la porte du fond.

Non, vous ne m'aurez pas, vous ne m'aurez pas !.. (Appelant.) Maman ! maman ! Clémence !

Brisée d'émotion, elle tombe sur une chaise près de la porte.

OUDOIRE, recule effrayé, ne sachant que faire, que dire.

Vous appelez au secours maintenant... Mais, mademoiselle Lambert, vous perdez la raison... est-ce que je veux vous faire du mal, moi, est-ce que je vous ai menacée ?... Est-ce que je vous ai dit quoi que ce soit ? (Il s'éloigne vers le bureau.) Ah ! bien merci, reprenez-vous... on croirait bien vraiment, que j'ai voulu...

Il prend son chapeau.

CLÉMENCE, accourt par le préau.

Me voilà, mademoiselle, vous vous êtes fait mal ?

OUDOIRE, embarrassé à Clémence.

Ça lui a pris là tout à coup comme une crise.

CLÉMENCE.

Voulez-vous que j'aille chercher du vinaigre, de l'éther ?

NOÉMI, reprenant ses sens.

Merci, Clémence, ce n'est pas la peine, merci.

MADAME LAMBERT, entre effrayée.

Qu'y a-t-il ?

Elle jette un regard furieux sur Oudoire.

NOÉMI, sourit.

Rien, mère... ce n'est rien, c'est passé... (Elle se passe la main sur les yeux et se lève.) Je ne sais quel vertige m'a prise, là, tout à l'heure... j'ai eu comme une hallucination... M. Oudoire était à contre-jour, il faisait de grands gestes... il m'a semblé que ce n'était plus lui... mais, je ne sais qui... une apparition fantastique qui s'avançait sur moi... j'ai eu peur, j'ai crié. (Haussant les épaules.) Faut-il être folle !

OUDOIRE, rassuré souriant.

Aussi je ne m'expliquais pas, nous parlions bâtisse et tout à coup mademoiselle m'a dit des choses...

Il plie les plans.

NOÉMI.

Excusez-moi, monsieur Oudoire.

OUDOIRE.

Oh ! il n'y a pas pas de quoi, ces éblouissements, ça peut arriver à tout le monde.

NOÉMI.

A demain, n'est-ce pas, sans manquer ?

OUDOIRE, sans se faire prier.

A demain, oui. Bonsoir, mesdames.

NOÉMI.

Vous avez bien pris les plans ?

OUDOIRE.

Oui, mademoiselle.

Il sort par le préau.

CLÉMENCE.

Mademoiselle, vous devriez aller vous reposer, et si vous voulez, j'irai demander une potion calmante chez M. Baudrand.

NOÉMI, vivement.

Non, n'y allez pas!... (Elle s'assoit en avant de la table à ouvrage.) Oh! que tu avais raison, mère, que tu avais raison!

MADAME LAMBERT, s'approche de Noémi.

Que dis-tu?

NOÉMI, terrifiée, lui prenant les mains.

C'est bien vrai qu'il y a deux êtres en eux, deux... leur visage a disparu et j'ai vu devant moi la bête, la bête fauve, aux yeux luisants, aux lèvres avides.. je l'ai vue, mère, je l'ai vue!... Si mes filles avaient été là! elles m'auraient préservée, ils n'auraient pas osé! pourquoi ne sont-elles pas là, mes petites filles?... Mais, tu me défendras, toi, maman, ma chère maman. (Se serrant contre elle.) Garde-moi bien, qu'ils ne me prennent pas!

CLÉMENCE, ébahie.

Oh! Mademoiselle qui rêve tout éveillée!

MADAME LAMBERT.

Non, c'est maintenant qu'elle s'éveille!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

La salle de l'école du deuxième acte, agrandie et transformée en classe. Une colonne de fonte est à la place de l'ancien mur. A gauche, où se trouvait la table à ouvrage, sur une petite estrade d'une marche, la chaire de la maîtresse avec un banc devant. En face, les pupitres et les bancs alignés des élèves s'enfonçant dans la coulisse, à droite, sur l'emplacement du mur. De larges croisées laissent voir le préau à demi couvert de neige avec ses arbres sans feuilles. Au milieu, un poêle de fonte, dont les tuyaux traversent obliquement la salle, est allumé. Les murs sont blanchis à la chaux. Au fond, les tableaux des connaissances utiles ; sur un rayon des sphères, des modèles de système métrique, une horloge, une armoire, etc. A gauche, au fond un tableau noir sur un chevalet avec ce modèle d'écriture calligraphié : Nous devons respecter nos parents, nos supérieurs et nos maîtres. En avant de la chaire, à gauche, quatre chaises, face aux élèves. Un banc le long du mur au fond. La salle est proprette et bien tenue.

Les bancs sont occupés par les fillettes. Mademoiselle Clémence tient la place de la maîtresse. Après avoir passé l'inspection de ses élèves, arrangé les cheveux des mal peignées, ajusté les rubans et les tabliers, elle monte sur la petite estrade.

CLÉMENCE, debout.

Vous avez bien compris. M. l'Inspecteur va entrer,

vous vous lèverez sans faire de tapage, et sans parler ; je ne veux pas entendre un mot. (A une élève qui parle à sa voisine.) Vous m'écoutez, Berthe ?

BERTHE, murmurant.

Mademoiselle, c'est pas moi !

CLÉMENCE.

Et vous resterez debout jusqu'à ce que monsieur l'inspecteur vous ait permis de vous asseoir. J'espère que celles qu'il interrogera sauront ; il faudra qu'elles répondent sans se presser et sans bredouiller. S'il questionne les ignorantes et les paresseuses...

BERTHE, à sa voisine.

Toi, toi : il va t'interroger.

CLÉMENCE.

Berthe, voulez-vous rester tranquille ! S'il questionne les paresseuses, (M. l'inspecteur n'aura que l'embarras du choix). (Murmures.) Que celles-là disent ce qu'elles voudront, mais qu'elles répondent quelque chose ; qu'elles ne restent pas devant lui comme des cruches. Rien ne fait plus mauvais effet !

PLUSIEURS VOIX.

Oh ! moi si on m'interroge... — Je sais bien ce que je dirai... — Moi, je répondrai que...

Bruit de babil et de rires.

CLÉMENCE, a rangé sur sa table, ses livres, ses cahiers et s'asseoit.

Voyons, mesdemoiselles, voyons un peu de silence ! (Elle frappe sur la table.) Nous ne sommes pas ici sur la place du marché... En attendant, travaillons. (Interrogeant.) Marguerite Simonnot : Comment l'enfant doit-il se comporter avec ses camarades ?

MARGUERITE, se lève.

Avec cordialité et fraternité. (Récitant.) Rien de plus doux et de plus sûr qu'une amitié d'enfance, contractée sur les bancs de l'école. On s'est connu à l'âge de la franchise, lorsqu'on ne déguisait pas sa pensée. Il en résulte un sentiment de confiance mutuelle que le temps ne peut effacer.

CLÉMENCE.

Très bien! (A Berthe, qui parle à sa voisine.) Berthe, vous avez compris ce qu'on vient de dire?

BERTHE.

Oui, mademoiselle.

CLÉMENCE.

Expliquez alors.

BERTHE, hésitant.

Ça veut dire que lorsqu'on est à l'école, c'est défendu de mentir, mais que, quand on est grande, c'est forcé.

CLÉMENCE, outrée.

Que me racontez-vous là! Il n'est pas plus permis aux grandes personnes qu'aux enfants de mentir, tout le monde dit la vérité...

La porte s'ouvre. Noémi entre et s'efface pour laisser passer M. Liéthard, l'inspecteur, suivi de Masurier et de Baudrand. Clémence frappe sur sa table, les fillettes se lèvent.

LIÉTHARD, se découvrant, à Clémence.

Bonjour, mademoiselle! Bonjour, mes enfants!

DES VOIX.

B'jour, m'sieu!

Murmures, rires.

LIÉTHARD, regarde attentivement la salle.

C'est la nouvelle salle d'école ?

MASURIER.

Oui, monsieur l'inspecteur.

LIÉTHARD.

C'est grand. Il y a de l'air et du jour. (Aux enfants.) Asseyez-vous, mes enfants !

Masurier et Baudrand sont allés vers les chaises. Baudrand a posé son chapeau et sa serviette sur un banc près de la croisée. Masurier garde son chapeau et sa canne à la main. Noémi avance une chaise à Liéthard.

NOÉMI.

Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, monsieur l'inspecteur ?

Elle va parler à Clémence.

LIÉTHARD, à Noémi.

Parfaitement. (Désignant les chaises.) M. le maire... M. le délégué cantonal, si vous voulez prendre place !

Il pose son chapeau haute forme sur le banc devant la chaire.

MASURIER.

Sans refus, monsieur l'inspecteur... après vous.

BAUDRAND, qui a déjà pris position en arrière les bras croisés.

Si ça ne vous fait rien, je préfère rester debout.

LIÉTHARD.

A votre aise. (Se tournant vers Clémence.) Voyons, mademoiselle interrogeait ses élèves ?

NOÉMI, debout, en arrière et à côté de Clémence.

Oui, monsieur l'inspecteur, sur l'instruction morale et civique.

LIÉTHARD, à Clémence.

Vous suivez le cours moyen du manuel?

CLÉMENCE.

Oui, monsieur l'inspecteur.

Elle remet à l'inspecteur la liste des élèves et descend de la chaire pour laisser la place à Noémi.

LIÉTHARD.

Bien, très bien! (Regardant le tableau noir.) En effet, je vois là le respect pour les parents, les supérieurs et les maîtres. (Après une pause.) N'y a-t-il pas encore une autre personne que nous devons respecter?... Qui va me dire ça? (Il se lève et consultant la liste.) Voyons, la première sur la liste, mademoiselle Simon...net?

CLÉMENCE, à mi-voix faisant signe à Marguerite.

Marguerite Simonnot, levez-vous!

Marguerite se lève.

LIÉTHARD, s'avance et répète sa question.

N'y a-t-il pas encore une autre personne, qui nous touche de très près, et à laquelle nous devons le respect?

MARGUERITE, récitant.

On doit avoir aussi le respect de soi-même.

LIÉTHARD.

Très bien, excellent, parfait! (Revenant vers Masurier et Baudrand.) Voilà une belle réponse et venue naturellement.

MASURIER et BAUDRAND, approuvent de la tête et de la voix.

Oui, oui!

Noémi les regarde l'un après l'autre fixement, puis, ses yeux restent attachés durement sur Baudrand.

MARGUERITE, encouragée, récite tout d'un trait.

Si le corps nous rapproche des animaux, l'âme doit nous inspirer le sentiment d'une dignité personnelle que nous n'avons pas le droit d'abdiquer.

LIÉTHARD, lentement.

Cette phrase est d'un profond penseur, elle est remarquable par sa précision et sa justesse, mais difficile à comprendre et un peu abstraite, si j'ose dire, pour ces jeunes enfants.

NOÉMI, vivement.

Si vous le permettez, monsieur l'inspecteur, mademoiselle va la leur expliquer.

Elle fait signe à Clémence.

LIÉTHARD.

J'allais vous le demander! (A mi-voix, se tournant vers Masurier et Baudrand.) Ce n'est pas commode!

Il s'asseoit.

MASURIER, faisant le geste de prendre quelque chose à deux mains.

Non, pour bien faire saisir.

BAUDRAND, avec un sourire qu'il conserve.

C'est délicat.

CLÉMENCE, aux élèves.

Lorsque vous voyez des animaux d[illegible] n champ des moutons... une brebis qui brou[illegible] herbe exemple, vous remarquez qu'ell[illegible] membres comme vous, cepend[illegible] elle ne me ressemble pas, c'e[illegible] qu'elle.

MARGUERITE, a[illegible]

Oui, mademoiselle!

N[illegible]

CLÉMENCE,

Jugeant que vous lui êtes
vez vivre comme elle
courir dans l'herbe ou
de faire tout ce qui vous
(Baudrand gêné, tortille
C'est pour cela que les
corps sous des vêtements
comme ils cachent leurs
l'honnêteté, en obéissant
aux usages de la société
les moutons!

LIÉTHARD,

Mademoiselle, je
tions. C'est très
mes enfants, se
la morale, c'est être
sages ; et, il faut
dans la vie, quand
dera pas si vous

elle

MARGUERITE.

Nos supérieurs et les représentants de l'autorité.

LIÉTHARD, satisfait.

Très bien!... Encore une question. Savez-vous ce que cela signifie : « représentants de l'autorité? » (Marguerite reste bouche bée sans répondre. Noémi et Clémence lui désignent l'inspecteur, le maire, le délégué. — Elle comprend de moins en moins.) Votre voisine vous souffle!

MARGUERITE.

Les... ce sont les...

LIÉTHARD.

Voyons... la voisine. (Il désigne Berthe. Marguerite s'associe en faisant la moue.) Vous savez, vous?

BERTHE, se lève et vivement.

Oui, m'sieu, c'est les gendarmes!

Les élèves rient.

LIÉTHARD, bon enfant.

Il ne faut pas rire, mes enfants, les gendarmes sont des représentants de l'autorité, mais, avant eux, il y a monsieur le préfet qui administre le département, monsieur le maire, (Il montre Masurier.) qui dirige la commune, monsieur le délégué cantonal, votre inspecteur. Tous les fonctionnaires.

BERTHE, pour se rattraper.

Qui montent la garde!

Tous rient.

NOÉMI, à Berthe gentiment.

Quelle étourdie vous faites, ma pauvre Berthe, confondre le militaire qui monte la faction avec le fonctionnaire qui remplit une fonction, réfléchissez donc un peu avant de parler.

Berthe se cache la figure dans ses bras et pleure.

LIÉTHARD, à Noémi.

Compliments, mademoiselle Lambert, voilà la réprimande type, explicative, instructive et maternelle, compliments. (Aux élèves.) Mes chers enfants, je n'ai qu'un mot à vous dire, je suis enchanté du bon esprit qui règne parmi vous, continuez à profiter le plus que vous pourrez des excellentes leçons que vous donnent vos dévouées maîtresses : et maintenant, allez vous amuser.

Noémi frappe sur la table, les fillettes se lèvent, rangent leurs cahiers. Clémence ouvre la porte, fait former les rangs et marcher au pas. Les élèves sortent en riant et en babillant, après avoir salué l'inspecteur.

NOÉMI, sévère.

Du silence, mesdemoiselles, du silence!

Elle sort derrière les enfants dans le préau.

LIÉTHARD, arrête Berthe qui passe devant lui.

Voyons, approchez, mon enfant... Je ne vous fais pas peur? (Elle fait signe que non.) Il ne faut pas pleurer. Vous vous êtes trompée, ça arrive à tout le monde de se tromper... Est-ce que vous aimez bien votre institutrice?

Masurier et Baudrand s'approchent.

BERTHE.

Oui, monsieur.

LIÉTHARD.

Elle n'est pas méchante avec vous?

BERTHE.

Quelquefois quand on la fait enrager.

LIÉTHARD, indigné.

Ah! il ne faut pas la faire enrager... et quand elle est méchante, que fait-elle?

BERTHE, imitant Noémi.

Elle dit avec sa grosse voix : « Mademoiselle, c'est très mal, si vous recommencez je ne vous aimerai plus. »

LIÉTHARD, lui frappant sur la joue.

Allons, allons ; elle n'est pas très méchante... Allez retrouver vos compagnes.

BERTHE.

Bonsoir, m'sieu l'Inspecteur.

Elle sort en courant.

LIÉTHARD, après avoir suivi Berthe des yeux, se retourne vers Masurier et Baudrand.

Elle est étourdie mais fort intelligente cette enfant. (Il regarde autour de lui.) Mademoiselle Lambert est partie?

BAUDRAND, allant prendre sa serviette.

Elle surveille la sortie.

LIÉTHARD.

Ah! oui, bien. (Il descend de façon à se trouver entre Baudrand et Masurier.) Messieurs, je ne puis que répéter ce que je vous disais tout à l'heure, voilà une école modèle et dont vous pouvez être fiers.

MASURIER.

Les lois scolaires sont très respectées dans le pays.

LIÉTHARD.

Et puis, vous avez à la tête une personne sérieuse. (Secouant la tête.) C'est autre chose que cette pauvre mademoiselle Basset... (Confidentiel.) Je puis vous le dire maintenant puisqu'elle a quitté l'enseignement, mais mademoiselle Basset est venue, un jour, dans mon cabinet et m'a débité des horreurs sur tout le

monde. . Elle me disait... que sais-je!... non, c'est incroyable!

MASURIER.

Elle en avait du toupet!

LIÉTHARD.

Si je ne vous avais pas connu comme je vous connais, j'aurais eu des doutes; mais je lui ai fait comprendre que je n'aimais pas les cancans et l'ai priée de passer la porte.

BAUDRAND.

Et vous avez bien fait...

MASURIER, approuvant.

Ah! oui, certes!

LIÉTHARD.

Avec mademoiselle Lambert, heureusement rien à craindre de semblable, elle a de l'éducation et sait se tenir.

Il remonte.

BAUDRAND, entre ses dents.

Oui, oui, maintenant, elle se tient.

LIÉTHARD, qui remonte, s'arrête et redescend.

Maintenant?... Est-ce que?

BAUDRAND, d'un ton dégagé.

Nous avions ici un jeune homme, un de ses soi-disant petits cousins, commis aux postes, qui faisait du tort à la réputation de mademoiselle Lambert et...

MASURIER, interrompant.

A quoi bon parler de ça! Nous l'avons fait filer, ça n'a pas traîné.

LIÉTHARD, attentif.

Et depuis?

MASURIER.

Depuis ça va... On ne peut lui reprocher que d'être trop fière, d'avoir des idées un peu trop... comment dirai-je...

LIÉTHARD.

Trop élevées?... trop modernes? Oui, c'est leur défaut à toutes aujourd'hui.

MASURIER.

Non, ce n'est pas tout à fait ça, trop... aristocratiques, elle est trop susceptible pour une maîtresse d'école de chez nous.

LIÉTHARD, riant.

Vous la voudriez un peu plus à la bonne franquette.

MASURIER.

C'est ça!

BAUDRAND, haussant les épaules.

Qu'elle vous saute au cou tout de suite! Moi, je lui reprocherais au contraire d'être coquette, parfois de ne pas mesurer assez ses paroles, et de ne pas accepter toujours les observations.

MASURIER, vivement.

Ça dépend qui les fait. Tous les gens ne sont pas également sympathiques, quand on lui dit des bêtises elle vous envoie promener, c'est tout naturel. Ah! pour ça, elle est parisienne, elle est moqueuse et sait vous clouer le bec.

BAUDRAND, sec.

Ça dépend de ce qu'on lui dit, certains sujets de conversation sont défendus à certaines personnes.

LIÉTHARD.

Faut-il que je lui fasse une admonestation?

257379

BAUDRAND et MASURIER, se récriant faiblement.

Ah! non, non!

MASURIER.

Elle s'apprivoisera.

BAUDRAND.

Toutefois monsieur l'inspecteur, je crois qu'il serait préférable de ne pas complimenter autant qu'on le fait cette jeune fille, on l'a trop flattée jusqu'à présent, elle s'est monté la tête, elle se croit indispensable; or, il faut qu'elle sache que si elle est ici, c'est grâce à nous et que nous la conservons parce que nous le voulons bien.

MASURIER.

Vous reconnaissez vous-même que mademoiselle Lambert est un esprit distingué!

BAUDRAND, se récriant.

Ça ne m'empêche pas de la considérer comme une femme supérieure.

MASURIER, enchérissant.

Dites une créature d'élite!

LIÉTHARD, riant.

Je vois, messieurs, que vous êtes d'accord quant à la personne; l'école est parfaitement tenue, n'en demandons pas plus?

Il va prendre son chapeau sur le banc et se coiffe.

MASURIER, bonhomme.

Vous avez raison, monsieur l'inspecteur, le reste ne nous regarde pas, nous ne voulons pas nous marier avec?

BAUDRAND, mettant son chapeau.

Ce n'est pas douteux, ce n'est pas douteux!

MASURIER, met aussi le sien, et gaiment.

Faites les cent dix-neuf coups, si vous voulez; seulement ne vous affichez pas, tenez-vous convenablement et n'allez pas le crier sur les toits!

LIÉTHARD, approuve et fait un mouvement vers la porte.

Parbleu!

MASURIER, l'arrêtant.

Oh, vous, monsieur l'inspecteur, je parie bien que dans votre temps, vous ne laissiez pas votre part aux camarades?

LIÉTHARD, sourit et hausse légèrement les épaules.

Je n'ai jamais été très libertin... (Il redescend.) J'ai été jeune, comme tout le monde! Mais, jamais de filles... des femmes sérieuses... (Ricanant en dedans.) des femmes mariées... (Se rapprochant confidentiellement.) Un jour j'en avais fait venir une chez moi...

Il les entraîne en avant à droite.

MASURIER, riant.

Ah! Ah! Ah!

Baudrand tend l'oreille, ils forment un groupe un peu serré.

LIÉTHARD.

Oui, je trouvais toujours un prétexte pour les faire venir chez moi. (A Baudrand.) Parce que, une fois qu'une femme est chez vous et que vous avez vingt-cinq ou trente ans, il faut être bien maladroit pour ne pas... Vous comprenez?

Tous rient d'un rire gras.

MASURIER, riant.

Vieux criminel!

NOÉMI, entre, tous se redressent comme des écoliers, pris en faute.

Pardon, messieurs, j'étais allée surveiller le goûter des enfants du bourg, que j'ai en garde.

LIÉTHARD, se découvrant.

Ah! oui, les enfants du bourg, très bien! (Redevenant très pédagogue.) J'exprimais à ces messieurs la grande satisfaction que j'éprouve à voir l'accroissement de votre école. (Elle s'incline.) Oui, c'est pour moi une garantie certaine de l'excellence de l'enseignement qui y est donné... J'en suis très heureux aussi pour vous, mademoiselle Lambert, non seulement parce que c'est une augmentation de l'éventuel, mais aussi parce que votre situation est dorénavant assise dans le pays. Je ne saurais trop vous engager, cependant, à ne point perdre de vue les prescriptions de la loi du 28 mars 1882, ni celles du 30 octobre 1886, en ce qui concerne les rapports des instituteurs avec les autorités locales et départementales et la déférence qui leur est due...

NOÉMI, surprise.

Mais, monsieur l'inspecteur...

LIÉTHARD, insistant.

Je ne saurais trop vous engager à vous y conformer strictement, afin d'éviter les conflits qui pourraient naître de certains manquements...

NOÉMI.

Certains manquements!

LIÉTHARD, atténuant.

Involontaires, je pense.

NOÉMI, étonnée, lance un coup d'œil à Baudrand, puis souriant.

Pour moi, monsieur l'inspecteur, je crois m'être

toujours tenue respectueusement dans les limites de mes attributions. Si d'autres ont enfreint les prescriptions de la loi, ce sont les autorités locales et départementales elles-mêmes ; ce sont ces messieurs.

LIÉTHARD, regarde Masurier et Baudrand.

Vraiment !

Masurier et Baudrand semblent embarrassés, Noémi savoure un instant leur inquiétude.

NOÉMI, se reprend.

Je veux dire que ces messieurs, par la bienveillance excessive qu'ils ne cessent de me témoigner et la complaisance qu'ils mettent à me faciliter la tâche, modifient seuls les rapports qui doivent exister entre nous.

LIÉTHARD, riant.

Si ce n'est que ça !...

Masurier et Baudrand reprennent bonne contenance.

NOÉMI.

Et leur amabilité est si grande, que je ne peux, non plus prendre pour moi seule, les compliments que vous avez bien voulu m'adresser, monsieur l'inspecteur, il en revient à ces messieurs la meilleure part.

MASURIER.

Non, non, je proteste, pas de confusion, mademoiselle Lambert, acceptez les félicitations sans scrupule, ce que nous avons fait nous ça, ne compte pas, c'est pour la commune, n'est-ce pas, Baudrand ?

BAUDRAND.

Et dans l'intérêt de l'instruction.

LIÉTHARD.

Mettons que je n'ai rien dit. Mademoiselle Lam-

bert, je vous remercie... messieurs, si vous voulez ?...

Ils remontent. Noémi reste appuyée contre la chaire, immobile elle regarde.

MADAME DUJARDIN, entre précipitamment par le préau.

Ah! j'arrive à temps, il n'est pas encore parti !... (Très empressée.) Ah ! que je suis heureuse ! Comment vous portez-vous, monsieur l'inspecteur? et madame Liéthard?

LIÉTHARD, lui serrant la main.

Merci, madame Dujardin, nous allons tous très bien... Et vous dirigez toujours l'école maternelle de Trimont avec ce zèle et ce dévouement infatigables qu'une carrière pénible et longue ne saurait abattre?

MADAME DUJARDIN, modeste.

Oh! Monsieur l'inspecteur !

LIÉTHARD, fait mine de sortir.

Je suis enchanté, croyez-le, de vous avoir vue, mais...

MADAME DUJARDIN.

Vous prenez le train d'une heure trente-cinq ? Moi qui pensais que vous me feriez l'honneur de venir un instant dans mon école... vous aimiez tant feu mon mari !

LIÉTHARD, a gagné vers la porte.

C'est vrai, et je l'ai dit souvent, des instituteurs comme M. Dujardin il n'en existe plus. A ma prochaine visite je vous promets ; mais aujourd'hui...

MADAME DUJARDIN.

Comme j'aurais envie de vous faire manquer le train !

Liéthard sort, elle sort après lui. Baudraud sort égale-

ment. Masurier fait semblant de suivre le mouvement, arrivé près de la porte, il se retourne vers Noémi, qui les suit.

MASURIER, à Noémi.

Vous voyez, M. Liéthard est parfaitement disposé pour vous ; mais il est heureux que je me sois trouvé là. (La ramenant,) Que diable avez-vous donc fait à Baudrand pour qu'il vous en veuille autant ?

NOÉMI, intéressée.

Il a mal parlé de moi ?

MASURIER.

Je vous certifie que le mâtin, sans moi, allait vous arranger ! Il avait déjà commencé...

NOÉMI, descendant.

Voilà d'où venait l'admonestation de l'inspecteur !

MASURIER, la suit en passant entre les premiers rangs des bancs.

Ah ! mais, je lui ai rivé son clou !.. Je n'entends pas que ce potard déblatère contre notre chère institutrice. (Souriant, il rejoint Noémi en avant.) Tant pis pour lui s'il a remporté... sa veste ! (s'approchant, tendre.) N'est-ce pas, ma chère demoiselle ?

NOÉMI, impassible, d'une voix neutre.

Oui, monsieur le maire.

MASURIER, lui prend la main.

C'est bien le moins, en notre pays de liberté, que l'on puisse garder la liberté de ses affections ; n'est-ce pas, mon enfant ?

NOÉMI, même jeu.

Oui, monsieur le maire.

MASURIER, enhardi.

Et que l'on réserve cette affection pour ceux qui

vous sont sympathiques et qui vous veulent du bien ? (Il l'embrasse.) N'est-ce pas, ma charmante !

NOÉMI, se laisse embrasser sans broncher et répète machinalement.

Oui, monsieur le maire... oui, monsieur le maire...

MASURIER, lui souriant de près.

A la bonne heure, on n'est plus railleuse, on n'est plus méchante. (Elle s'éloigne. Lui retenant la main.) Eh ! bien, maintenant que vous savez comment les choses se sont passées, à vous d'ouvrir complètement les yeux, de comprendre et d'agir.

Il va pour sortir.

BAUDRAND, à la porte du préau.

Masurier, M. Liéthard est en voiture, il vous attend pour aller à la gare.

MASURIER.

J'y vais, j'y vais ! (A Noémi.) A bientôt, mademoiselle Lambert, et réfléchissez.

NOÉMI, même jeu.

Oui, monsieur le maire !... (Lorsqu'il est sorti, elle se laisse tomber sur le banc devant la chaire.) Je n'ai plus la force !... Je n'ai plus la force... comme ils me tiennent !

Elle ne voit pas Baudrand.

BAUDRAND, feint de suivre Masurier puis rentre, reste indécis ; finalement il descend entre les rangs de tables, et doucement.

Vous avez du chagrin ?... Qu'y a-t-il donc ?

NOÉMI, après un moment de saisissement.

Rien, monsieur le délégué cantonal.

BAUDRAND.

Vous m'en voulez toujours ?

NOÉMI, se lève.

Je n'en veux à personne !

BAUDRAND, s'approche.

Bien vrai, vous n'êtes plus fâchée contre moi ?

NOÉMI, s'éloigne.

Non, monsieur le délégué cantonal.

BAUDRAND, s'approche.

Appelez-moi Baudrand ?

NOÉMI, s'éloigne.

Non, monsieur Baudrand.

BAUDRAND.

Je pensais bien que pour nous réconcilier l'intervention de monsieur l'inspecteur était superflue... En somme, qu'y avait-il entre nous ? Un malentendu, un simple malentendu, né de la trop vive sympathie que vous m'avez inspirée, alors que nous sommes faits pour nous entendre... Ne vous semble-t-il pas?

NOÉMI.

Oui, monsieur Baudrand.

BAUDRAND, s'asseyant près d'elle.

Voyez-vous, vous avez fait fausse route avec Masurier et les autres. Ah ! si vous aviez été là tout à l'heure; Masurier vous reprochait d'avoir des idées ! d'être aristocrate !... Non, le cœur doit rechercher les sentiments sincères et ne pas hésiter, lorsque son choix se concilie avec certains autres avantages qui ne sont pas méprisables... Puisque vous ne me boudez plus... que vous connaissez mes sentiments... Oubliez ma folie d'il y a quelques mois et... acceptez ce que je vais vous proposer.

Madame Dujardin entre par la porte du préau suivie de madame Lambert, portant le chapeau, le collet et le parapluie de Noémi. Baudrand s'est levé.

MADAME DUJARDIN, avance vivement.

Ah, chère petite, vite votre chapeau, votre collet et courez à la gare saluer M. Liéthard avant son départ. C'est très important ! Si vous n'y allez pas, cela pourrait vous faire un tort considérable... (Se reprenant.) Ah ! oh !... j'ai interrompu, sans y prendre garde monsieur le délégué cantonal, je vous en demande bien pardon, excusez-moi... je ne voyais que l'intérêt de mademoiselle Noémi .. Nous nous retirons !

NOÉMI, les arrêtant.

Vous n'avez pas besoin de vous en aller. (A Baudrand.) Continuez, monsieur Baudrand. Qu'avez-vous à me proposer ?

BAUDRAND, jouant l'étonnement.

A quel sujet ?

NOÉMI.

Ne vous gênez donc pas devant ces dames ; vous étiez si bien lancé.

BAUDRAND, embarrassé.

Je ne sais pas... je ne me rappelle plus.

NOÉMI.

Je vais vous remettre sur la voie. En votre présence, on a formulé des plaintes contre moi à M. l'inspecteur, et...

MADAME LAMBERT, qui est descendue entre les bancs.

Des plaintes !

MADAME DUJARDIN.

C'est impossible !

BAUDRAND, expliquant.

M. Liéthard a fait devant mademoiselle Lambert une allusion un peu sévère aux lois de 82 et de 86 ; et,

s'il a fait cette allusion, c'est que quelqu'un avait, en effet, formulé des reproches contre notre directrice.

NOÉMI.

Ajoutez maintenant, que ce quelqu'un était M. Masurier.

MADAME DUJARDIN, étonnée.

M. Masurier !

BAUDRAND.

Je ne nomme personne.

NOÉMI, vivement.

Vous avez pris chaudement ma défense, vous m'avez reconquis les faveurs de M. Liéthard, qui, grâce à vous, s'est contenté de faire une allusion aux décrets et vous venez réclamer le prix de ce sauvetage ?

BAUDRAND.

Mais, mademoiselle...

NOÉMI, méprisante.

M. Masurier a déjà passé, il m'a tenu le même langage et s'est payé immédiatement de quelque menue monnaie; tandis que vous, vous exigez vraiment une trop forte somme !

Elle va s'asseoir à la table de la maîtresse.

BAUDRAUD.

Mademoiselle, nous ne nous comprenons plus ! Vous me prêtez des pensées bien basses et bien laides, des pensées que je n'ai jamais eues, (Se tournant vers les dames.) que je rougirais d'avoir, je vous le jure !... Voyons, madame Dujardin, voilà des années que vous me connaissez, est-ce que vous me croyez capable ?...

MADAME DUJARDIN, conciliante.

Les jolies filles s'imaginent toujours que ceux qui marchent derrière elles les suivent!

BAUDRAND.

Si j'ai pris la défense de mademoiselle Lambert, quoi qu'il en puisse coûter à ma galanterie de l'avouer et à son amour-propre de l'entendre, ce n'est point pour ses beaux yeux ; mais pour le bien de l'école. Je fais simplement...

Madame Démarié entre par le préau suivie de Berthe.

MADAME DÉMARIÉ.

Ah! mademoiselle Lambert! (Apercevant les autres personnes, elle les salue rapidement.) Mesdames, monsieur. Voici, mademoiselle, ce qui m'amène. (Montrant Berthe.) Celle-ci est rentrée tout à l'heure, chez nous en pleurant, j'ai cru qu'on l'avait assommée. Elle m'a dit que M. l'Inspecteur l'avait interrogée, que tout le monde s'était moqué d'elle et que vous l'aviez réprimandée. Vous comprenez, je ne veux pas que ma fille soit ridiculisée pour toutes ces gamines. (Se tournant vers les dames et Baudrand.) C'est qu'il y en a de toutes sortes là-dedans! Et moi, je veux d'abord, qu'on respecte mes enfants.

BAUDRAND, étonné.

Mais, madame, il ne s'est rien passé de semblable, monsieur l'Inspecteur l'a trouvée au contraire très intelligente?

MADAME DÉMARIÉ, à Baudrand.

C'est bien vrai, ça?

BAUDRAND.

Demandez à M. Masurier, il était présent.

MADAME DÉMARIÉ, menaçante, à Berthe qui grogne.

Que disais-tu donc toi ? Grande dinde !.. Nigaude !.. gredine !... insupportable !... Allons, file. (Elle pousse Berthe dans le préau et s'arrête près de madame Lambert qui est remontée; à madame Lambert.) Son père était furieux, nous ne savions pas ce qui lui était arrivé...

BAUDRAND, saluant tout le monde.

Mesdames !

MADAME DUJARDIN, conciliante.

Vous ne pouvez pas nous quitter comme ça, monsieur Baudrand; voyons ?

BAUDRAND.

J'ai dit tout ce que j'avais à dire; j'estime avoir fait ce qu'en conscience, je pensais être mon devoir.

MADAME DUJARDIN.

Personne n'en doute à Trimont, monsieur Baudrand, personne !

BAUDRAND.

Il m'est arrivé, et il m'arrivera encore fréquemment, je l'espère, d'adresser des compliments à notre chère directrice et de la défendre au besoin, en présence de M. l'Inspecteur, soit dit sans vouloir la froisser.

NOÉMI, descend de la chaire.

Alors, monsieur, veuillez mettre le comble à votre courtoisie et nous dire quelles propositions honnêtes vous étiez venu me faire ?... Ces dames peuvent tout entendre, je n'ai de secret pour personne.

BAUDRAND.

Et moi, mademoiselle, je n'ai de compte à rendre de ma conduite à personne !

Il se dispose à sortir.

NOÉMI, rudement.

C'est trop de discrétion ou de timidité de votre part.

MADAME LAMBERT, va vers Noémi.

Noémi, que veux-tu dire?

MADAME DÉMARIÉ, descendue entre les bancs.

Il faut qu'on sache...

NOÉMI.

Monsieur le délégué cantonal en se faisant valoir à mes yeux, comptait sur un élan de reconnaissance, un moment d'abandon, qui eût permis à M. Baudrand de renouveler, avec succès, certaines tentatives galantes que j'ai déjà dû repousser une fois!

MADAME DUJARDIN, effrayée, à Noémi.

Qu'osez-vous raconter là!... Jamais, je n'ai entendu dire à ces messieurs une seule parole qui puisse...

NOÉMI, à madame Dujardin.

A vous, femme respectable, ces messieurs se présentent sous leurs dehors respectables, en face d'une pauvre fille qu'ils désirent, ils ne prennent plus la peine de dissimuler; et, c'est seulement dans l'intimité que M. Baudrand se permet d'être lui-même!

MADAME DUJARDIN, à mi-voix.

Mon amie, taisez-vous, taisez-vous, vous voulez donc vous perdre.

BAUDRAND, ricanant.

Non, non, laissez donc parler mademoiselle, elles sont très suggestives les petites fables qu'elle invente.

MADAME DÉMARIÉ, à part.

Je te crois.

NOÉMI, net.

Je n'invente rien!

MADAME DUJARDIN, s'interposant.

Non, non.

MADAME LAMBERT, suppliant.

Noémi!

NOÉMI.

Je sais parfaitement ce que je dis, monsieur sait, aussi bien que moi, que je n'invente rien; et, je suis enchantée qu'il y ait des témoins pour m'entendre.

BAUDRAND, perfide.

Mademoiselle se formalise de billevesées; mais, trouve, sans doute, qu'il est très convenable pour elle, de passer la journée chez M. Rivollet... et même la nuit?

NOÉMI, stupefaite recule entre sa mère et madame Dujardin.

Oh!

MADAME DUJARDIN, vivement à Baudrand.

D'abord, c'était chez la sœur de M. Rivollet; et puis, il faisait un orage épouvantable!

BAUDRAND.

Ou bien, de se laisser embrasser comme tout à l'heure, sans orage, par M. Masurier.

NOÉMI, ne se contenant plus.

Mère, tu m'avais bien dit que le désir avilissait les plus honnêtes. Mais je ne supposais pas qu'il pût les rendre aussi méprisables! aussi abjects et aussi lâches... lâches!

MADAME DÉMARIÉ, riant à part.

Attrape, mon vieux!

MADAME DUJARDIN, affolée.

Vous n'y pensez pas, vous perdez la tête!

BAUDRAND, rageur.

Mademoiselle Lambert, les mots que vous venez de prononcer devant témoins sont de ceux qui ne devraient jamais sortir de la bouche d'une honnête femme, à plus forte raison d'une femme chargée de l'enseignement. J'agirai donc en conséquence. Je ne puis laisser adresser à la commission scolaire de telles injures!

NOÉMI, avec force.

De telles vérités!

MADAME DÉMARIÉ, à part.

Bien envoyé!

BAUDRAND.

Nous verrons ce qu'en pensera M. le Préfet... nous verrons!

Il se dirige vers la porte.

MADAME DUJARDIN, courant après Baudrand.

Monsieur Baudrand?... Monsieur Baudrand? Je vous en prie... écoutez-moi...

BAUDRAND.

Non, madame, non...

Il sort.

MADAME DUJARDIN.

Monsieur Baudrand!

Elle sort.

NOÉMI, redescendue vivement à sa mère.

Oh! petite mère! petite mère! que je suis contente! que je suis contente! que je suis contente! (Elle l'embrasse, puis redressée, poussant un grand soupir et débordante de joie.) Je me sens débarrassée du poids qui m'écra-

sait, délivrée de l'obsession!... Une fois dans ma vie, j'aurai pu parler, dire franchement ce que je pensais, être d'accord avec mon cœur, avec ma conscience, Oh! que je suis contente!

MADAME LAMBERT, grave.

Oui.

MADAME DÉMARIÉ, qui a suivi attentivement toute la scène.

Vous l'avez même richement habillé!

NOÉMI, rit, puis regardant sa mère.

Tu crois que j'ai eu tort, maman?

MADAME LAMBERT.

Je ne sais pas!

NOÉMI, s'asseyant près d'elle.

Ce serait à faire, je te jure que je recommencerais. Que veux-tu, ils me serraient de trop près tous!... J'ai cru à l'empressement sincère de collaborateurs dévoués, j'ai cru, que les éloges adressés à la directrice ne pouvaient viser la femme, je me suis efforcée de répondre gracieusement aux gracieusetés; ils se sont imaginé que je faisais des avances!

MADAME DÉMARIÉ.

Ah! ça ne m'étonne pas d'eux!

NOÉMI, continuant.

Quand j'étais chez sa sœur, M. Rivollet m'a proposé de partir pour les bains de mer avec lui, M. Masurier m'a pris un baiser; M. Baudrand allait exiger davantage; j'étais leur prisonnière, je voulais leur échapper, me reprendre!... Il fallait qu'un jour ou l'autre il y eût un éclat : il vaut mieux que cela se soit passé ainsi!

MADAME DÉMARIÉ.

Moi, je vous approuve, voyez-vous, ce Baudrand,

je le connais. Il y a douze ans, quand mon mari a fait sa maladie. Ah ! il nous en a donné un compte d'apothicaire; on peut dire !

MADAME DUJARDIN, entre précipitamment, elle descend entre les tables des élèves et vient à Noémi.

Ecoutez, chère petite, rien n'est compromis, tout peut s'arranger. Il ne faut pas perdre une minute... (Elle prend le chapeau laissé sur une table.) Mettez votre chapeau et courez vite chez M. Baudrand.

NOÉMI, étonnée.

Chez M. Baudrand ?

MADAME DUJARDIN.

Oui, courez lui présenter vos regrets et vos excuses, pour le mouvement de vivacité que vous avez eu.

NOÉMI, tombant des nues.

Des regrets ! des excuses !

MADAME DUJARDIN.

Qu'avant une heure mademoiselle Lambert vienne chez moi, me déclarer qu'elle retire et regrette ses paroles, m'a-t-il dit, et je veux bien consentir à tout oublier, à n'envoyer aucun rapport, à ne porter aucune plainte; mais, à cette condition seulement.

Madame Lambert fait un mouvement pour intervenir, puis s'éloigne découragée.

NOÉMI, indignée.

Il veut que j'aille chez lui, moi !

On commence à entendre les petites filles revenues à l'école qui jouent dans le préau.

MADAME DUJARDIN.

J'ai promis que vous y seriez le plus tôt possible.

NOÉMI.

Vous avez promis ! Mais, madame, je vous admire !

Il faut que vous soyez aveuglée par la bonté pour ne pas voir le piége qui m'est tendu !

MADAME DUJARDIN.

Quel piége ?

NOÉMI, remonte.

L'école est ma forteresse ; autour de moi, mes filles me protégent, je puis m'y défendre ; mais si je vais chez ce monsieur lui demander pardon, je me rends à l'ennemi, je me livre à sa discrétion et j'ai tout à redouter de lui !...

MADAME DUJARDIN, haussant les épaules.

Toujours les idées de madame Lambert ! Les hommes sont tous des scélérats !... Ne croyez donc pas que nos supérieurs...

NOÉMI, l'arrête et monte dans la chaire.

M. Baudrand a pris soin de me renseigner très exactement sur ce qu'il attendait de moi, et je ne puis allez chez lui que consentante ! (Net.) Qu'il fasse ce qu'il voudra, je n'irai pas !

Elle s'assoit. Madame Lambert a un sourire satisfait, elle s'appuie d'une main à la table. Madame Dujardin ne trouve rien à répondre et secoue la tête. Elle murmure entre ses dents.

MADAME DÉMARIÉ, qui s'est approchée.

Je vous approuve, restez, c'est plus prudent.

MADAME DUJARDIN, s'emportant contre madame Démarié.

Non, madame, ce n'est pas plus prudent. On ne va pas ainsi perdre de gaîté de cœur une situation qui donne tant de mal à acquérir. Vous n'avez pas l'air de vous en douter, il y va de la situation de mademoiselle Lambert, non seulement ici, mais dans l'en-

seignement, c'est presque une question de vie ou de mort pour elle,.. oui, madame!

Madame Lambert devient sombre et anxieuse, Noémi plus grave et très attentive.

MADAME DÉMARIÉ, avec force dénégations.

Il n'est pas assez puissant pour ça, votre Baudrand!

MADAME DUJARDIN.

Et s'il écrit au préfet?

MADAME LAMBERT, qui s'est avancée à droite.

Vous croyez qu'il écrira au préfet?

MADAME DUJARDIN.

Il y était décidé. Et à voir dans quelle colère il s'est mis, on peut compter qu'il ne reviendra pas facilement.

MADAME LAMBERT, tristement.

Cette fois, c'est fini!

MADAME DÉMARIÉ.

Ne croyez donc pas! On ne va pas déplacer une institutrice pour si peu; d'abord, on fera une enquête.

Madame Lambert remonte du côté de la porte du préau.

MADAME DUJARDIN.

Votre enquête prouvera-t-elle que mademoiselle Lambert n'a pas dit ce qu'elle a dit?

MADAME DÉMARIÉ.

Mais mademoiselle pourra se défendre, raconter ce qui est.

MADAME DUJARDIN.

Elle est faite d'avance l'enquête! Je sais bien peut-être comment les choses se passent dans l'administration, voilà assez longtemps que j'y suis! (A Noémi.) Chère petite, pas d'entêtement.

NOÉMI, descendant de la chaire en avant.

Je n'irai pas !

MADAME DUJARDIN.

Vous êtes très habile, très méritante, c'est vrai, mais vous n'êtes rien sans ces messieurs. Pensez d'eux ce que vous voudrez, seulement reconnaissez que vous avez eu tort de le dire. Que voulez-vous, quand on n'est pas son maître !

NOÉMI, amère, allant à droite.

Je n'oublie pas qu'ils sont mes maîtres, que je suis sous leur dépendance, mais puis-je admettre que leur sympathie me place dans l'alternative de quitter l'école ou de...

MADAME DUJARDIN, tournant le dos à Noémi.

Des bêtises !... Vous allez me faire croire que par amour-propre, vous ne voulez pas revenir sur ce que vous avez dit !

NOÉMI, repassant au milieu.

Pouvez-vous penser cela ?

MADAME DUJARDIN.

On vous demande, en somme, une visite de pure déférence, qui ne compromet en rien votre dignité. Vous préférez être révoquée !

NOÉMI, surprise douloureusement.

Oh ! révoquée !

Madame Lambert s'est arrêtée, a regardé sa fille et voyant qu'elle faiblit s'éloigne lentement vers la droite.

MADAME DUJARDIN.

Mais oui, révoquée, ma pauvre enfant. Que pèseront vos qualités et les services rendus quand ils seront

en balance avec le rapport de M. Baudrand?... Quoi que vous fassiez, vous aurez toujours tort.

NOÉMI, tordant son mouchoir qu'elle a entre les mains.

C'est impossible!

MADAME DUJARDIN.

Vous verrez! et alors sans fortune, sans soutien.

NOÉMI, avec un geste d'impatience.

Ah! si Edmond était là!

MADAME DUJARDIN, haussant les épaules.

Edmond ne ferait pas plus que vous, il ne vous empêcherait pas de retomber dans la misère.

NOÉMI, très sèchement.

La misère ne me fait pas peur, j'y suis habituée!

MADAME DUJARDIN, secouant la tête.

Vous n'êtes pas seule! (Elle montre madame Lambert debout, muette, contre la table.) Vous avez votre mère. Il ne faut pas être égoïste.

NOÉMI, après un douloureux mouvement d'hésitation.

Toujours ce reproche! (A sa mère.) Mère? (Madame Lambert se laisse tomber sur le banc.) Mère, que faut-il que je fasse?... (Madame Lambert anéantie lève les bras au ciel — un silence douloureux — prenant une détermination.) C'est bien!

Elle va chercher son chapeau et son collet.

MADAME DÉMARIÉ, stupéfaite, à madame Dujardin.

Elle va y aller?

Madame Lambert se lève lentement et sort par le fond.

MADAME DUJARDIN.

Je l'espère bien.

On entend plus nombreuses, les voix d'enfants dans le préau.

MADAME DÉMARIÉ, se levant

Vraiment, madame Dujardin, je n'ai jamais vu une femme de votre âge aussi innocente; et vous jouez là un singulier rôle. (Elle s'éloigne.) Demain, mes filles iront chez les sœurs.

Elle sort.

MADAME DUJARDIN, indignée suit madame Démarié.

Je ne joue aucun rôle, madame! Je fais ce que mon expérience d'honnête femme me commande! Je souhaite que vous puissiez en dire autant!...

Elle revient et regarde avec inquiétude Noémi. Les fillettes ont organisé une ronde dans le préau, on les entend chanter.

LES FILLETTES.

A ma main droite, j'ai un rosier, (bis)
Qui fleurit tous les mois de mai. (bis)
Entrez en danse, charmant rosier, (bis)
Et puis, vous embrasserez,
La rose ou bien le rosier.

Noémi, très fébrilement ajuste son collet, son chapeau, prend son parapluie; elle murmure des paroles inintelligibles et avance vers madame Dujardin.

MADAME DUJARDIN, troublée par l'air égaré de Noémi.

Vous y allez?

NOÉMI, sourdement.

Oui! (Elle pose son parapluie sur la première table d'élèves, cherche ses gants dans ses poches et commence à se ganter.) A quoi bon lutter contre tout et tous, contre la fatalité! (Elle n'arrive pas à mettre le gant gauche, s'impatiente, essaie le gant droit.) Puisque la femme ne doit pas s'élever au-dessus de *ça!* (Elle froisse ses gants, les remet dans sa poche.) Qu'importe celui-ci ou celui-là! Qu'ils me prennent... je suis à bout!...

Elle remonte.

MADAME DUJARDIN, effrayée faisant un pas.

Mademoiselle Lambert!... (Noémi se retourne.) Ne partez pas avec ces idées-là!... ne partez pas!...

NOÉMI, rudement.

Ne vaut-il pas mieux! S'il me pardonne les injures, croyez-vous qu'il me pardonnera de lui échapper une seconde fois?

MADAME DUJARDIN, tremblante et émue.

Vous n'êtes plus une enfant, ayez un peu de bon sens!... un peu de sang-froid... Soyez raisonnable... Soyez femme!

NOÉMI, avec un sourire amer se tournant vers la porte et haussant les épaules.

Soyez femme... (Regardant le préau.) Ah! oui! (Comme s'adressant avec le même sourire aux élèves dont la ronde a repris plus lointaine.) Soyez femmes, mes enfants, et si la fantaisie vous prend de résister aux caprices des hommes, vous verrez comme tout se liguera contre vous, pour vous y contraindre, tout; vous-même! Et vous n'aurez plus ni force, ni confiance en vous, ni volonté! (Après un temps.) Ah! si Edmond était là!

MADAME DUJARDIN, tentant un dernier effort.

Il ne s'agit pas de ça, vous vous montez la tête...

NOÉMI, sans écouter redescend entre les bancs.

Mais elles, elles ne savent pas, elles ne sauront jamais, elles se donneront d'instinct, tandis que moi!... J'ai voulu savoir ce que j'étais, et aujourd'hui que je l'entrevois, je vais faire comme les autres!... (Elle prend son parapluie et s'arrête.) A quoi bon savoir jamais, si nous devons faiblir toujours!... A quoi bon s'élever, si c'est pour tomber de plus haut?... (Se redressant avec éclat.) Non! non! je me suis conquise, je

m'appartiens, je suis à moi, je me veux ! (Elle redescend en avant.) Non ! ils ne m'auront pas ! (Avec joie enlevant rapidement son chapeau et son collet.) Dites à votre Baudrand ce que vous voudrez, ce qui vous passera par la tête, que je suis malade ou que je suis folle, dites-lui que je me repens de mes paroles, que j'en suis enchantée, que je l'adore ou que je le méprise, peu m'importe ! Ah ! qu'il fasse ce qu'il voudra ! qu'on me déplace, qu'on me suspende, qu'on me révoque, qu'on nous jette à la rue, je m'en moque, je n'irai pas, je n'irai pas !

Elle tombe assise au bout du rang.

MADAME DUJARDIN, les larmes aux yeux.

Dans l'état où vous êtes, ma pauvre enfant, vous ferez aussi bien !... vous ferez mieux !

NOÉMI, avec ravissement.

Ah ! qu'il fait bon ! (Se passant la main sur les yeux.) De quel cauchemar, je sors ! Je voyais déjà briller ses yeux, comme l'autre fois !...

CLÉMENCE, ouvrant la porte du préau.

Mademoiselle ! c'est l'heure de la classe.

NOÉMI.

Ah ! l'heure de la classe ! (Avec transport.) Faites entrer mes petites filles ! (Prenant son parapluie, son chapeau et son collet.) Tenez, madame Dujardin, voulez-vous être assez aimable pour porter cela chez moi ?...

Elle lui met tout sur les bras.

MADAME DUJARDIN, attendrie.

Pauvre chère enfant !

Noémi sans l'écouter, vivement va tracer un modèle d'écriture sur le tableau noir, à gauche. — Madame Dujardin sort.

Les fillettes entrent en chantant, deux par deux, sous la conduite de mademoiselle Clémence et prennent leurs places.

LES FILLETTES.

Du courage,
A l'ouvrage,
Et profitons du jeune âge,
Pour apprendre,
Et comprendre
Les leçons du sage !

Noémi retourne le tableau sur lequel elle vient de calligraphier le mot. « Savoir. »

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

La salle d'école du troisième acte, mais en désordre et plus vide; on a enlevé le poêle et un rang de tables. Les cahiers et les livres traînent sur les tables, les modèles sont descendus de leur rayon, le chevalet est plié avec le tableau noir au pied. Les portes sont grandes ouvertes ainsi que les fenêtres; un beau soleil de printemps entre dans la classe et les arbres au dehors sont couverts de feuilles nouvelles.

Clémence en tenue de nettoyage, venant du préau s'arrête sur le pas de la porte. A madame Dujardin qu'on ne voit pas.

CLÉMENCE, insistant.

Entrez donc un instant, madame Dujardin; il y a si longtemps qu'on ne vous a vue!

MADAME DUJARDIN à la cantonade.

Non, je n'aime pas à m'imposer. (Elle paraît.) Quand on ne veut ni m'écouter, ni me croire, je m'en vais!

Elle fait mine de se retirer.

CLÉMENCE.

Mais si, entrez donc, je vous écouterai, moi.

MADAME DUJARDIN, entre et tristement.

L'école ne marche plus?

CLÉMENCE, fait la moue.

Comme ça!

MADAME DUJARDIN, secoue la tête.

Mesdames Poirier et Noirtin, imitant madame Démarié, et suivant l'exemple de mesdames Aragon, Bernard, Naudin, Dumarais, Levasseur, ne sont-elles pas venues tout à l'heure vous dire qu'elles retiraient leurs filles?

CLÉMENCE, rangeant le mobilier.

Leurs intentions relativement à l'éducation de leurs enfants se sont modifiées, et...

MADAME DUJARDIN.

Et, vous ne vous doutez pas de la véritable raison?

CLÉMENCE, continuant à ranger.

Si; encore là, il n'y a qu'un instant ces dames racontaient des horreurs! Elles disaient que mademoiselle allait chez des messieurs, qu'on l'avait vue entrer chez M. Baudrand! Mais, ce n'est pas vrai?

MADAME DUJARDIN, après un soupir.

Moi aussi, j'ai fait comme vous, j'ai refusé de croire, j'ai affirmé que j'avais assisté à la scène, qu'elle n'y était pas allée; on m'a ri au nez!

CLÉMENCE.

Puisque c'est par reconnaissance pour les services rendus et par respect pour madame Lambert que M. Baudrand n'a pas envoyé de rapport au préfet?

MADAME DUJARDIN.

Il l'a dit, elle l'a dit! Eh! bien, ma chère petite, non, elle n'y est pas allée en plein jour, comme je le lui conseillais, il paraît qu'elle y est allée,... la nuit; on l'a vue!

CLÉMENCE, outrée.

Oh! mademoiselle!

MADAME DUJARDIN.

Depuis deux mois il n'est question que de cela dans la ville et les faubourgs et, quand tout le monde affirme la même chose, on est bien forcé de croire.

CLÉMENCE, dégoûtée.

Si c'est comme ça, moi, je ne veux plus rester ici!

MADAME DUJARDIN, la rassure.

Vous? Vous êtes en dehors de toutes ces vilaines histoires et tout le monde serait enchanté de vous voir rester à Trimont; mais, faites attention, mademoiselle Clémence! Faites bien attention!

CLÉMENCE.

N'ayez pas peur!

MADAME DUJARDIN, indignée.

Ah! elle nous a joliment dupées! Sans compter qu'on est allé jusqu'à insinuer que j'avais été l'entremetteuse! Comprenez-vous ça, moi! Moi qui depuis vingt-cinq ans...

NOÉMI, à la cantonade dans le couloir.

Oui, maman, je vais répondre à Florion.

MADAME DUJARDIN, gagne vivement la porte.

La voilà! Je ne veux plus la voir. A bientôt; faites votre profit de ce que vous savez.

Elle disparaît.

CLÉMENCE.

Merci!

Elle se met vivement à ranger les tables, les cahiers et les livres.

Noémi entre, elle tient des lettres à la main et va s'asseoir à la table de la maîtresse pour écrire.

NOÉMI, à Clémence.

C'est cela, mademoiselle Clémence, mettez un peu d'ordre, il y en a bon besoin! (Tout en écrivant.) Ma mère m'a dit qu'il était venu des dames?

CLÉMENCE.

Oui, mademoiselle, madame Poirier et madame Noirtin.

NOÉMI, toujours écrivant.

Que voulaient-elles?

CLÉMENCE.

Elles venaient pour leurs enfants.

NOÉMI.

Je le suppose bien, mais encore?

CLÉMENCE.

A partir de lundi, ces demoiselles cesseront de suivre les classes.

NOÉMI, cessant d'écrire.

Elles aussi! Les petites Aragon n'ont pas paru ce matin?

CLÉMENCE.

Non, mademoiselle.

NOÉMI, nerveuse.

Sophie Naudin, non plus?

CLÉMENCE.

Non, mademoiselle.

NOÉMI, s'accoudant sur la table.

Et quelles raisons ont données ces dames?

CLÉMENCE, embarrassée.

Elles ont commencé par me raconter qu'elles avaient changé d'idée pour l'éducation de leurs filles et puis après...

NOÉMI.

Après ?

CLÉMENCE.

Après, oh ! des horreurs.

NOÉMI, souriant.

Vous m'effrayez, Clémence !

CLÉMENCE.

Il y a de quoi !

NOÉMI, souriant.

Dites vite alors ?

CLÉMENCE.

Je n'oserai jamais, mademoiselle.

NOÉMI, nerveuse.

Il faut pourtant que je sache ?... Voyons... parlez ?

CLÉMENCE.

Le bruit a couru... on leur a assuré que... (Se détournant.) non, je ne peux pas !

NOÉMI, se levant, allant à Clémence.

On leur a assuré quoi ?

CLÉMENCE.

Que mademoiselle avait des amoureux.. des amants !

NOÉMI.

Des amants !... c'est mieux que je ne pensais... Et vous ont-elles nommé quels heureux mortels j'honorais de mes faveurs ?

CLÉMENCE.

Elles prétendent que si M. Baudrand n'a pas envoyé de rapport, c'est qu'il avait de bonnes raisons..

NOÉMI.

Et puis ?

CLÉMENCE, plus bas.

M. Masurier aussi.

NOÉMI, riant.

Oh! le pauvre M. Masurier. Et puis? c'est très drôle!

CLÉMENCE.

O mademoiselle, ne riez pas!

NOÉMI, nerveuse.

Ne pas rire, et pourquoi, Clémence? N'est-ce pas très risible, de voir ces messieurs cacher leur dépit sous la médisance et charger leurs commères de la besogne, c'est très amusant!... Et moi, bonne fille, qui, dans une lettre émue, débordante de reconnaissance, avais remercié M. le délégué cantonal de ne pas avoir envoyé son rapport. Il paraît que, réellement, il attendait plus que des remerciements. (Retournant à sa table.) Ou bien, a-t-il réfléchi que sa plainte risquait de se perdre dans les cartons de la préfecture, qu'en tout cas, elle nécessiterait une enquête, laquelle ne tournerait peut-être pas à son avantage, et il a préféré faire mettre en circulation... sa petite infamie par... on ne sait qui!

CLÉMENCE.

Il n'est pas prouvé que ce soit M. Baudrand qui ait fait cela.

NOÉMI, reprenant son travail.

Lui ou les autres, c'est tout un.

CLÉMENCE, après un temps, s'approche de la chaire.

Mais, mademoiselle, si cela continue, nous n'aurons bientôt plus personne.

NOÉMI, évasivement.

Que voulez-vous que j'y fasse; je ne peux pas for-

cer les mères de famille à m'envoyer leurs enfants?

CLÉMENCE.

Il faudrait protester... dire...

NOÉMI, vivement.

Quoi ?

CLÉMENCE, embarrassée.

Je ne sais pas.

NOÉMI.

Est-ce qu'on croirait ce que je pourrais dire!

CLÉMENCE, hésitant.

Alors... peut-être... dans votre intérêt, vaudrait-il mieux demander votre changement.

NOÉMI, étonnée après un temps.

Mais, ma pauvre Clémence, vous ne connaissez donc pas l'histoire de mademoiselle Vignon?

CLÉMENCE.

Non.

NOÉMI.

Eh bien, mademoiselle Vignon était une directrice qui se trouvait exactement dans mon cas; elle permuta, repermuta et chaque fois qu'elle prenait possession d'un nouveau poste, elle était précédée, escortée et suivie d'une nuée de lettres anonymes et de cartes postales diffamatoires. Cela dura jusqu'au jour où lasse de cette poursuite elle donna sa démission!

CLÉMENCE.

Alors, qu'allez-vous faire?

NOÉMI, avec assurance.

J'attendrai qu'ils reviennent d'eux-mêmes.

Elle se remet à écrire.

CLÉMENCE.

Ils ne reviendront pas.

NOÉMI, souriant.

Si... j'ai un moyen, et mon moyen arrivera bientôt...

CLÉMENCE, souriant à son tour.

Vous voulez épouser M. Edmond ?

NOÉMI.

Peut-être.

CLÉMENCE.

Ah! je comprends maintenant, pouquoi vous lui avez écrit de venir ; mais il n'est pas dit...

NOÉMI, voyant sa mère qui entre, fait signe à Clémence de se taire.

Chut ! (A sa mère.) Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

Clémence reprend son travail.

MADAME LAMBERT.

Tu as répondu à M. Florion?

NOÉMI.

Tu vois, j'écris... Je lui demande de reculer d'un mois notre prochaine échéance.

MADAME LAMBERT, après un moment de silence.

Alors, tu es certaine qu'on n'a pas envoyé de rapport au préfet ?

NOÉMI, tout en écrivant.

Mais très certaine ; c'est de l'histoire ancienne, il y a beau temps que tout cela est terminé.

MADAME LAMBERT, après un nouveau silence.

Et tu n'es pas allée chez lui?

NOÉMI, excédée.

Je ne suis allée nulle part... Madame Dujardin a dû arranger les choses comme je te l'ai dit vingt fois.

MADAME LAMBERT, plus haut.

Il y a une éternité que je ne l'ai vue, madame Dujardin. Elle ne vient donc plus?

NOÉMI, tout en écrivant.

C'est juste, depuis quelque temps, elle n'est pas venue. (A Clémence.) Vous n'avez pas vu madame Dujardin, mademoiselle Clémence?

CLÉMENCE, à droite dans les rangs.

Non, mademoiselle, il y a plus d'un mois.

NOÉMI, à sa mère.

Elle doit être malade... j'y passerai.

MADAME LAMBERT, s'est assise, elle regarde Clémence qui achève la récolte des cahiers et s'éloigne.

Noémi? Ton école marche toujours aussi bien?

NOÉMI, relevant la tête.

Pourquoi cette question, mère?... Mais oui, elle marche très bien.

MADAME LAMBERT.

C'est curieux, il me semble que l'on fait moins de bruit, que les enfants crient moins, qu'elles sont moins nombreuses...

NOÉMI.

Aujourd'hui, c'est jeudi, voilà pourquoi tu ne les entends pas.

MADAME LAMBERT.

Oui, aujourd'hui, mais les autres jours aux heures de récréation, je ne les entends plus ni chanter ni rire. Tu as beau dire, il se passe quelque chose d'anormal. L'école a perdu sa gaîté. On y parle à voix basse, on dirait que l'on s'y attend à... un malheur!

NOÉMI, ferme sa lettre et riant.

A l'approche des examens, c'est toujours ainsi, les élèves songent moins à s'amuser.

Elle se lève.

MADAME LAMBERT, la regardant fixement.

Bien vrai ! tu ne me trompes pas ? Laisse-moi lire dans tes yeux, jusqu'au fond de ta conscience.

NOÉMI, s'éloigne.

Voyons, maman, pour quelle raison te tromperai-je ?... Mais tu vois bien que je suis contente, très contente... Oui, très contente ! (Elle se tourne vers la porte du préau et aperçoit Rivollet qui approche.) Tiens ! voilà notre bon ami M. Rivollet, qui vient nous faire une petite visite. (Allant à la porte.) Entrez donc, monsieur Rivollet.

RIVOLLET, très froid.

C'est que je ne sais pas si je dois... les règlements..

NOÉMI, lui tendant la main.

Aujourd'hui, je n'ai pas d'élèves; c'est madame Lambert qui vous reçoit chez elle.

RIVOLLET, saluant madame Lambert.

Madame !

NOÉMI, joyeuse.

Ah ! vous ne sauriez vous imaginer combien je suis heureuse de vous voir; asseyez-vous donc.

RIVOLLET, refusant la chaise.

Merci, je ne puis rester qu'un instant.

NOÉMI.

Et madame votre sœur se porte toujours bien ?

RIVOLLET.

Non, pas trop bien. C'est précisément ce qui l'a empêchée de venir elle-même.

NOÉMI.

Elle n'est pas alitée?

RIVOLLET, embarrassé.

Non... mais elle garde la chambre... Je venais vous parler, mademoiselle Lambert, au sujet...

NOÉMI, allant à son secours.

De votre nièce?

RIVOLLET.

Oui, de ma nièce.

NOÉMI.

C'est une excellente petite fille, intelligente, bon caractère, mais elle n'est pas assez travailleuse.

RIVOLLET, cherchant ce qu'il va dire.

Oui... oui...

NOÉMI.

Les devoirs ne sont jamais finis, les leçons à peine sues, et en classe, elle est très dissipée.

RIVOLLET, se posant tantôt sur une jambe tantôt sur l'autre, cherchant un point d'appui.

Oui, c'est ce que nous pensions... Ma sœur et moi, nous nous étions aperçus que l'enfant ne profitait pas des leçons et nous nous demandions d'où cela pouvait provenir : nous avons peur que cette paresse ne tienne à l'état de sa santé. Son père est mort de la poitrine, elle est naturellement très délicate, de plus, elle est dans la période de croissance; avec le changement de saison, on peut craindre le surmenage, l'anémie, aussi nous avons décidé, d'après l'avis du médecin, de l'envoyer pour quelque temps à la campagne.

NOÉMI, dont le visage s'est assombri, vivement.

Ah!... pardon, un instant.

Elle va vers Clémence, elle lui fait signe de fermer les croisées et lui parle bas.

MADAME LAMBERT, à Rivollet.

On ne saurait trop prendre de précautions à cet âge.

RIVOLLET.

C'est comme je l'ai dit à ma sœur, les études, c'est très joli, la santé avant tout.

MADAME LAMBERT.

Elle a cependant très belle mine, cette petite?

RIVOLLET.

Peuh! De fausses couleurs, elle a l'air comme cela solide... en réalité, c'est un petit poulet...

NOÉMI, revenant.

Mère, je viens de faire fermer les fenêtres, mais je crains qu'il ne fasse encore trop frais ici pour toi?

MADAME LAMBERT.

Je ne sens pas.

NOÉMI, insistant.

Tu ferais mieux de rentrer, crois-moi, mademoiselle Clémence va t'accompagner.

MADAME LAMBERT.

Je n'ai besoin de personne pour m'accompagner... je m'en vais, parce que tu le veux...

NOÉMI.

Oui, je t'assure, cela vaut mieux.

MADAME LAMBERT, à Rivollet sèchement.

Souhaite le bonsoir, monsieur.

RIVOLLET.

Au revoir, madame, et conservez-vous en bonne

santé. (Madame Lambert sort lentement accompagnée de Clémence, Noémi très impatientée les suit des yeux. — Rivollet vivement.) Il ne me reste plus maintenant, mademoiselle, qu'à m'excuser de vous avoir importunée si longtemps. (Noémi sans se retourner et sans répondre, regarde s'éloigner sa mère.) Vous êtes avertie, au besoin nous pourrons vous remettre un certificat de médecin, si cela est nécessaire; j'ai donc l'honneur, mademoiselle, de vous présenter mes salutations.

NOÉMI, après que la porte s'est refermée sur sa mère et Clémence.

Un instant, monsieur Rivollet!

RIVOLLET, s'arrête dans son mouvement de sortie.

C'est que...

NOÉMI, simplement.

Vous comprenez que je ne suis pas dupe, moi, des prétextes inventés pour me reprendre votre nièce.

RIVOLLET, très étonné.

Mais...

NOÉMI.

Louise n'est pas plus malade que vous ou moi.

RIVOLLET.

Je vous assure...

NOÉMI.

Monsieur Rivollet, un jour, vous me déclariez tout net qu'il vous serait agréable de m'avoir pour maîtresse, je refusais avec la même franchise et nous restions bons amis; le mensonge ne vous va donc pas. Dites-moi tout bonnement que la conduite scandaleuse que je mène, a seule décidé madame votre sœur à retirer sa fille de mon école, dites-le, je préfère?

Elle s'assoit à l'extrémité d'un banc.

RIVOLLET, hésitant.

La petite est aussi réellement malade.

NOÉMI.

Oui, elle est *aussi*, malade!... (Se retournant.) Je m'imaginais que vous étiez mon ami, monsieur Rivollet, vous sembliez avoir pour moi quelque estime, et vous étiez une des dernières personnes que j'eusse supposée capable d'ajouter foi aux infamies que l'on colporte sur mon compte.

RIVOLLET.

Je n'en ai pas cru un seul mot!

NOÉMI, amère, tournant le dos.

Vous n'avez pas cru, cependant vous agissez comme si vous croyiez!

RIVOLLET, s'asseyant.

Ce sont ces dames qui ont monté la tête à ma sœur.

NOÉMI.

Et vous, mon ami, vous n'avez rien trouvé à répondre pour me défendre? Au lieu de leur imposer silence, vous me reniez quand tous m'abandonnent, et vous faites auprès de moi une démarche qui doit achever de me perdre aux yeux du pays. Si c'est ce que vous appelez de la sympathie et du dévouement, quand donc recontrerai-je quelqu'un qui me déteste et me haïsse!

RIVOLLET, vexé.

Je ne demande pas mieux, mademoiselle, que de vous obliger, je suis prêt à faire pour vous tout ce qui dépendra de moi... mais que puis-je?

NOÉMI.

On vous a raconté que j'étais la maîtresse de

M. Baudrand, de M. Masurier... et de qui sais-je encore! (Signe de dénégation de Rivollet.) Si, on vous l'a raconté. On prétend également que je suis la vôtre. Mieux que personne, vous savez si cette insinuation est fausse!... (Signe affirmatif de Rivollet.) Dites-le, hautement!

RIVOLLET, secouant la tête.

Le dire, le dire est bel et bon, comment le dire? Je ne peux pas le faire tambouriner par la ville! Et puis, vous connaissez les gens d'ici, il suffira que je m'en défende pour que l'on soit persuadé du contraire. C'est très délicat pour un jeune homme de se poser en champion d'une jeune fille, quand il n'est ni son parent, ni son fiancé; je pourrais vous faire certainement plus de mal que de bien.

NOÉMI, nerveuse.

Alors, il faut que je laisse continuer les bavardages et que je voie mon école peu à peu se vider jusqu'à la dernière élève?

RIVOLLET, gêné.

Ah oui... vous êtes dans une situation très embarrassante... très embarrassante.

NOÉMI.

Autrefois, ma pauvre maman me disait : « prends garde, les hommes sont des bêtes fauves; » elle se trompait, ils sont pires! puisque ne pouvant s'emparer de moi, ils me perdent de réputation!

Elle se lève.

RIVOLLET, se lève.

Ce ne sont pas tant les hommes!... Si vous croyez que les femmes de Trimont ne sont pas jalouses de vous...

NOÉMI.

Les femmes?

RIVOLLET, de plus en plus embarrassé.

En réalité... ce ne sont pas plus les uns que les autres... Vous êtes arrivée dans le pays comme une tentation... Nous sommes des paysans, et vous êtes au milieu de nous... comme une plante de jardin qu'on aurait mise en pleine terre dans un champ; la mauvaise herbe finit toujours par en avoir raison.

NOÉMI, vivement.

A moins qu'on n'arrache la mauvaise herbe, et on l'arrachera, monsieur Rivollet! Vous dites qu'un parent ou un fiancé peuvent seuls me sauver; il y aura un mari et nous verrons!

RIVOLLET, étonné.

Un mari!

NOÉMI.

Pensez-vous que ce soit suffisant pour faire taire les mauvaises langues?

RIVOLLET.

Mon Dieu, dans toute cette affaire, moi, je ne puis rien dire, je ne sais rien, je ne suis pour rien...

NOÉMI.

Je n'en doute pas. (Le conduisant vers la porte du préau.) Maintenant, mon cher monsieur Rivollet, j'entends une de mes élèves qui vient pour une leçon particulière; permettez-moi de vous dire au revoir.

RIVOLLET, lui serrant la main.

Au revoir, mademoiselle Lambert, et croyez que je suis très heureux de ce que vous venez de m'apprendre.

Il sort.

NOÉMI, referme la porte et revient vers la chaire.

Les bons amis !... (Elle hausse les épaules, puis joyeuse.) Oui, il viendra le fiancé, il viendra le mari !... (Joignant les mains.) Enfin ! (Elle se retourne et marche rêveuse et rieuse, tête baissée.) Il viendra ! (Elle s'arrête, frappée de stupeur.) Et, s'il ne venait pas !

Elle reste adossée à sa table, les yeux fixes. — Entre Henriette par la porte du fond, un carton sous le bras.

HENRIETTE.

Bonjour, mademoiselle !

NOÉMI, sans bouger.

Bonjour, Henriette, bonjour. Tenez, mettez vos cahiers et vos livres sur cette table. (Elle désigne la première table des élèves. — Pendant qu'Henriette prépare ses cahiers.) Il aurait écrit ! (Elle prend une chaise et s'assoit au bas de la chaire.) Vous avez fait tous vos devoirs ?

HENRIETTE.

Oui, mademoiselle, faut-il vous lire l'analyse ou le résumé d'histoire ?

NOÉMI, sans faire attention, l'esprit ailleurs.

Commencez par l'analyse. Voyons ce que vous avez fait ?... (A part.) S'il ne venait pas ?

HENRIETTE, lit.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux,
Vous paissez dans vos champs, sans soucis, sans alarmes

Hélas ! interjection se rapportant à la personne qui parle — *Petits moutons,* apostrophe — c'est aux petits moutons qu'elle s'adresse — *petits,* adjectif qualificatif masculin pluriel. — *Que...* (Elle s'arrête, depuis le commencement de la lecture, Noémi est retombée dans son angoisse.

— Etonnée après un silence.) Mademoiselle... *que*, c'est un adverbe ?

NOÉMI, qui a entendu la fin de la question, comme se réveillant et très agitée.

Que ? un adverbe ?... pardon... je n'y étais pas, relisez la phrase ?

HENRIETTE.

Petits moutons, *que* vous êtes heureux...

NOÉMI, les regards dans le vide douloureusement.

Oh ! oui, ils sont heureux ! Ils ne chercheront jamais à savoir ce qu'ils sont, où ils vivent, ils se contenteront de paître comme le troupeau ; tandis que nous...

Elle s'arrête.

HENRIETTE, après un silence.

Mademoiselle, comme vous dites ça !... Vous avez des ennuis ?... de la peine ? (Elle se lève et va vers Noémi.) O mademoiselle, répondez-moi, je voudrais tant vous consoler !

Elle l'embrasse.

NOÉMI, l'écarte et avec amertume.

Voyez-vous, Henriette, ne vous demandez pas pourquoi ceci, pourquoi cela, dites-vous que cela est, qu'il faut le subir, ne raisonnez pas, ne pensez jamais, laissez-vous vivre ! (s'animant progressivement, tandis qu'Henriette l'écoute avec surprise.) Soyez persuadée que tous les humains sont bons, justes et loyaux, que l'honnêteté règne sans partage sur la terre, que ceux qui gouvernent, qui commandent ou qui prêchent sont exempts des faiblesses vulgaires, que leur protection est désintéressée, leurs flatteries sincères, comptez que l'amitié est le plus sûr des biens, croyez aux

grandes âmes et aux nobles cœurs, croyez à la morale, à la vertu respectée et récompensée, croyez à la satisfaction du devoir accompli, croyez à l'existence idéale en ce monde et dans l'autre!... (se levant.) Ce n'est pas ça la vie!

HENRIETTE, stupéfaite.

Cependant... Mademoiselle, on m'a toujours dit... et dans les livres...

NOÉMI, de plus en plus exaltée.

Ce que vous avez lu, ce que l'on vous a dit, ce que l'on vous a appris, ce que je vous enseigne, moi, tout est faux! Quand je vous raconte d'après des fables faites à plaisir, que la vie c'est l'intelligence, je mens! Je mens quand je vous affirme que le bonheur est dans la sagesse; les mots que l'on fait sonner si haut à vos oreilles, d'honneur et de dignité, ne sont que mensonges; il n'y a ni raison, ni justice, ni intérêt, ni même d'égoïsme; (sourdement.) il n'y a qu'une bête souveraine qui gouverne le monde!

HENRIETTE, effrayée, ouvre de grands yeux.

Oh! mademoiselle! vous me faites peur!

NOÉMI, continue.

On vous dira, je vous ai probablement dit bien des fois, moi-même, que la femme devait travailler à élever son esprit? la femme n'est qu'une bête de somme, et l'intelligence que nous développons en nous, la science que nous acquérons, la personnalité que nous nous créons, ne servent qu'à nous faire souffrir... cruellement souffrir!... (Désespérée, se rasseyant.) Ah! oui, Henriette, n'apprenez rien, il est préférable de ne jamais se demander où l'on est et ce que l'on est, ce que l'on vaut et ce que l'on fait. Ignorez tout!

HENRIETTE, avec hésitation.

Mais, mademoiselle, il faut pourtant que j'apprenne pour être institutrice.

NOÉMI, avec tristesse.

Vous voulez être institutrice ?

HENRIETTE, regagne son banc.

Vous le savez bien, mademoiselle.

NOÉMI, la regardant longuement et fixement.

Pauvre enfant ! (Lentement, très calme.) Oui, vous avez raison... Ne faites pas attention à ce que je vous disais là, je ne sais où j'avais la tête, je suis tellement énervée aujourd'hui. (Henriette reprend sa place.) Apprenez, Henriette, apprenez le plus possible, mais dans le but unique de *savoir*, la vie de l'esprit vous procurera des consolations et des joies qui survivront à toutes vos joies comme à toutes vos misères. Instruisez-vous, et même soyez institutrice si vous vous en sentez l'inébranlable vocation, c'est une belle tâche de préparer les âmes à la vie. (Se levant.) Et puis peut-être serez-vous plus heureuse que celles pour qui l'enseignement est un suprême gagnepain. Vous avez une famille, des parents fortunés, des amis et n'en serez jamais réduite à attendre dans l'angoisse, le défenseur, le sauveur que j'espère, qui viendra ! (Vivement à Clémence qui est entrée par la porte du fond.) Le facteur n'a pas apporté de lettre pour moi à la seconde distribution ?

CLÉMENCE.

Non, mademoiselle, il n'y en avait qu'une pour madame Lambert.

NOÉMI, joyeuse, à Clémence.

Il va venir, c'est certain à présent !... Il aurait

écrit sans cela !... (Elle marche) Enfin, je vais pouvoir parler, parler à cœur ouvert !... Qu'il vienne vite !...

Clémence s'est éloignée vers la droite.

HENRIETTE, après un silence.

Mademoiselle, faut-il que je reprenne mon analyse ?

NOÉMI, surprise.

Votre analyse !... Voyez-vous, chère enfant, aujourd'hui je n'y ai pas, mais pas du tout la tête, et je voudrais même vous demander si cela ne vous contrarie pas, de remettre notre leçon à après-demain soir.

HENRIETTE.

Comme vous l'entendrez, mademoiselle, je suis à votre disposition.

Elle se lève et prend ses livres et ses cahiers qu'elle met dans un carton.

NOÉMI.

Alors, ce sera pour samedi.

HENRIETTE, apercevant une lettre en ouvrant son cartable.

Ah ! j'allais oublier cette lettre que maman m'a tant recommandé de vous remettre.

NOÉMI, surprise.

Donnez ?... (Elle prend la lettre, l'ouvre, la parcourt, pendant qu'Henriette achève de plier ses livres et ses cahiers.) C'est bien, je répondrai.

HENRIETTE, tendant son front que Noémi embrasse.

Bonsoir, mademoiselle... (Elle s'éloigne.) Bonsoir, mademoiselle Clémence !

Elle sort par le fond.

CLÉMENCE, qui range le bureau de la maîtresse.

Bonsoir, mademoiselle Henriette !

NOÉMI, à Clémence.

Vous devinez ce que madame Duthel m'écrit?

CLÉMENCE.

Elle demande que vous cessiez les leçons.

NOÉMI, nerveuse.

Mieux que ça! (Elle parcourt la lettre.) D'abord, elle proteste de sa sympathie pour moi et me remercie de l'affection que je porte à sa fille... On l'assure, dit-elle, que je vais bientôt quitter l'école et me trouver sans place.

CLÉMENCE, relevant le mot.

Sans place?

NOÉMI, parcourant la lettre.

Peu m'importe, il ne faut pas s'arrêter à ça... Elle reconnaît dans ce qui m'arrive les procédés de Masurier et de sa bande... Elle sait ce qu'ils valent tous... Si elle me racontait par quelles manœuvres ils ont chassé M. Duthel de la mairie, je ne pourrais pas y croire... finalement elle m'offre l'hospitalité chez elle!

CLÉMENCE, surprise.

Chez elle!

NOÉMI.

Oui, jusqu'à ce que sa fille ait passé ses examens. C'est son mari, ajoute-t elle, qui a eu cette excellente idée. (Pliant la lettre.) Son mari, qui, lorsque j'allais donner des leçons chez eux, m'attendait derrière la porte pour me prendre la taille! (Jetant la lettre sur la table.) Et voilà tout ce qui me reste des protestations enthousiastes de ce pays! Les avances d'une commère qui pense faire bisquer le concurrent de son mari et assurer l'examen de sa fille!

CLÉMENCE.

Elle ne l'a pas fait méchamment!

NOÉMI, vivement.

Personne ici n'agit méchamment, ce sont tous de braves gens ; cependant, tous, ils se font les complices de ceux qui me poursuivent et m'attaquent ! Ils sont honnêtes, cependant, ils prennent plaisir à me salir sans raison, sans preuve, sur un : on dit !... Mais je ne suis pas encore partie ! (Elle va vers la porte du préau.) Non, je ne suis pas encore partie !

Elle regarde le préau.

CLÉMENCE, qui a rangé les bancs, remet les chaises en place ; — indifférente.

Espérons-le !

NOÉMI, se retourne et vivement.

N'est-ce pas, vous pensez aussi qu'il viendra ?

CLÉMENCE, montée sur la chaise, replace la sphère et les modèles sur le rayon.

M. Edmond ?... Je m'étonne qu'il ne soit pas là... Il aura rencontré quelque empêchement sur sa route.

NOÉMI, avec confiance souriant.

Non, non, rien n'a pu l'arrêter !

CLÉMENCE toujours sur la chaise.

Quelquefois une mésaventure... Des circonstances imprévues.

NOÉMI, regardant à la porte vitrée.

Ceux qui aiment ne s'arrêtent pas quand celle qui leur est chère crie au secours ! (Un silence, réfléchissant.) Il a reçu ma lettre, il y a huit jours ; deux jours pour obtenir de son directeur un congé urgent, mettons trois — il part... (Inquiète.) Il aurait dû arriver avant-hier !

CLÉMENCE, toujours rangeant les modèles.

Il arrivera aujourd'hui.

NOÉMI, regardant sa montre.

Non, il doit passer par Paris, et le dernier train de Paris est arrivé à trois heures quarante.

CLÉMENCE, indifférente.

Il y a le train de nuit et celui de demain matin.

NOÉMI, énergiquement avec douleur.

Il devrait être ici! Il devrait être ici !

CLÉMENCE, même jeu.

Puisqu'il ne vous a pas répondu, il faut bien croire qu'il va venir.

NOÉMI, tout d'un coup frappée par une réflexion. — A Clémence.

La lettre que ma mère a reçue tout à l'heure?... Je vais voir. (Elle va pour sortir.) Elle est peut être de lui.

CLÉMENCE.

Non, mademoiselle, elle venait de Trimont.

NOÉMI, terrifiée.

De Trimont ! Et vous l'avez donnée à ma mère ! Je vous avais cependant recommandé de les faire disparaître et de ne les donner qu'à moi ! Encore une lettre anonyme... et dans l'état où elle est!...

CLÉMENCE.

Madame guettait le facteur, elle me l'a arrachée des mains!

NOÉMI, fâchée.

Il fallait soutenir qu'elle était pour moi !... C'était bien la peine de prendre tant de précautions pour lui cacher la vérité !... Ne voyez-vous pas que chaque jour sa raison s'affaiblit, qu'elle ne m'écoute plus, ne me croit plus, doute de moi?... A présent, ce sera fini !

CLÉMENCE, hochant la tête sans regarder Noémi.

Aujourd'hui ou dans quelques jours, tôt ou tard, ne devait-elle pas savoir à quoi s'en tenir?

NOÉMI, avec stupeur, après un silence.

Clémence?

CLÉMENCE.

Mademoiselle?

NOÉMI, triste.

Et vous aussi, vous me reniez?... Vous en qui j'avais confiance comme en une seconde moi-même!... Je vous croyais clairvoyante et... vous êtes comme eux!

CLÉMENCE, hargneuse.

Puisqu'on ne veut plus de vous ici...

NOÉMI, cinglante.

Vous ne voulez plus de moi, non plus!... Vous arriverez, mademoiselle Clémence, je vous le promets, vous avez tout ce qu'il faut pour ça!

CLÉMENCE, vexée.

Mademoiselle, je vous jure que je ne crois pas ce que l'on dit. J'ai pour vous le plus profond respect... la plus...

NOÉMI, lui tourne le dos et s'éloigne.

Je vous dispense de toute explication.

CLÉMENCE, s'approche.

Je vous jure, mademoiselle!...

NOÉMI, agacée.

Ne jurez pas, ne me dites plus rien, retirez-vous!

CLÉMENCE.

Je ne veux pas que vous supposiez...

NOÉMI, irritée.

Ne me parlez plus, allez-vous en!...

CLÉMENCE, rageuse sortant.

Allez-vous en!... Nous verrons laquelle de nous deux s'en ira la première!

NOÉMI, douloureusement.

Ça devait arriver, il ne manquait plus que celle-là!... C'est complet!... (Elle rit.) Je n'ai pourtant pas envie de rire! (Après quelques pas.) Ah!... Clémence!... (Réfléchissant.) La première réforme sera de faire maison nette... tâcher d'hospitaliser maman quelque part... Et puis, fini, fini d'être bonne fille, d'être... (Elle s'arrête et prête l'oreille.) Cette fois, j'ai bien entendu fermer la grille!... (Elle va vers la porte et pousse un cri de joie.) C'est lui!

EDMOND, paraît.

Parfaitement, mademoiselle Lambert, c'est moi!

NOÉMI, rayonnante de joie, s'avançant vers Edmond.

J'étais persuadée que tu viendrais, j'en avais la certitude. (Elle s'arrête, le regarde et lui serre le bras.) Brave et cher ami!

EDMOND, très grave, avance vers la croisée.

Du moment que j'avais reçu la lettre, je ne pouvais faire autrement...

NOÉMI, émue.

Ah! vois-tu, c'est heureux que tu sois venu, parce que je ne sais ce qui serait arrivé. Je ne pouvais plus, je ne pouvais plus vivre!.. (Elle quitte son bras.) Si tu savais comme ils ont été méchants! (Elle s'arrête, lui pose les mains sur l'épaule et le regarde en riant.) Mais te voilà! tu es là! C'est toi! bien toi!

Elle l'embrasse, ils sont devant la croisée.

EDMOND, étonné.

Mais... mademoiselle! mademoiselle!

NOÉMI, vivement.

Laisse-moi! Laisse-moi! Il y a si longtemps que j'en avais envie!... Ah! que je suis heureuse! que je suis joyeuse!... Tu ne peux te le figurer! (Elle se serre contre lui.) Mon Edmond!... Ce qu'ils vont être attrapés tous quand ils sauront que tu es arrivé... Attends! (Elle va prendre la chaise et l'apporte près de la croisée.) Maintenant, assieds-toi là, que nous causions de toutes nos petites affaires... (Le regardant encore.) Il est là! Il est là!

Elle lui serre le bras.

EDMOND, qui se laisse faire sans protester, mais gêné.

Mademoiselle Noémi... je ne pensais pas que mon retour...

NOÉMI, allant s'asseoir sur le banc contre la chaire.

J'avais craint un instant que tu n'eusses pas reçu ma lettre...

EDMOND, très embarrassé.

Si, si, je l'ai reçue, du reste, elle était recommandée, les lettres recommandées ne peuvent pas s'égarer.. il faut un vol...

NOÉMI, après un silence.

Mais ne reste pas planté là!... ne sois pas ému... Voyons, assieds-toi, causons, mon futur mari... (Il va pour s'asseoir, elle attire la chaise.) Plus près!

EDMOND, s'asseyant.

Oui, causons, si vous voulez...

NOÉMI, étonnée.

Oh! je comprends ton embarras!.. Je dois te paraître bien hardie, bien folle; n'avions-nous pas l'habitude de nous tutoyer, autrefois? Et puis, je te parle, là, comme si tout était décidé, terminé... je ne songe

qu'à moi, à mon bonheur, à ma joie, et pas à tes fatigues, je suis une égoïste... (Se penchant vers lui.) Mais, vois-tu, il faut me pardonner, j'étais si désespérée!

EDMOND.

Les fatigues, c'est la moindre des choses, je n'y pense plus!

NOÉMI.

Cependant, tu dois être brisé après un si long voyage.

EDMOND, gêné.

Non, je viens de l'hôtel.

NOÉMI, riant.

Ah! voilà!... Lorsque j'avais vu passer l'heure du train je m'étais dit : ce ne sera pas pour aujourd'hui; tu étais allé à l'hôtel, coquet!... Mais, tu dois mourir de faim?

EDMOND.

Non, j'ai très bien déjeuné chez le receveur.

NOÉMI, surprise.

Quel receveur?

EDMOND.

Celui d'ici, pardi!

NOÉMI.

Quand es-tu donc arrivé?

EDMOND.

Hier.

NOÉMI.

Comment, hier? et tu ne viens qu'aujourd'hui?

EDMOND.

J'ai pensé que le mercredi, vous aviez vos classes

à surveiller et que je vous dérangerais probablement, ce matin, j'avais une commission à faire pour le receveur et il m'a retenu à déjeuner.

NOÉMI, troublée.

Ah !.. alors vous êtes ici depuis hier... (Tremblant.) Est-ce que vous n'êtes plus... mon ami?.. Edmond?

EDMOND, ému.

Il faut croire que si, puisque j'ai fait le voyage.

NOÉMI, chagrine.

Pourquoi en ce cas ne m'avoir pas prévenue hier soir que vous étiez ici? Vous deviez bien penser que je mourais d'impatience?

EDMOND.

J'ai bien pensé en effet que... mais j'ai été accaparé par des anciens camarades, les collègues, ils m'ont emmené au café de l'Oise et nous ne sommes partis que très tard.

NOÉMI, inquiète.

Vous êtes allé au café de l'Oise?

EDMOND.

Oui.

NOÉMI.

Vous avez vu MM. Masurier, Oudoire et Compagnie?

EDMOND, hésitant.

Oui!

NOÉMI, de plus en plus inquiète.

On vous a parlé de moi?

EDMOND, secouant la tête.

Non... pas du tout.

NOÉMI.

Alors, je ne vous comprends pas... Quand on écrit à quelqu'un comme je l'ai fait : si vous m'aimez toujours, venez; et que ce quelqu'un vient, on est en droit d'attendre de lui, un peu plus d'empressement.

Elle se lève et passe.

EDMOND, assis.

Je vais vous dire, mademoiselle; là-bas, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis demandé pourquoi d'abord, vous m'aviez interdit votre porte, pourquoi ensuite vous m'aviez fait envoyer à l'autre bout de la France.

NOÉMI, étonnée.

Moi ! c'est moi qui vous ai fait déplacer !

EDMOND, continuant.

J'ai pensé que vous vouliez être libre, que je vous gênais. Vos lettres restèrent tendres, mais très rares; vous aviez tant d'occupations!... Un moment, je fus sur le point de tout quitter et de venir ici pour savoir ce qui se passait...

NOÉMI, se retourne.

Et puis?

EDMOND.

Et puis, je me suis dit que si vous m'aimiez ce serait superflu et que si vous ne m'aimiez plus c'était inutile.

NOÉMI.

Eh bien ! vous voilà rassuré, maintenant?

EDMOND, triste.

Oui.

NOÉMI, ironique s'animant.

Oui, mais quelque chose vous chiffonne, n'est-ce

pas?.. Dites donc ce que vous avez sur le cœur, on ne se gêne plus avec moi... Si je voulais être libre, c'était pour abuser de ma liberté?

EDMOND, se lève.

Oh! non, mademoiselle Noémi, je ne dis pas ça!

NOÉMI.

Vous le pensez!..

EDMOND.

Je ne le crois pas.

NOÉMI, amère.

Vous ne croyez pas, seulement, au lieu de venir à moi franchement la main tendue, vous allez sournoisement faire une enquête sur mon compte au café; vous aviez des doutes, maintenant vous êtes bien près d'être convaincu!

Elle s'arrête sur le banc d'élèves opposé.

EDMOND.

S'il en était ainsi, je serais reparti sans vous voir.

NOÉMI, nerveuse et violente.

Vous vouliez me chapitrer sévèrement; je l'ai bien vu!.. On ne fait pas voyager impunément un galant homme de Perpignan à Trimont pour le prier de réparer une situation aussi compromise que la mienne!.. On vous a dit que M. Baudrand était mon amant? Ne niez pas, c'est inutile... Eh bien, je la continue votre enquête! on ne vous a pas tout dit, j'en ai eu beaucoup d'autres : Rivollet, Duthel, Oudoire... j'en ai eu tant que je ne sais plus!

EDMOND, allant à elle effrayé.

Noémi, taisez-vous! taisez-vous!

NOÉMI, riant nerveusement.

Non, non, il faut que vous sachiez tout... J'ai eu

aussi Masurier, Naudin, Bernard, des bruns, des blonds, des rouges, des jeunes et des vieux, j'ai eu tout le pays!

EDMOND, très ému.

Je vous en supplie!

NOÉMI, continuant avec emportement ironique.

Ah! mon cher, vous avez là une belle fiancée, je vous fais mon compliment! Le pis est que cette personne, sans le moindre respect pour sa profession, pour les siens et pour elle-même, dépourvue complètement de sens moral, ne se donne ni par vice ni par caprice, mais dans le but le plus bas, par intérêt!... On n'a pas à vaincre de résistance avec elle, c'est elle qui provoque, elle qui fait les avances, qui s'offre!

EDMOND.

Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! taisez-vous!

NOÉMI, vivement.

Cette rouée veut se faire plaindre, se poser en victime. Et quand elle se voit conspuée par tout le monde, elle a l'audace de crier à la calomnie, d'appeler à son aide celui qui fit serment de la défendre et de l'aimer... Elle a l'audace de se jeter dans vos bras et de vous crier : je t'aime! j'ai confiance en toi, comme tu dois avoir confiance en moi, je suis malheureuse, je suis perdue, sauve-moi! (Reprenant haleine.) Ah oui! mais par bonheur, dans l'*Administration*, on ne se laisse pas prendre par les sentiments, vous avez fait votre enquête, et vous démasquez la misérable.

EDMOND, suppliant.

Noémi! chère Noémi! oui, j'ai eu tort; mais si un

instant j'ai douté, en vous voyant, mes craintes se sont dissipées; en vous entendant, j'ai...

NOÉMI, méprisante.

Vous avez douté!

Elle reste atterrée.

EDMOND, ému et tendre.

Je vous retrouve comme ce jour de distribution de prix, où vous m'apparûtes si belle, si haute, que moi, pauvre petit employé, je n'osais vous proposer d'unir nos deux existences et de faire un bonheur de nos deux misères. Mais à présent...

NOÉMI, haussant les épaules.

Comme on rirait au café de l'Oise si l'on vous entendait!..

EDMOND.

Oui, oui, j'ai eu tort d'y aller, tort d'écouter ce que l'on m'y racontait... je vous en demande pardon. Noémi, je vous jure que ces calomnies ne laissent pas de trace dans mon cœur; je veux vous faire respecter de tous, comme vous méritez de l'être; je veux que vous soyez heureuse, autant que vous avez souffert.

NOÉMI, à elle-même, douloureuse.

Il était une souffrance que j'ignorais encore; vous me l'apprenez en cet instant!

EDMOND.

Comme autrefois, c'est mon cœur qui vous parle, Noémi...

NOÉMI, se levant.

Ah! non,.. jamais!

EDMOND.

Je vous aime, Noémi.

NOÉMI, violente se jetant sur lui et le poussant vers le fond.

Je vous hais, je vous hais, je vous hais! Je vous hais parce que dans mon ignorance je vous plaçais au-dessus d'eux et que vous êtes comme eux! parce que jamais je n'avais douté de vous et que vous m'avez crue capable du plus ignoble calcul! parce qu'enfin, je vous aimais et qu'à présent, je vous méprise!

EDMOND.

Noémi!.. mademoiselle Noémi!..

NOÉMI, le poussant toujours.

Non, plus de déclarations, de déclamations, partez! Retournez à l'autre bout de la France, allez où vous voudrez, je rougirais autant de me marier avec vous que de me donner aux autres!

EDMOND.

Mademoiselle!

NOÉMI, haletante de rage et menaçante.

Partez! partez!.. Que je ne vous voie plus!.. Faut-il vous répéter que vous me faites horreur, que je vous méprise, que je vous hais!... plus que les autres?... Ils n'avaient rien juré, eux! partez, partez! (Edmond est dehors, elle referme la porte du préau et tombe sur une chaise, sanglotant.) Il n'y a donc rien de vrai... rien!.. pas même l'amour!

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au premier acte, moins l'estrade. A droite le corps de bâtiment de l'école avec, au premier plan, la porte surélevée de deux marches; un banc sous les fenêtres. A gauche, le pavillon d'habitation avec porte au premier plan; un banc à côté. La scène est occupée par le préau planté d'arbres, des bancs entre les arbres. Au fond, la grille de clôture en oblique sépare le préau de la rue; une porte à deux battants s'y ouvre toute grande, à la gauche. Au lointain la ville.

Au lever du rideau, Masurier et Rivollet entrent par la porte de la grille, suivis par Baudrand. Masurier mécontent marche en secouant la tête et Rivollet l'accompagne, faisant des gestes de dénégation énergique.

RIVOLLET.

Non, non, encore une fois non! Et maintenant fichez-moi la paix!

MASURIER, ralentissant.

Enfin, qui que ce soit, Pierre ou Paul, il nous met dans un fichu embarras!... Nous n'en retrouverons jamais une aussi capable et aussi gentille!

RIVOLLET, arrêté.

Trop gentille!

MASURIER, qui l'a dépassé, se retournant.

Trop gentille? Je ne veux pas revenir sur ce qui s'est passé, je vois ce qui arrive et c'est très désagréable pour tout le monde! Qu'a dû penser le préfet quand il a reçu sa démission? Et, que dirait-il, s'il savait que toutes les filles d'ici vont maintenant chez les sœurs?... Ils ont bien manœuvré, les calotins!

RIVOLLET, souriant.

Vous pensez que ce sont eux.

MASURIER, se rapprochant de Rivollet.

Mais, mon ami, cette campagne de calomnies contre la maîtresse et contre l'école, a été menée contre nous; cette grève des enfants n'a qu'un but, nous compromettre; ça sent le jésuite d'une lieue! (A Baudrand qui s'est approché.) Ce n'est pas votre avis, Baudrand?

BAUDRAND, très morne, très soucieux.

Peut-être... peut-être... je ne vois pas.. je ne sais pas...

RIVOLLET.

Ne serait-ce pas plutôt la vengeance de personnes jalouses? Madame Démarié, les Hospitalières... (Hésitant.) Et puis, peut être, a-t-elle été imprudente?

BAUDRAND, inquiet.

Vous y croyez aussi, aux histoires d'amour, vous?

RIVOLLET, étonné.

Comme tout le monde... (Souriant.) En ce qui me concerne, je suis bien sûr qu'il n'y a rien eu; mais pour les autres!...

BAUDRAND, net.

Vous avez des preuves?

RIVOLLET, riant.

Pourquoi ne s'est-elle pas mariée avec son cousin? On ne me fera pas croire, à moi, que c'est elle qui a refusé?

BAUDRAND.

C'est pourtant la vérité.

MASURIER, montrant la grille.

Regardez Duthel, s'il est content, s'il marche vite!... C'est un beau jour pour lui, parbleu!

Tous regardent vers la grille. Duthel entre rapidement et salue de loin. Ils répondent assez froidement au salut.

DUTHEL, marchant son chapeau à la main.

Je ne suis pas en retard, messieurs?

MASURIER.

Nous arrivons, et, vous voyez, nous ne sommes pas encore au complet.

DUTHEL, remettant son chapeau.

Ah bon... bon... (Un silence, il les regarde l'un après l'autre.) Eh bien, qu'est-ce que vous en dites?

MASURIER.

Rien! (Souriant.) Ça vous fait plaisir ce départ forcé, hein?

DUTHEL, indulgent.

J'estimais beaucoup mademoiselle Lambert, comme institutrice; elle donnait des leçons à ma fille. Mais, je suis forcé de reconnaître que ce qui se passe aujourd'hui donne entièrement raison à ceux qui défendent les congrégations. (s'avançant vers Masurier.) Dans le fond, je n'aime pas plus les curés que vous; mais, voyez-vous, il faut une religion pour les femmes. (Il lui frappe sur le bras.) Si vous supprimez la religion,

il n'y a plus de morale, plus d'honnêteté, plus rien...

Rivollet allume une cigarette.

BAUDRAND, qui s'est approché, à Duthel.

Vous connaissez quelque chose de positif contre mademoiselle Lambert? Vous avez une certitude matérielle; des faits?

DUTHEL, surpris et souriant.

Farceur! C'est de notoriété publique. L'indiscrétion ne vient pas de moi.

MASURIER, à Baudrand, avec reproche.

Il est certain que lorsqu'on a de semblables bonnes fortunes, on pourrait bien ne pas le crier sur les toits!

BAUDRAND, stupéfait.

C'est pour moi que vous dites ça?

MASURIER, remontant.

Eh parbleu! c'est pas pour l'empereur de Chine!

BAUDRAND.

Alors, vous supposez que moi... j'ai?..

DUTHEL, secouant la tête.

Il n'y a pas de fumée sans feu!

BAUDRAND, vivement.

Je vous en donne ma parole d'honneur : mademoiselle Lambert ne m'est rien. Elle n'a jamais été ma maîtresse, jamais!

MASURIER, s'extasiant.

Vous êtes tous là à protester : Rivollet, Duthel...

DUTHEL, étonné.

Moi!

MASURIER, redescend, à Baudrand.

On ne vous accuse pas, on ne vous demande pas

de vous confesser, ces choses-là on les garde généralement pour soi, on dit seulement, que ce qui arrive est très embêtant. Voilà!

BAUDRAND, haussant les épaules.

Vous dites cela, parce que vous savez bien que celui de nous tous qu'on accuse avec le plus de vraisemblance, c'est vous!

MASURIER, remonte.

Ah! elle est forte! Moi?... parce que je suis bonhomme, familier, que j'ai plaisanté avec mademoiselle Lambert... Je faisais comme vous, mais je n'allais pas plus loin.

RIVOLLET, riant.

Vous voyez, vous protestez, vous vous défendez aussi, comme les camarades?

MASURIER.

Je me défends... je me défends! Moi, je dis la vérité!

BAUDRAND.

Et nous?

MASURIER, vexé, remonte.

N'en parlons plus, ce n'est personne! (Apercevant Oudoire qui entre avec Démarié) A moins que ce soit ce scélérat d'Oudoire qui ait fait le coup.

OUDOIRE, s'avançant vers Masurier.

Qu'est-ce que j'ai fait? (Aux autres, portant la main à son chapeau.) Salut, messieurs! (A Masurier) Voyons, quoi?

Démarié va serrer la main à Baudrand, puis à Rivollet. Derrière eux s'est glissée madame Dujardin qui les suivait, elle va sans que personne la remarque dans le fond du préau s'asseoir sur un banc.

MASURIER.

Il paraît que vous avez été trop galant avec mademoiselle Lambert et que c'est vous qui la faites partir.

OUDOIRE, menaçant Masurier de l'épaule.

Vous ne m'avez pas regardé? Et si vous voulez que je vous dise : je ne suis pas fâché de lui voir les talons. Elle était trop fière, trop savante pour nous autres. (Souriant et montrant Baudrand.) Pour monsieur le pharmacien qui a des diplômes, c'est une autre affaire!

BAUDRAND.

Est-ce que vous allez prétendre aussi que je suis l'amant de mademoiselle Lambert?

OUDOIRE.

Je ne prétends rien moi, je répète.

BAUDRAND, vivement.

Vous répétez une infamie! Ce n'est pas vrai, c'est faux, archi-faux; mademoiselle Lambert n'a pas d'amant.

OUDOIRE, malin.

Si vous n'avez pas réussi, il peut y en avoir d'autres; et, je vois par là des compagnons qui n'ont pas dû demander mieux que de se faire embaucher.

MASURIER.

Vous vous trompez, Oudoire, aucun de nous....

OUDOIRE, riant.

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère?... Le frisé du télégraphe, comme disait Rivollet, est-ce que vous vous figurez qu'il venait ici pour des prunes?

BAUDRAND, très net.

Je lui ai parlé, à ce jeune homme, avant son dé-

part, l'autre jour. Mademoiselle Lambert était sa fiancée, mais rien de plus, et elle l'a jeté à la porte parce que, lui aussi, avait écouté vos histoires.

Ils rient.

OUDOIRE, bon enfant.

Je le veux bien; mais on en connaît d'autres sur elle!... J'ai un cousin qui habitait à Paris dans le même quartier qu'elle; elle est fille d'un failli et d'un failli qui s'est pendu. (A Baudrand qui secoue la tête.) Oui, monsieur, d'un failli qui s'est pendu! Comment voulez-vous après que ça fasse quelque chose de bon? C'est pas possible!

DUTHEL, approuvant.

Vous avez parfaitement raison!

BAUDRAND, vivement.

C'est absurde!

MASURIER, à Duthel.

Taisez-vous donc! c'est vous avec vos bavardages de femmes saoules qui avez mis tout le pays sens dessus dessous!

DUTHEL, remonte à droite.

Si vous n'aviez pas tous été fourrés dans ses jupes on n'en aurait pas fait de bavardages... Vous étiez bien trop fiers de laisser croire qu'elle vous favorisait! Aujourd'hui que ça tourne mal, vous rejetez la faute sur le voisin!

BAUDRAND, en avant à gauche.

Pour quelle raison l'attiriez-vous donc chez vous, vous?

DUTHEL, redescend.

Moi?

BAUDRAND, agressif.

Oui, vous!

DUTHEL.

Ah! permettez, permettez...

BAUDRAND.

A nos âges on a encore une excuse, au vôtre, c'est du vice!

Tout le groupe se met à rire.

MASURIER, à Oudoire près de lui.

Voilà qui est tapé!

BAUDRAND.

Et si je ne respectais pas vos cheveux blancs, je dirais que vous êtes un polisson.

OUDOIRE, rit de plus en plus fort.

Attrape!

DUTHEL, exaspéré d'entendre les rires.

S'en prendre à moi, à moi! Quand M. Masurier s'enfermait ici, seul, avec elle, que M. Rivollet l'emmenait à la campagne, qu'Oudoire la suivait comme un chien et que vous, vous la forciez à venir chez vous, on sait comment et pourquoi!

Tous protestent.

BAUDRAND.

Encore une fois, ce n'est pas vrai! Vous insultez une femme!

DUTHEL.

On l'a vue!

BAUDRAND, très excité.

Vous en avez menti!

RIVOLLET, à Baudrand.

Baudrand, laissez-le donc!

DUTHEL, la voix entrecoupée par la suffocation.

Monsieur... je suis... aussi honnête homme que vous, et peut-être plus!

BAUDRAND.

Ce n'est pas prouvé, on en connaît sur votre compte !

DUTHEL.

Et sur le vôtre?

BAUDRAND.

Moi, je n'ai jamais nié une dette verbale, comme vous avez fait pour Couturier!

DUTHEL.

Et moi je n'ai jamais vendu de drogues pour les filles dans l'embarras!

BAUDRAND, riant.

Vous en auriez plutôt acheté.

DUTHEL, brandissant sa canne.

Insolent! vous mériteriez une correction!

MASURIER, le retenant.

Monsieur Duthel, vous ne ferez pas ça! (A Baudrand.) Vous n'allez pas vous battre dans le préau de l'école?

DUTHEL, à Masurier, montrant Baudrand.

Lui! le champion de la vertu!... parce qu'il n'a pas pu!

BAUDRAND.

Au moins, moi je la défends; tandis que vous, vous l'accusez. Si vous croyez que ce n'est pas plus canaille!

DUTHEL, marche sur le groupe.

Coquin! empoisonneur!

Grand brouhaha.

RIVOLLET, retenant Duthel avec Oudoire.

Vous avez tort, monsieur Duthel, vous avez tort.

DÉMARIÉ, retenant Duthel.

Mais oui, mais oui !

DUTHEL.

Empoisonneur !

BAUDRAND.

Voleur ! jésuite !

MASURIER, à Baudrand.

Finissez donc ! Voyons, taisez-vous, Baudrand, Duthel !

Grande confusion de voix. Oudoire à l'écart se tient les côtes, Duthel se dégage en arrière écartant tout le monde avec sa canne.

DUTHEL.

Vous ne valez pas mieux que lui ! Vous êtes tous des sacripants ! des socialistes !

Protestations. — Attirée par le bruit, Noémi est venue sur le perron suivie de Clémence ; elle assiste un instant à la scène. Puis elle descend et simplement, comme si rien ne se passait, tandis que Clémence reste sur le perron, tenant un cahier entre ses mains avec un air de maîtresse.

NOÉMI.

Messieurs, si vous...

MASURIER, vivement.

Assez tous les deux, taisez-vous ! (Il s'avance et salue.) Mademoiselle ?

NOÉMI.

Si vous voulez faire l'inventaire du mobilier scolaire, je suis à votre disposition.

MASURIER.

Bien, mademoiselle ! (Très embarrassé se tourne vers les autres, hésite, puis enfin.) Auparavant, mademoiselle

Lambert, je tiens à vous déclarer combien nous regrettons la résolution que vous avez prise de donner votre démission...

NOÉMI, froide.

Je vous remercie, monsieur. (Montrant la porte.) Si vous voulez vous donner la peine d'entrer.

MASURIER, insistant.

Non, je tiens encore à vous dire, mademoiselle, que si des personnes malveillantes, dans un but difficile à comprendre, ont donné à votre conduite une interprétation que... qui n'est pas la bonne, ni moi, ni ces...

NOÉMI, interrompant.

Monsieur le maire, je ne doute ni de votre sincérité ni de votre éloquence, mais ne revenons pas, s'il vous plaît, sur ce qui est passé.

MASURIER, proteste.

Pardon, il faut au contraire que vous sachiez. On vient de s'expliquer là tous ensemble ; eh bien, aucun de nous ne croit ce qui a été dit... Nous sommes de braves gens, nous n'aurions pas voulu faire du tort à une honnête jeune fille comme vous, qui a besoin de gagner sa vie, nous ne sommes pour rien...

BAUDRAND, interrompant, mouvement de Noémi.

Ayez donc le courage de le dire... quand elle est venue ici, nous avons cru que mademoiselle Lambert était comme tant d'autres, et le pays aussi l'a cru ; si le pays ne peut reconnaître son erreur, reconnaissons la nôtre.

NOÉMI, sèchement.

Inutile !

MASURIER, écartant Baudrand.

Non, moi je vais vous dire ce qui en est ! (A Noémi.)

Vous avez eu tort de vous fâcher, de vous décourager et de ne pas avoir confiance en nous : voilà !

NOÉMI.

Je ne suis accessible ni à la colère, ni à l'abattement, j'ai seulement compris, pauvre écolière de la vie, certaines choses dont je ne me doutais pas.

Les autres groupés dans le fond plaisantent.

BAUDRAND.

Quelles choses ?

NOÉMI, simplement.

J'ai compris que l'enseignement ne devait pas être un pis aller, mais un sacerdoce pour lequel il faut avoir la vocation. J'ai compris que ce n'était point seulement les quatre règles, la géographie, la syntaxe et le manuel d'instruction morale et civique que nous devions enseigner à celles dont nous voulons faire des femmes ; mais que nous devions surtout leur montrer la vie. Je n'avais pas la vocation, j'en avais trop vu de la vie, j'ai donné ma démission, je ne compte plus... Faisons, si vous voulez bien, l'inventaire, (Montrant Clémence.) ma remplaçante est là.

Maurier ne trouve rien à répondre et marche vers le perron. Noémi le suit. Baudrand marche derrière eux.

BAUDRAND, vivement.

Mais ce n'est pas admissible, vous ne pouvez pas nous quitter ainsi... Il faut que le préfet refuse votre démission !

NOÉMI, sur le perron.

Il y a longtemps qu'elle est acceptée, vous le savez bien !

Maurier et Noémi, puis Baudrand entrent dans l'école.

DUTHEL, en avant du groupe, les retenant.

Hein ! vous l'entendez, ce misérable pharmacien ! (Il désigne Beudrant.) le plus enragé avant... est-il assez bas, assez plat ?...

RIVOLLET, retourné.

Il ne peut pourtant pas pour vous faire plaisir dire qu'il est allé avec elle si ce n'est pas vrai !

DÉMARIÉ.

Puisque personne n'y est allé !

DUTHEL, haussant les épaules.

Il n'y a pas de fumée sans feu ! Je ne sors pas de là.

OUDOIRE, à Démarié, brusquement.

Et pourquoi que vous avez retiré vos filles de l'école, alors ?

DÉMARIÉ.

C'est ma femme, elle avait assisté à la scène, elle était très montée, elle ne plaisante pas sur ce chapitre.

OUDOIRE, à Rivollet.

Et vous, pourquoi avez-vous retiré votre nièce ?

RIVOLLET, embarrassé.

Tout le monde retirait ses enfants.

DUTHEL, riant.

Vous voyez !

DÉMARIÉ, au groupe, désignant l'école.

Allons-nous retrouver ces messieurs ?

DUTHEL, lui tournant le dos.

Allez-y si vous voulez, moi je m'en moque un peu !

OUDOIRE, approuvant.

Et moi aussi !

DÉMARIÉ, à Rivollet.

Vous venez, Rivollet?

RIVOLLET.

Oui, oui...

Ils entrent dans l'école.

OUDOIRE, à Duthel.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je ne coupe pas dans tout ce qu'elle leur chante.

DUTHEL.

Vous êtes un homme de bon sens, vous...

OUDOIRE.

Allons-nous prendre un verre?

MADAME DUJARDIN, après bien des hésitations, s'approche et très agitée.

Messieurs... Alors... C'est bien vrai, mademoiselle Lambert... s'en va?

DUTHEL.

Du moment qu'il n'y a plus d'élèves, il n'y a plus besoin de maîtresse !

MADAME DUJARDIN.

Et... on laisse faire ça !

OUDOIRE, riant.

On ne peut pas planter ici des choux et des carottes, ça reviendrait trop cher à la commune !

MADAME DUJARDIN, indignée.

Moi aussi, j'avais cru à toutes les abominations Mais, je vous ai entendus. On ne peut pas la laisser partir, ce serait honteux !...

DUTHEL, sévère.

Faites attention, madame Dujardin, vous êtes directrice de l'asile municipal.

MADAME DUJARDIN.

On ne m'empêchera pas de dire que c'est honteux ! (Apercevant madame Lambert à la porte du pavillon, elle se précipite vers elle.) Ah ! madame Lambert, ma chère madame Lambert !

MADAME LAMBERT, l'air un peu égaré.

Que veulent ces messieurs ?

MADAME DUJARDIN.

C'est la commission scolaire, madame Lambert ?

MADAME LAMBERT.

Ah ! oui, pour l'inventaire !

NOÉMI, paraît sur le perron ; à Duthel et Oudoire qui s'éloignent.

Messieurs, si vous voulez signer les procès-verbaux ?

DUTHEL, revient avec Oudoire.

Comment donc !

OUDOIRE.

On y va ! on y va.

Noémi descend dans le préau et va vers sa mère qui avance vers elle. Ils entrent dans l'école.

NOÉMI.

Ah ! maman, chère maman ! c'est fini ! Nous voilà libres. Tu es satisfaite ?

MADAME LAMBERT, absente.

Si tu l'es !

NOÉMI.

Nous allons partir immédiatement, toutes nos malles sont à la gare ; tes paquets sont-ils prêts ?

MADAME LAMBERT.

Encore quelques petites choses.

NOÉMI, empressée le reconduisant.

Termine vite...

MADAME DUJARDIN, s'approche de Noémi, les larmes aux yeux.

Mademoiselle ! je vous demande bien pardon, je suis la cause de tout ce qui est arrivé... Je voyais le monde trop beau et...

NOÉMI, l'arrêtant.

Ma mère le voyait trop laid ! (Elle lui tend la main.) Je ne vous en veux pas !

MADAME DUJARDIN.

Je n'avais connu que le meilleur des hommes et je ne pouvais croire...

NOÉMI, l'interrompt.

Ne parlons plus de ça, j'ai déjà oublié Trimont, dans quelques heures nous serons à Paris.

MADAME LAMBERT, avec terreur.

A Paris !

NOÉMI, rassurant sa mère.

J'ai tout prévu. Je travaillerai dans les ateliers de Florion, il ne me refusera pas d'être ouvrière chez lui et je gagnerai assez pour nous deux... Nous serons libres et tu seras tranquille ; ne crains rien, maintenant je ne suis plus une écolière, je suis maîtresse de moi et saurai me conduire !

MADAME LAMBERT.

Je ne crains plus rien ; seulement, si tu m'en crois, prie aussi le bon Dieu.

NOÉMI, évasivement.

Oui, mère, oui... (Apercevant Baudrand à la fenêtre de

l'école.) L'inventaire est terminé, ces messieurs vont revenir, va vite chercher tes affaires. Madame Dujardin te conduira à la gare. (A madame Dujardin.) Vous voulez bien, madame Dujardin?

MADAME DUJARDIN, émue.

Si je veux? je crois bien!... Je suis bien trop heureuse, mademoiselle, (Elle lui prend les mains.) que vous oubliiez ce que je vous ai dit et que vous me rendiez votre confiance! (A madame Lambert.) Je vous suis, madame, je ne vous quitte plus, ma chère dame.

Elles entrent dans le pavillon.

BAUDRAND, de la fenêtre de l'école appelant.

Mademoiselle Lambert?

NOÉMI, allant vers la fenêtre.

Qu'y a-t-il?

BAUDRAND, lui présentant des livres qu'il tient à la main.

Nous avons trouvé dans la bibliothèque scolaire ces livres de philosophie, qui n'appartiennent certainement pas à l'école!

NOÉMI, prenant les livres.

Merci, monsieur, c'est vrai, je les avais oubliés. (Elle ouvre son petit sac qui est sur le banc, et essaie de glisser les livres dedans.) Allons donc! (Baudrand sort de l'école et vient à elle.) Ils ne peuvent pas entrer?

Elle garde les livres à la main. — Noémi fait un mouvement pour emporter les livres dans le pavillon.

BAUDRAND.

Mademoiselle? (Elle s'arrête.) Il y a encore une chose que je voudrais vous dire?

NOÉMI, surprise.

J'écoute.

Peu à peu des gens se groupent dans la rue derrière la grille.

BAUDRAND.

Je me suis mal conduit envers vous, je le reconnais, et vous ne me méprisez pas encore autant que je me méprise, mais je tiens à vous affirmer que jamais je n'aurais envoyé de rapport et que je suis absolument étranger à la cabale...

NOÉMI, avec indifférence, jetant un coup d'œil à la grille.

Les menaces que vous m'avez faites suffisent.

BAUDRAND, de plus en plus ému.

J'étais fou, voyez-vous... Il y a des moments où l'on n'est plus son maître... on redevient sauvage, on redevient une bête, on s'exaspère... l'amour-propre se met de la partie... Mais après, lorsque la crise est passée, lorsqu'on n'est pas un Duthel, un Oudoire, on sent combien on a été près de commettre une vilenie... on est heureux d'y avoir échappé, on est plein de reconnaissance pour celle qui n'a pas cédé, elle grandit... on l'admire, on est fier d'elle et triste de soi.

NOÉMI, veut s'éloigner.

Je vous félicite du revirement!

BAUDRAND, la suit.

Après les jours d'égarement j'ai repris possession de moi-même; et je n'ai plus qu'un espoir, je ne forme plus qu'un vœu... (Elle se retourne.) Non, je n'ose... je suis honteux de vous demander cela... Il me semble que je fais aussi mal qu'avant...

NOÉMI, railleuse.

Dites donc, allez, au point où nous en sommes.

BAUDRAND.

Je voudrais... Vous vous indignerez?... vous me maudirez...

NOÉMI, calme.

Non.

BAUDRAND, tremblant.

Je voudrais qu'il me fût permis... de réparer le mal?

NOÉMI, calme, feignant de ne pas comprendre.

Réparer?... Qu'entendez-vous par là?... Qu'est-ce que cela veut dire?

BAUDRAND.

Je vous ai méconnue, je vous ai offensée, je ne vous croyais alors qu'à travers la passion, et mon seul désir aujourd'hui est de faire oublier ce passé, de vous consacrer ma vie, tout mon dévouement, toute mon affection.

NOÉMI, dure.

Je ne comprends pas.

BAUDRAND.

Si, voyons, vous comprenez!

NOÉMI, le regardant bien en face.

Vraiment! Vous comptiez que j'accepterais!

BAUDRAND, humble.

Je ne suis pas l'homme que vous avez connu, le contact journalier de ces brutes m'a rendu un instant comme elles; mais...

NOÉMI, méprisante, gagnant vers le milieu.

Ce contact, moi, m'a révélée à moi-même, m'a montré ce que je valais et m'a éloignée d'eux.

BAUDRAND, pressant.

Vous êtes une femme supérieure.

NOÉMI, s'arrête et ironique.

Je suis une femme comme les autres. Et, vous ne

l'ignorez pas, vous qui m'avez initiée, qui m'avez déniaisée. N'est-ce pas comme cela qu'on dit ?

Elle s'éloigne à gauche. Des visages narquois et moqueurs apparaissent en plus grand nombre derrière la grille.

BAUDRAND, ému.

Mademoiselle Lambert, c'est loyalement...

NOÉMI, sévère.

N'insistez pas, monsieur. C'est m'injurier à nouveau de croire que mon honneur ait souffert quelque atteinte de votre violence et qu'il y ait besoin d'une réparation.

BAUDRAND, très ému.

C'est une affection sincère...

NOÉMI, vivement.

Ah ! Taisez-vous ; il me semble que je vous revois !... Et je ne sais plus, si c'était hier que vous mentiez, ou si c'est aujourd'hui que vous me trompez...

BAUDRAND, désespéré.

Comment m'exprimer?... Que puis-je dire? Que puis-je faire?

NOÉMI, net.

Restons-en là. (Ironique.) Quand je suis venue ici, j'avais la tête bourrée de préjugés, d'enfantillages, je m'imaginais la vie très compliquée, vous m'avez appris qu'elle était très simple, je vous en remercie, cela doit vous suffire.

BAUDRAND.

Mademoiselle Lambert!

NOÉMI, montrant la grille et la foule qui est entrée.

Faites donc attention à tous ces gens qui vous re-

gardent, monsieur le délégué cantonal, je pourrais vous compromettre !

Elle va poser les livres sur le banc près du pavillon.

BAUDRAND, regardant la grille.

Que veulent-ils?

NOÉMI, repassant pour aller à l'école.

Ce sont vos concitoyens qui viennent me faire la conduite.

BAUDRAND, regarde la foule, puis Noémi.

Comment!.... Vous croyez?

NOÉMI, montrant la foule.

Ils veulent me huer, parce que je suis, — ils n'en doutent pas, — votre maîtresse et celle de beaucoup d'autres! Laissez donc ces ignorants venger la morale!

BAUDRAND, les rires augmentent parmi la foule.

Je vais leur parler.

NOÉMI, souriant.

Ils ne vous écouteront pas!

Elle s'assoit sur un banc.

BAUDRAND, vivement.

Nous allons bien voir. (Il s'avance vers la foule qui se tait.) Dites donc, vous autres, commencez par me débarrasser le préau. Ce n'est pas votre place ici!

UNE VOIX, narquoise.

On voulait lui faire nos adieux!

Rires.

BAUDRAND.

Vous vouliez insulter une femme qui mérite le respect de tous!

Le mouvement de recul s'arrête.

PLUSIEURS VOIX.

Oh! la, la!

Protestations diverses et rires.

BAUDRAND, ferme.

Parfaitement!

UNE VOIX.

On sait pourquoi que vous la défendez.

Les rires redoublent.

BAUDRAND, se fâchant.

C'est faux!... Ceux qui ont dit cela sont d'indignes menteurs!

PLUSIEURS VOIX.

Non! non! c'est vrai!... Ils n'ont pas menti!... N'en faut plus!... à la porte!

NOÉMI, se lève et s'approche de Baudrand.

Vous le voyez, tout ce que vous pourrez leur dire...

BAUDRAND, se retourne.

Ils m'écouteront! Il faudra qu'ils m'écoutent! (Il monte sur un banc, au milieu.) Je m'adresse aux honnêtes gens! aux personnes raisonnables! Retirez-vous! cette manifestation n'a pas raison d'être.

UNE VOIX DE FEMME, plus distincte.

C'est-y qu'elle ne voudrait plus partir?

Un silence relatif se fait.

BAUDRAND.

Si, mademoiselle Lambert nous quitte, mais...

PLUSIEURS VOIX, joyeuses.

Ah! à la bonne heure! — On reste!

Puis les rires s'apaisent un peu.

BAUDRAND, haussant le ton.

Non, il faut vous en aller aussi. (La rumeur redou-

ble.) Mademoiselle Lambert a donné sa démission de son plein gré, nous n'avons rien à redire contre elle... (Haussant de plus en plus la voix.) c'est une honnête femme !...

PLUSIEURS VOIX, moqueuses et goguenardes.

Assez ! Assez ! — A bas Baudrand ! Va faire tes pilules !

BAUDRAND.

Mes amis, je vous en prie...

PLUSIEURS VOIX.

Non ! assez !... va préparer tes clystères !... Mets-z'y un emplâtre !... donne-z'y du vin Baudrand !

La foule joyeuse, l'entoure, en riçanant.

BAUDRAND, rageur recule sous les risées de la foule.

Brutes !... brutes !

NOÉMI, à Baudrand.

Rentrez !

BAUDRAND, exaspéré.

Je ne peux pas vous laisser insulter !

NOÉMI, net.

Si, il le faut, pour compléter mon instruction !

BAUDRAND, étonné et douloureusement.

Me refuserez-vous le seul moyen que j'aie de me réhabiliter à vos yeux ?

NOÉMI, descendant encore.

Il n'est plus en votre pouvoir de me défendre, vous avez perdu le droit de leur parler honnêtement de moi ; vos éloges se retournent contre vous et contre moi. Entendez les.

La foule suit de loin la conversation de Noémi et de Baudrand.

PLUSIEURS VOIX.

L'embrassera ! brassera pas !

BAUDRAND, les regarde avec mépris.

Tas d'imbéciles ! (Concentrant sa colère et son dépit en soi.) Dire que je me heurte en eux à ma propre faute ! Dire que tous mes efforts se brisent contre cette masse absurde ! Et ils rient ; ils rient quand ils devraient pleurer de leur sottise !... (Apercevant tout à coup le groupe de la commission revenu sur le perron.) Ah ! Messieurs Rivollet, Démarié, Oudoire, venez à mon aide !

Noémi passe en avant du pavillon.

MASURIER, descendant suivi de Démarié.

Qu'y a-t-il donc ?

BAUDRAND, très surexcité.

Je ne puis me débarrasser de ces individus qui insultent mademoiselle Lambert, qui nous insultent !

UNE VOIX, narquoise.

On peut plus rire, alors !

BAUDRAND.

Parlez-leur, vous, monsieur le maire, dites-leur ce qu'il en est.

MASURIER, s'avançant.

Certainement... Certainement...

La foule s'apaise.

OUDOIRE, descendant à Duthel.

Pour une belle conduite, c'est une belle conduite !

Rivollet reste sur le haut du perron causant avec Clémence.

MASURIER.

Mes chers concitoyens, l'école est un terrain neutre. Vous ne devez pas y faire de tapage. Ayez con-

fiance dans la fermeté des autorités pour faire exécuter la loi.

PLUSIEURS VOIX, blagueuses.

Bravo ! Vive monsieur le maire !

BAUDRAND, s'approche de Masurier.

Il faudrait leur dire aussi...

Il lui parle bas.

OUDOIRE, à Duthel.

En voilà des histoires !

DUTHEL, à Oudoire.

Ça va se gâter !... Si on envoyait prévenir la gendarmerie ?

OUDOIRE.

Bonne précaution, l'autorité...

Il appelle un gamin, il lui parle bas, lui donne deux sous, le gamin sort en courant.

MASURIER.

C'est juste, Baudrand, je vais le leur dire.

Mouvement d'attention dans la foule et parmi les autorités qui se groupent en arrière du maire.

RIVOLLET, quittant Clémence à laquelle il serre la main discrètement.

Je compte sur vous.

Il va rejoindre Oudoire.

MASURIER.

Mes chers concitoyens, je dois aussi vous annoncer qu'à la suite d'une enquête, nous avons reconnu que l'on a fait courir sur le compte de mademoiselle Lambert des bruits qui...

NOÉMI, qui en arrière prêtait l'oreille, s'avance.

Pardon, monsieur le maire, de vous interrompre, je désire n'être pas défendue.

MASURIER, stupéfait.

Pourtant... nous ne saurions tolérer... vous ne pouvez accepter...

NOÉMI, fière.

J'accepte tout et ne me plains de rien.

MASURIER, se tournant vers Noémi, puis vers la Commission.

Du moment que vous vous y opposez... je ne vois pas pourquoi j'insisterais; n'est-ce pas?

On rit et on applaudit dans la foule.

BAUDRAND, à Noémi.

Mais laissez-le donc parler!

NOÉMI.

Pas plus lui que vous!

MASURIER, abandonnant la lutte.

Puisque les injures font plaisir à mademoiselle Lambert...

NOÉMI, hautaine.

Pourquoi m'attristeraient-elles? Suis-je coupable de ce dont ils m'accusent?

Elle montre la foule.

BAUDRAND, pressant.

C'est justement pour ça...

NOÉMI, achevant la phrase.

Que je n'éprouve aucun chagrin... (Mouvement d'étonnement de Baudrand, Masurier et des autres. — S'expliquant avec hauteur et fierté.) Je suis comme l'innocent conduit au supplice sous les huées. Ni la foule, ni le bourreau, ni les jurés ni les juges ne savent. Ce sont des aveugles qui crient dans les ténèbres, le condamné seul voit la lumière, seul il connaît la vérité, seul il

sait. Ce que l'on peut dire de lui et penser sur son compte lui importe peu ; il prend en pitié les malheureux qui ignorent ; et, rien ne saurait diminuer la joie immense qu'il doit éprouver à savoir, sans un doute, qu'il est de tous, le seul, qui ait fait son devoir !

Les autorités baissent la tête.

MASURIER, dodelinant de la tête.

Ça lui sert à grand'chose si on lui coupe le cou !

NOÉMI, à Masurier.

Tout dépend de l'idéal que l'on se fait !

BAUDRAND, empressé.

Et le vôtre ?

NOÉMI, faisant un pas.

Qu'importe !

MASURIER, bonhomme.

Ne refusez pas une dernière fois de nous instruire !

Les autres prêtent l'oreille.

NOÉMI, souriant.

Je ne le place pas dans l'estime qu'on peut avoir de moi ; mais, dans l'estime que j'ai de moi-même. Voilà, monsieur le maire.

MASURIER, sans comprendre.

Oui, oui, je sais, on dit cela aux enfants ! Il n'en est pas moins vrai...

UNE VOIX, dans la foule impatiente.

Pas tant d'histoires, faites-la sortir !

LA FOULE.

Oui, oui !

BAUDRAND, arrêtant Noémi qui se dirige vers la grille.

Où allez-vous ?

NOÉMI, simplement.

Ils veulent que je sorte, je sors.

BAUDRAND, la retenant.

Attendez un peu... Avec ces brutes-là, on ne sait pas ce qui pourrait arriver.

Murmures et protestations, dans la foule, que fendent les gendarmes pour arriver au premier rang.

MASURIER, insistant.

Oui, mademoiselle, rentrez, je vous en prie.

BAUDRAND, l'entraîne.

Venez avec nous...

NOÉMI, se dégage.

Non, laissez-moi partir au milieu des huées ! Laissez-moi, c'est le couronnement de mes études... Si vous tenez absolument à me rendre service, donnez-moi mon petit sac et mon ombrelle que j'ai laissés là-bas, sur le banc.

BAUDRAND, à Rivollet.

Rivollet, le petit sac et l'ombrelle de mademoiselle ?

LA FOULE, qui croit à un mouvement de retraite.

Par la porte ! par la porte !

NOÉMI, à Rivollet qui lui donne le sac et l'ombrelle.

Merci, monsieur !

Elle se tourne vers la grille, grandes exclamations de joie dans la foule.

MASURIER, faisant mine d'aller à la grille.

Les gendarmes ne peuvent donc pas les faire taire ?

BAUDRAND, même mouvement.

Tas de sauvages !

NOÉMI, souriant les retient du geste.

Non, je vous en prie.

RIVOLLET.

Ils devraient au moins respecter une femme !

NOÉMI, souriant.

Pourquoi donc ?

DUTHEL, à Rivollet en haussant les épaules.

Que voulez-vous, ils ne croient plus à rien !...

NOÉMI, qui a entendu, indulgente.

Et, ils ne savent pas encore !

Elle se retourne et sort par la grille escortée par les gendarmes ; tandis que la foule l'accable de ses lazzis. Masurier et Baudrand sont restés en place, chapeau bas, le groupe des autorités baisse silencieusement la tête.

Rideau.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

NOTE POUR LA MISE EN SCÈNE

L'action se passant dans une ville, les personnages sont habillés en bourgeois et non en paysans. Au premier acte, le maire et Baudrand sont en habit ; Oudoire est en redingote et porte un chapeau haute forme qu'il n'ôte jamais ; Rivollet est un élégant de petite ville, homme de sport ; Edmond porte le costume étriqué de petit employé de bureau.

Il faut que l'on se sente au milieu de bons et braves gens, gaillards aimant à rire, excellents dans le fond. Baudrand ne doit pas avoir l'allure louche d'un troisième rôle, son air embarrassé vient de sa timidité ; il porte toute sa barbe, des cheveux longs et des lunettes. Masurier ne doit pas être grotesque, mais plein de bonhomie comique. Oudoire n'est point un mauvais homme, il est tout naturellement brutal et galant sans façon.

Mademoiselle Lambert n'a pas l'air pédant et guindé de l'institutrice de convention. Sa mise est simple, mais arrangée avec goût et bien portée. Elle se tient volontiers en arrière des autres personnages qui semblent louer la comédie devant elle. Souriante, par gracieuseté ingénue, quand elle parle aux autorités, elle est grave

quand elle les observe, nerveuse quand elle réfléchit. Ce triple jeu doit être marqué d'acte en acte, dans une progression allant de la naïveté à l'intrépidité. Madame Lambert est la femme qui a beaucoup souffert, elle a peur de tout, s'effraie de tout ; elle est mystique et renonce à la vie qu'elle exècre. Madame Dujardin, au contraire, a mené une existence paisible et calme, elle ignore le mal que madame Lambert voit partout ; et, son affectueuse obligeance vient de son ignorance et de sa bonté. Madame Démarié est la coquette vaniteuse et habillarde de petite ville.

Au dernier acte, la manifestation est surtout gouailleuse, souriante et moqueuse. Elle doit accentuer l'embarras, des autorités, les remords de Baudrand, et le triomphe hautain de mademoiselle Lambert, l'écolière devenue maîtresse.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

fr. c.

GEORGES ANCEY

L'Avenir, 3 actes . . . 2 »
La Dupe, 5 actes . . . 2 »
Grand'Mère, 3 actes. . 2 »
Les Inséparables, 3 ac. 2 »
Monsieur Lamblin, 1 a. 1 50

HENRY BECQUE

Les Corbeaux, 4 actes . 2 »
Les Honnêtes Femmes, 1 acte 1 50
Michel Pauper, 5 act.. 2 »
La Navette, 1 acte. . . 1 50

ALEX. BISSON

Le Bon Juge, 3 actes . 2 »
Le Bon Moyen, 3 actes. 2 »
Château Historique, 3 actes. . . . . 2 »
Un Conseil judiciaire, 3 actes. . . . . 2 »
Le Contrôleur des Wagons-lits, 3 actes . . 2 »
Un Coup de tête, 3 act. 2 »
Le Député de Bombignac, 3 actes . . . . 2 »
Disparu ! !!, 3 actes. . 2 »
Docteur !, 1 acte . . . 1 50
Les Erreurs du mariage, 3 actes. . . . . 2 »
La Famille Pont-Biquet, 3 actes. . . . . 2 »
Feu Toupinel, 3 actes . 2 »
La Gymnastique en chambre, 1 acte. . . 1 50
L'héroïque Le Cardonnois, 3 actes . . . . 2 »
Jalouse ! 3 actes. . . . 2 »
Les Joies de la paternité. 3 actes. . . . . 2 »
Mam'selle Pioupiou, 3 a. 2 »
Monsieur le Directeur, 3 actes. . . . . 2 »
Mouton ! 1 acte. . . . 1 50
Nos Jolies Fraudeuses, 3 actes. . . . . 2 »
Le Roi Kobo, 3 actes . 2 »
Le Sanglier, 1 acte . . 1 50
Les Surprises du Divorce, 3 actes. . . . 2 »
La Terre Neuve, 3 act. 2 »
Le Véglione, 3 actes. . 2 »
Veuve Duresnil 1 acte. 1 50

B. BJORNSON

Amour et Géographie, 3 actes et *les Nouveaux Mariés*, 3 actes. Un volume 3 50
Au delà des forces, 1re et 2e parties. 4 actes. 3 50
Une faillite, 4 actes. . 2 »
Un Gant, 3 actes . . . 3 50

fr. c.

Léonarda, 4 actes. . . 3 50
Le Roi, 4 actes et *Le Journaliste*, 4 actes . 3 50

M. BONIFACE

La Crise, 3 actes. . . . 2 »
Les Petites Marques, 2 actes. . . . . 2 »
La Tante Léontine, 3 a. 2 »

BRIEUX

Les Avariés, 3 actes. . 3 50
Le Berceau, 3 actes . . 2 »
Les Bienfaiteurs, 4 act. 2 »
Blanchette, 3 actes. . . 2 »
L'École des Belles-Mères, 1 acte 1 50
L'Engrenage, 3 actes . 2 »
L'Évasion, 3 actes. . . 2 »
Ménages d'Artistes, 3 a. 2 »
Résultat des Courses, 5 actes. . . . . 2 »
Les Remplaçantes, 3 a. 2 »
La Robe Rouge, 3 a. . 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50
Les Trois Filles de M. Dupont, 4 actes. . . 2 »

GEORGES COURTELINE

L'Article 330, 1 acte. . 1 »
Les Boulingrin. 1 acte. 1 50
Un Client sérieux, 1 a. 1 50
Gros chagrins, 1 acte . 1 »
Hortense, couche-toi ! 1 acte . . . . . 1 »
Une Lettre chargée, 1 a. 1 »
Théodore cherche des allumettes, 1 acte. . . 1 »
La Voiture versée, 1 a. 1 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes. (in 8°) . . . . . 4 »
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . 2 »
La Figurante. 3 actes . 2 »
La Fille sauvage, 5 a. 2 »
La Nouvelle Idole, 3 a. 2 »
Le Repas du lion, 3 act. 2 »

MAURICE HENNEQUIN

Coralie et Cie, 3 ac.. 2 »
Inviolable !, 3 actes . . 2 »
Les Joies du foyer, 3 a. 2 »
M'amour, 3 actes. . . 2 »
Le Parodie. 3 actes . . 2 »
Place aux Femmes ! 3 a. 2 »
Le Remplaçant. 3 actes. 2 »

fr. c.

HENRIK IBSEN

La Comédie de l'Amour, 3 actes. 3 50
Le Canard sauvage, 5 actes et *Rosmersholm*, 4 actes. 3 50
La Dame de la Mer, 3 actes et *L'Ennemi du Peuple*, 3 actes. . . 3 50
Empereur et Galiléen. 2 parties 3 50
Hedda Gabler, 4 actes. 3 50
Les Prétendants à la Couronne, 5 actes, et *Les Guerriers à Helgeland*, 4 actes . . . 3 50
Les Revenants, 3 actes. 2 »
Les Soutiens de la Société, 4 actes, et *l'Union des Jeunes*, 5 a. 3 50

JEAN JULLIEN

L'Écolière, 5 actes . . 2 »
La Poigne, 5 actes. . . 2 »
La Sérénade, 3 actes . 2 »

G. LENOTRE et G. MARTIN

Colinette, 4 actes. . . 2

HENRI MALIN

Méd'or, 3 actes . . . . 2 »

LOUIS MARSOLLEAU

Le dernier Madrigal, 1 acte . . . . . 1 »
Mais quelqu'un trouble la fête, 1 acte. . . . 1 »

L. MARSOLLEAU et BYL

Hors les lois, 1 acte . . 1 50

EUGÈNE MORAND

L'Île heureuse, 3 actes. 2 »

GEORGES RIVOLLET

Athestis, 4 actes . . . 2 »

J. H. ROSNY

La Promesse, 3 actes.. 1 50

A. SILVESTRE et E. MORAND.

Les Drames secrets, 10 tableaux (in-8°). . . 4 »
Griselidis, 3 actes (in-8°) . . . . . 4 »

GABRIEL TRARIEUX

Sur la foi des étoiles, 3 actes. . . . . 2 »

Imprimerie Universelle de Chatellerault-sur-Seine. — A. Flobert.

257385

SAVOIR — POUVOIR — VOULOIR. — II

JEAN JULLIEN

La Poigne

PIÈCE EN CINQ ACTES

PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU

1902

Tous droits de traduction, de reproduction et d'exécution réservés, pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

LA POIGNE

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase, le 29 octobre 1900.

JEAN JULLIEN

La Poigne

PIÈCE EN CINQ ACTES

PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU

1902

Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

DU MÊME AUTEUR:

Théâtre

LE THÉATRE VIVANT. Tome Ier. Essai théorique et pratique, contenant : *L'Echéance, La Sérénade, Le Maître, La Mer, Vieille Histoire.* (Édition complète. Charpentier 1892) 3 50

LE THÉATRE VIVANT. Tome II. Théorie critique (Tresse et Stock 1896). 3 50

SAVOIR, POUVOIR, VOULOIR. Première partie, *L'Écolière,* pièce en cinq actes (P.-V. Stock 1902). . . . . 2 »

POUR PARAITRE :

LE THÉATRE VIVANT. Tome III. La rénovation théâtrale.

SAVOIR, POUVOIR, VOULOIR. Troisième partie, *La Patronne,* pièce en cinq actes.

AUTRES PIÈCES : *L'Oasis,* pièce en cinq actes. — *Intimité,* pièce en trois actes. — *Le Doute,* pièce en trois actes. — *Les Plumes du Geai,* comédie en quatre actes. — *La Catastrophe,* un acte, etc.

Nouvelles et Romans

PERDREAU ET PAPILLON. Nouvelle (Demoule 1884). . 1 »

TROUBLE-CŒUR. Nouvelle (Tresse et Stock 1886). . . 3 50

LA VIE SANS LUTTE. Nouvelles. (Bibliothèque artistique 1892) *épuisé*. . . . . .

LES PETITES COMÉDIES. Nouvelles, illustrations d'Ouzilleau (Villerelle 1900) 3 50

RÉCITS PARISIENS. Nouvelles, illustrées de trente eaux-fortes d'Ibels. Edition de luxe (Fasquelle 1902).

POUR PARAITRE :

HISTORIETTES DE FRANCE. Nouvelles. 2 volumes.

PANTINS ET MARIONNETTES. Nouvelles. 1 volume.

L'INDICATEUR. Roman.

POUR LA FOULE. Etudes sociales.

SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR :

REVUE, ART ET CRITIQUE (années 1889-1890), 84 numéros. 2 forts volumes. . . . . 50 »

THE NEW
PUBLIC LIBRARY
257385
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1903. L

PERSONNAGES

THÉODORE PERRAUD. . . .	MM.	GÉMIER.
ADRIEN PERRAUD.		MAXENCE.
JEAN BARRAL.		ARQUILLÈRE.
SANTENAY.		G. DUBOSC.
FRANÇOIS.		GOUGET.
LE MAIRE.		BAUDOIN.
LE JUGE		NOISEUX.
ROUVEYRE.		JANVIER.
LE GÉNÉRAL.		DUJEU.
VALIN.		VALIN-BAUER.
GAILLARDET.		PETIT.
MEUNIER.		VERSE.
LE PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL.		SÉRUZIER.
UN HUISSIER.		DAUNIS.
MADAME PERRAUD.	Mmes	SAMARY.
LUCIE PERRAUD.		MYLO D'ARCYLLE.
MADAME BARRAL.		ANDRAL.
HENRIETTE BARRAL. . . .		RYTER.
ROSE		DELMARY.

Le premier et le dernier acte se passent dans la petite ville de Montfresnois. Les trois autres à la préfecture de Saône-et-Marne.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. MOREL, régisseur du théâtre du *Gymnase*.

LA POIGNE

ACTE PREMIER

Le jardin de Perraud à Montfresnois. — A gauche, la maison vue de côté, avec entrée latérale sous rotonde vitrée. Au fond, au lointain à gauche, la grille cachée par les arbres, et l'avenue qui conduit à l'entrée principale. De cette avenue, part une large allée, contournant une pelouse de fond avec massif de fleurs et bouquets d'arbres, allée qui s'élargit, et forme latéralement à la maison une terrasse : la scène. — A droite en avant, l'entrée d'une serre, puis des arbrisseaux et des buissons arrangés en bosquets. Au fond, un large banc : une allée disparaît à droite sous les arbres. Meubles et sièges de jardin, banc à gauche, table et chaises à droite, à l'ombre du premier bosquet.

Devant une petite table, à gauche, madame Perraud choisit des abricots qu'elle place dans une corbeille. Rose, la bonne, se tient près d'elle.

MADAME PERRAUD.

Vous m'entendez bien : vous les ferez cuire dans la grande bassine et vous remuerez tout le temps.

ROSE.

Chez madame de Lormont, on ajoutait de l'eau.

MADAME PERRAUD.

Chez nous, on n'en ajoute pas. J'ai la prétention de faire de la bonne confiture et non de la lavasse. Quand vos abricots seront bien cuits, vous les passerez dans un linge, les presserez et ajouterez un kilogramme de sucre par kilogramme de fruits.

ROSE.

Chez madame de Lormont, on mettait trois quarts du poids.

MADAME PERRAUD.

Ça ne m'étonne pas de sa part... Faites comme je vous dis.

ROSE.

Oui, madame.

François, le jardinier, entre par la droite et pose un panier sur la table.

FRANÇOIS.

Voilà les derniers.

MADAME PERRAUD, regarde et fait la grimace.

Non, non, je ne veux pas de ceux-là pour ma confiture... On les donnera.

FRANÇOIS.

Bien, madame.

MADAME PERRAUD, qui examine le contenu du panier, y plonge la main.

Attendez... j'en vois là deux ou trois beaux.

PERRAUD, à la porte de la rotonde en verre.

Adrien n'est pas là?

MADAME PERRAUD, fouillant le panier.

Non, mon ami, il court les champs avec sa sœur et les dames Barral.

PERRAUD, mécontent.

Toujours la même histoire, quand j'ai besoin de lui, il est sorti! (Il va vers Madame.) Que cherches-tu donc là?

MADAME PERRAUD.

Je choisis les abricots pour ma confiture... Croirais-tu que les Lormont ajoutent de l'eau et mettent seulement trois quarts de sucre?

PERRAUD, narquois.

Ça ne se fait pas?

MADAME PERRAUD.

Jamais!

PERRAUD, ironique.

Alors, ils ont tort, on doit suivre les us et coutumes des pays dans lesquels on vit.

MADAME PERRAUD.

Moque-toi de moi!

PERRAUD.

En matière de cuisine, je ne me le permettrai pas!... Dis-moi, il y a longtemps qu'Adrien est parti?

MADAME PERRAUD.

Que lui veux-tu donc?

PERRAUD.

J'ai des recherches à faire pour la plaidoirie Fontanel.

MADAME PERRAUD.

Il les fera en rentrant.

PERRAUD, revenant vers la maison.

Pas plus qu'à présent ; il trouvera encore un prétexte, le rossard !... C'est comme sa coureuse de sœur, ne devrait-elle pas être là et t'aider à diriger la maison : ça va encore en faire une femme d'intérieur, celle-là ?

MADAME PERRAUD, à Perraud, vivement.

Attends-moi un instant (A François, montrant le panier rempli des fruits de rebut.) Emportez-moi ça ! (François s'éloigne. — A Rose qui tient la corbeille des bons abricots.) Et vous, ouvrez proprement vos abricots, enlevez les noyaux et mettez les fruits dans la grande bassine.

ROSE.

Bien, madame.

Elle s'éloigne à gauche.

MADAME PERRAUD, venant à Perraud.

Fais-moi le plaisir, mon ami, quand nous sommes en présence des domestiques, de ne pas traiter ton fils de rossard et ta fille de coureuse. D'autant plus qu'Adrien n'est pas aussi rossard que tu veux bien le dire.

PERRAUD.

Parbleu ! lorsque comme toi on approuve toutes ses fantaisies, il est charmant. Mais, franchement, je te le demande, trouves-tu que ce soit une occupation raisonnable pour un grand garçon de dix-huit ans, d'aller promener des petites filles ?

MADAME PERRAUD.

Lucie et Henriette ne sont plus des petites filles.

PERRAUD.

Raison de plus. Non, vois-tu, tu es trop faible

avec lui et tu me rends trop débonnaire. Je me reproche tous les jours de n'avoir pas assez de fermeté pour imposer ma volonté à ce gamin. Monsieur ne s'avise-t-il pas maintenant de ne plus vouloir faire son droit?

MADAME PERRAUD.

Puisque le droit lui déplaît.

PERRAUD, allant à droite.

Crois-tu qu'il m'amuse, moi, qui en fais depuis plus de vingt ans?... Si l'on ne prenait dans la vie que les positions qui vous agréent absolument, on n'en prendrait aucune. Il faut savoir s'ennuyer!

MADAME PERRAUD.

Il t'entend si souvent pester contre les arrêts scandaleux et les chinoiseries de procédure, proclamer que tel article du code est absurde, tel autre criminel, que ça ne l'encourage pas beaucoup.

PERRAUD, revenant.

Je dis cela par boutade, pour des choses insignifiantes; quand il s'agit des principes!... Et puis, je peux le dire, moi, parce que je connais toutes ces questions-là à fond, mais je défends bien à Adrien, qui en ignore le premier mot, de se prononcer. Que l'étude du droit ne lui serve pas plus tard dans l'exercice de sa profession, c'est dans les choses possibles, seulement elle aura fait de lui un homme de devoir et aura gravé dans son esprit certaines notions essentielles de soumission et de respect que j'ai le grand regret de ne pas rencontrer en lui!

Il va à gauche.

MADAME PERRAUD.

Tu voudrais qu'il fût grave et posé comme un homme de ton âge, laisse-le donc être jeune, être

fou. Il a bien le temps de se mettre un masque professionnel sur le visage et de contenir son exubérance ! Tu as été jeune, toi ?

PERRAUD, revenant.

Moi, j'avais un père, tu l'as connu du reste, qui résumait en lui toute la présomption et l'austérité de l'ancienne magistrature. On ne discutait pas avec lui. Il ne me dit pas deux fois d'entrer à l'école de droit. La chose, d'ailleurs, me parut toute naturelle, appartenant à une famille dans laquelle la magistrature était pour ainsi dire héréditaire.

MADAME PERRAUD, souriant.

En foi de quoi tu t'es fait avocat.

PERRAUD, très avocat.

Permets, chère amie, j'aurais pu tout comme un autre, être magistrat ou fonctionnaire, je pourrais même l'être encore, lorsqu'on est homme de devoir, il suffit. Si j'ai préféré rester dans notre petite ville de Montfresnois et m'inscrire à son barreau, c'est qu'il m'a semblé que mes ancêtres, serviteurs de la loi, avaient été annihilés dans cette servitude et réduits à l'impuissance ; j'ai secoué le joug. Ils ne voyaient eux que les — intérêts de la société ; j'ai vu, moi, ceux de l'humanité, et j'ai cru — peut-être ai-je eu tort — *pouvoir* mieux la servir comme défenseur que comme juge.

MADAME PERRAUD.

Eh bien ! ton fils croit, lui aussi, mieux la servir n'étant ni juge ni défenseur.

PERRAUD, s'asseyant à droite.

Alors, quoi ?... que veut-il devenir ?... que compte-t-il faire ?

MADAME PERRAUD.

Tu le sais bien.

PERRAUD.

Oui, il veut être artiste, je l'avais prévu; à dix-huit ans, tous veulent être artistes! Où diable a-t il bien pu pêcher ces idées-là?

MADAME PERRAUD.

Qu'importe, puisqu'il les a. Voyons, tu ne peux pas nier qu'Adrien ne soit un bon et loyal garçon.

PERRAUD, riant.

Il tient de toi!

MADAME PERRAUD.

Qu'il soit intelligent.

PERRAUD, riant.

Il tient de moi!

MADAME PERRAUD.

Qu'il soit instruit.

PERRAUD.

Je te l'accorde.

MADAME PERRAUD.

Aie donc confiance en lui, laisse-lui choisir à son gré ce qu'il veut faire. D'autant plus que ce n'est point pour contrecarrer ta volonté qu'il désire être artiste, mais par goût; et que, si tu l'exigeais, il y renoncerait, étant le plus affectueux des fils.

PERRAUD.

Affection que nous lui rendons — du moins sa mère — avec un empressement excessif!

MADAME PERRAUD, s'approchant.

N'es-tu pas toi, d'une condescendance aveugle, sourde et muette pour les caprices de ta fille?

PERRAUD, riant.

Moi? je l'ai appelée coureuse, tout à l'heure!

MADAME PERRAUD.

Parce qu'elle n'était pas là, mais tu te garderais bien de lui interdire de sortir. Et si je le lui défendais, ce que tu m'en dirais!... (Lui frappant sur l'épaule.) Va, ne nous reprochons ni l'un ni l'autre de trop aimer nos enfants et d'être faibles avec eux. Ne vaut-il pas mieux que ce soit l'affection plutôt que l'autorité qui règle entre nous?

PERRAUD, approuvant.

Sans doute!... Je préférerais qu'Adrien fît son droit; maintenant, s'il se sent une vocation particulière pour une carrière honorable, il est bien certain que je n'y mettrai pas d'opposition.

MADAME PERRAUD, l'embrassant.

A la bonne heure! voilà qui est parler en bon papa qui aime vraiment son fils. Voyons, avons-nous jamais eu vis-à-vis l'un de l'autre, d'autre ligne de conduite que de nous aimer, et nous en sommes-nous mal trouvés?

PERRAUD.

Non certes! (Il prend la tête de sa femme entre ses mains et l'embrasse.) Ma bonne et chère femme.

BARRAL, arrivé depuis un instant par l'avenue s'est arrêté.

Est-ce que je vous dérange?

PERRAUD, sans se déranger.

Pas le moins du monde, nous ne rougissons pas de nous embrasser encore.

BARRAL, avance en saluant.

Je vous félicite, vous êtes d'heureux mortels. (Il

se serrent la main. — A madame Perraud.) Bonjour, madame.

MADAME PERRAUD, avec empressement, lui serre la main.

Bonjour, mon cher monsieur Barral.

PERRAUD, à Barral.

Mais dites donc, Barral, je crois qu'au point de vue des joies domestiques, vous n'avez rien à nous envier?

BARRAL, secoue la tête.

Je ne me plains pas. Ah! non, certes. Seulement ma femme a des idées sur l'éducation des filles que je ne puis pas arriver à comprendre.

MADAME PERRAUD.

Comment, votre Henriette est une jeune fille accomplie, artiste, femme d'intérieur, que désireriez-vous donc de plus? Je serais joliment fière si Lucie ressemblait à vôtre fille.

BARRAL, très professeur.

Oui, madame, oui, madame. Il est évident que tout ce que vous dites là d'Henriette est exact. Hélas! la dot qu'un petit professeur comme moi peut donner à sa fille est, si j'ose m'exprimer ainsi, une quantité absolument négligeable et je voudrais qu'Henriette fût à même de gagner sa vie.

MADAME PERRAUD.

Jolie et accomplie comme elle l'est, elle fera un beau mariage.

BARRAL.

Cela peut arriver; mais, je ne comprends pas qu'une jeune fille n'ait pas un idéal plus noble et ne cherche pas à vivre par elle-même.

PERRAUD, l'interrogeant.

A propos, comment se fait-il que vous ne soyez pas au lycée aujourd'hui?

BARRAL.

Il y a aujourd'hui composition de prix en mathématiques, je suis libre. Aussi, en ai-je profité pour venir causer avec vous.

PERRAUD, lui serre la main.

Vous êtes le plus fidèle et le meilleur des amis.

BARRAL.

Attendez avant de me remercier. J'ai à vous entretenir d'une affaire de la plus haute gravité!

PERRAUD.

Diable!

MADAME PERRAUD, se retirant.

Si c'est si grave que cela, je me sauve et vais voir ce qui se passe à la cuisine.

PERRAUD, à sa femme qui s'éloigne.

Amie! fais-nous apporter de la bière.

MADAME PERRAUD.

Tout de suite!

BARRAL, prend Perraud par le bras, ils vont vers le bosquet à droite.

Voici en deux mots ce dont il s'agit. Hier soir, chez Martinet, il y a eu réunion de l'ancien Comité Tonnelle.

PERRAUD, surpris, s'arrête.

Tiens? Comment se fait-il que moi, le président, je n'aie pas été convoqué?

BARRAL, ils reprennent leur marche vers le bosquet.

Parce que, si vous aviez été là, vous nous auriez

gênés et que nous n'aurions pas pu prendre la décision qui a été votée à l'unanimité.

PERRAUD, s'arrêtant.

Quelle décision ?

BARRAL.

Attendez. Je n'ai pas besoin de vous apprendre que Tonnelle n est plus notre homme depuis longtemps; vous avez reconnu avec nous que c'était un sauteur ? (Approbation) Nous l'avons élu avec un mandat très net et franchement avancé ; aujourd'hui il est plus gouvernemental que le ministère ! Au lieu de réclamer les réformes, il les fait ajourner, il vote avec les plus routiniers conservateurs, entre dans toutes les louches combinaisons parlementaires et fait des compromis avec tous les partis ; bref, ce n'est qu'un politicien et nous n'en voulons plus.

PERRAUD.

Je vous le disais encore l'autre soir : Tonnelle se moque de nous, il ne faut pas qu'il soit réélu.

BARRAL.

Nous en sommes tous d'accord. Mais, quel candidat lui opposer, car, il se représentera ? A quel homme, à l'esprit large et ouvert aux idées nouvelles, aux convictions inébranlables, à la sincérité éprouvée, confier notre maudat ?... Le choix n'a pas été long, à l'unanimité, on vous a désigné ; et j'ai été chargé de vous notifier officiellement le vote du comité.

PERRAUD, un instant silencieux et immobile, reprend sa marche.

Mon cher Barral, je suis on ne peut plus flatté de l'estime en laquelle me tient l'unanimité du comité et très touché de votre démarche. (A Rose qui apporte

la bière, lui montrant la table du bosquet.) Posez ça là. (A Barral.) Tenez, asseyons-nous. (Il emplit les verres.) Je vous disais donc, cher ami, que j'étais très flatté, très touché, j'ajoute maintenant que, malgré tous ces témoignages de sympathie, je refuse !

BARRAL.

Comment ? vous qui répétez sans cesse qu'il faut transformer nos lois sociales en lois humaines, vous nous en ferez de bonnes.

PERRAUD.

Si j'en étais sûr, j'accepterais immédiatement, mais plus je vais, plus je me convaincs de l'impuissance du parlementarisme en général et des députés en particulier. Le cas de Tonnelle n'est pas fait pour me persuader du contraire. Il faut, là-bas, un homme d'intrigues, plus souple et moins cassant que moi.

BARRAL.

Puisque nous voulons justement quelqu'un qui réagisse contre toutes ces intrigues.

PERRAUD.

Non, voyez-vous, Barral, je ne suis plus à l'âge enthousiaste des redresseurs de torts. Mon fils, tenez, lui, il réforme la société tous les matins. Je connais trop l'inutilité des efforts d'un simple honnête homme contre tant d'intérêts ameutés.

BARRAL.

Allons donc ! vous êtes bien trop jeune pour renoncer à la lutte ; ce serait d'un inqualifiable égoïsme ! vous êtes dans la force de l'âge et vous vous devez à votre pays, à vos amis, à vos idées.

PERRAUD.

Sincèrement, je crois leur être plus utile en restant ici qu'en allant au Palais-Bourbon.

BARRAL.

Quand ils entendront là-bas des discours bâtis comme certaines plaidoiries dont je me souviens, vous verrez si ça produira de l'effet!

PERRAUD.

Est-ce qu'ils écoutent! Non, voyez-vous, les effets d'éloquence sont finis, il faut agir aujourd'hui! Je n'en vois malheureusement pas la possibilité pour un député avec le gouvernement que nous avons!

Il boit.

BARRAL.

Pardon, que nous n'avons pas!

PERRAUD.

Oui, puisque nous sommes en pleine crise ministérielle! (Se rapprochant.) Avez-vous des nouvelles?

BARRAL, après avoir lu.

Non, rien, le petit jeu des listes continue avec les noms les plus invraisemblables... Pour en revenir à notre affaire...

PERRAUD.

Non, bien vrai, Barral, n'insistez pas!

BARRAL.

Laissez-moi vous dire au moins que vous avez tort, absolument tort, c'est trop de modestie de votre part; votre place n'est pas dans notre petite ville, elle est à Paris.

PERRAUD.

Ma place, mon cher, est où je puis faire quelque chose. A Paris, je perdrais bien vite le point de vue humanitaire auquel je me suis placé, pour le point de vue de parti, le plus étroit de tous; j'aurais les bras liés. Je ne veux pas de ça. Je suis dans le fond

un vieil autoritaire et au lieu de discutailler encore, toujours, je voudrais enfin *pouvoir* imposer mes idées... ils m'imposeraient les leurs!

BARRAL.

Vous vous calomniez, Perraud, et vous avez tort de ne pas avoir en vous, la confiance que nous avons tous au Comité. En mettant les choses au pire, vous ferez toujours meilleure figure que Tonnelle. Eh bien! vous devez accepter la candidature, dans notre intérêt à tous, dans celui de notre ville et de vos amis, dans le vôtre et j'ajoute, dans celui de vos enfants.

PERRAUD, se lève.

Mes enfants, je ne veux pas en faire des ambitieux.

BARRAL.

Il n'est pas question de cela! Je veux simplement vous montrer que j'insiste autant comme électeur que comme ami. (Apercevant madame Perraud qui vient de la cuisine, il se lève et va vers elle.) Madame, je vous en prie, venez joindre vos instances aux miennes et à celles de tout notre comité, afin que votre mari accepte la candidature pour les prochaines élections.

MADAME PERRAUD.

Et M. Tonnelle?

BARRAL.

Un sauteur! Nous n'en voulons plus!

PERRAUD, prenant Barral par le bras.

Mon cher Barral, vous êtes bien gentil et je vous aime beaucoup; vous êtes en outre un savant mathématicien que j'admire. Croyez que je suis plus ému de votre insistance que je ne puis le dire et je

vous en remercie du fond du cœur ; mais, je persiste dans mon refus.

MADAME PERRAUD, levant les bras.

Que voulez-vous que je dise ?... Il est certain que mon mari, bon et simple comme il est, serait tout à fait dépaysé au milieu des tripotages parlementaires. Il est trop loyal et trop franc pour se plier aux manigances des députés ; il va droit devant lui et vous en feriez plutôt un gendarme qu'un courtisan.

PERRAUD.

C'est précisément ce que j'étais en train d'expliquer à notre ami, en déclinant formellement l'honneur que veut me faire le comité.

BARRAL, après un temps, se grattant l'oreille.

Vous nous mettez dans un cruel embarras, qui choisir alors ?

PERRAUD.

Vous !

BARRAL, haussant les épaules.

Moi, je ne suis pas libre. J'appartiens à l'Université et mes idées libérales ont déjà assez nui à mon avancement. Si j'étais candidat, ce serait fini, on me forcerait à donner ma démission, si on ne me révoquait ; et je n'ai malheureusement pas une fortune qui me permette de risquer l'aventure !... Il va falloir nous retourner de côté de Martinet.

MADAME PERRAUD, faisant la grimace.

Martinet, le minotier ?

PERRAUD.

Oh ! non, voyons, pas Martinet. Il est impossible !

BARRAL.

Qui alors ?... qui ?

Un silence. On entend Adrien dans le lointain.

ADRIEN, à la cantonade en courant.

Demandez le nouveau ministère !... Demandez... (Il arrive par l'allée de droite, brandissant un journal.) Enfin ! nous avons un ministère... et... un ministère soigné.

PERRAUD, tendant la main.

Fais voir, vite !

ADRIEN, cachant le journal.

Non, devinez !... Faites des paris !...

PERRAUD, veut prendre le journal.

Pas tant d'enfantillages, donne le journal.

BARRAL.

Y a-t-il au moins de nos amis dans la combinaison ?

ADRIEN, riant, montre le journal.

S'il y en a de nos amis, je crois bien, le meilleur de tous ?

PERRAUD, tendant la main.

Comment cela ?... Qui ?

BARRAL.

Dites vite !

ADRIEN, retire le journal.

Devinez !

MADAME PERRAUD.

Adrien, tu es insupportable ! Voyons, réponds !

ADRIEN.

Eh bien, puisque vous voulez le savoir, c'est Tonnelle !

PERRAUD, regardant Barral.

Tonnelle !

BARRAL, stupéfait.

Tonnelle!... Quelle farce!

PERRAUD.

Tu veux rire et t'amuser encore?

ADRIEN.

Pas du tout, M. Tonnelle est nommé ministre de l'Intérieur. Tenez, voilà le journal, regardez si je blague?

Perraud prend le journal.

BARRAL.

Ah! par exemple, voilà qui est stupéfiant!

PERRAUD, qui parcourt le journal.

Parfaitement : Boitard à la Justice, Vermont aux Affaires-Etrangères, Tonnelle à l'Intérieur!... Quelle honte!

Il passe le journal à Barral.

ADRIEN.

Bast, il ne sera pas pire que les autres et ne dépare pas votre collection de polichinelles!

MADAME PERRAUD.

Adrien, fais-moi le plaisir de te taire, tu es trop jeune pour juger les hommes avec cette désinvolture.

PERRAUD, à Barral.

J'avoue que Tonnelle est bien le dernier à qui j'aurais songé!

BARRAL, se croisant les bras.

Tonnelle, Ministre de l'Intérieur!... Mais, mais où allons-nous, je vous le demande?

Il s'asseoit.

PERRAUD.

C'est la fin!

ADRIEN.

Tant mieux !

PERRAUD, vivement à Adrien.

Toi, d'abord, Adrien, je te prie de nous faire grâce de tes réflexions, un gamin comme toi n'a pas à parler de ces choses-là.

MADAME PERRAUD, à Adrien.

Qu'as-tu fait de ta sœur? Où sont ces dames?

ADRIEN.

Elles ne vont pas tarder à arriver... Tu comprends que dès que j'ai entendu crier la nouvelle, j'ai acheté le journal, je les ai lâchées et je suis venu ici en courant. Ah ! ça fait un beau remue-ménage dans Montfresnois ! Il y en a déjà qui ont accroché des drapeaux à leurs fenêtres; ils s'imaginent chacun avoir déjà un bureau de tabac !

BARRAL, étonné à Adrien.

Sans rire, on pavoise ?

ADRIEN.

Parole ! Chez Martinet, on accroche même des lampions !

Il va vers la grille.

BARRAL, à Perraud, tristement.

Il était le plus enragé hier à réclamer qu'on retirât à Tonnelle le mandat de député.

PERRAUD.

Vous reconnaîtrez que la situation est changée.

BARRAL.

Oui. Mais l'homme !

PERRAUD.

Dire que c'est pourtant nous, mon cher, qui avons fait de cet ambitieux un ministre !

BARRAL.

Soyez tranquille, il ne se le rappellera pas.

PERRAUD, riant.

Oh! je vous prie de croire que je n'attends rien de lui, j'admire seulement l'ironie de la politique qui choisit pour gouverner celui dont nous ne voulions plus pour député.

Madame Barral entre vivement, suivie d'Henriette, de Lucie et d'Adrien.

MADAME BARRAL.

Eh! bien, j'espère qu'en voilà une bonne nouvelle pour le pays!... (A madame Perraud dont elle serre la main.) Bonjour, chère madame.

BARRAL.

Bonne, surtout pour Tonnelle.

Henriette s'approche de madame Perraud qui l'embrasse sur le front; elles causent ensemble et remontent vers le banc du fond. Adrien apporte une table, de la bière, les jeunes gens s'installent au fond.

MADAME BARRAL, se tournant vers Perraud.

Bonne aussi pour nous, n'est-ce pas, monsieur Perraud?

PERRAUD.

On ne peut pas savoir encore.

Il va s'asseoir de l'autre côté de la table de droite.

MADAME BARRAL.

Enfin, maintenant que nous avons pour ministre un homme qui venait dîner chez nous comme chez lui...

BARRAL, riant.

Peut-être plus que chez lui.

MADAME BARRAL.

Ce serait bien le diable si nous n'obtenions pas quelque chose.

BARRAL, riant.

Tu espères qu'il va te rendre tes dîners !

MADAME BARRAL.

J'espère au moins, qu'il te donnera l'avancement auquel tu as droit depuis longtemps.

BARRAL, découragé.

Voilà tout ce que tu vois dans l'avènement de Tonnelle !

MADAME BARRAL.

N'ai-je pas raison, monsieur Perraud ; mon mari lui a rendu service, ne serait-il pas juste qu'il le reconnût ?

PERRAUD.

Oui, madame, ce serait juste ; précisément pour cela, ce ne sera pas.

MADAME BARRAL.

A la place de mon mari, je me rappellerais à son souvenir, je lui écrirais, je lui enverrais des félicitations.

BARRAL.

Ah ! jamais, par exemple !

MADAME BARRAL, avec insistance.

Ecris-lui, sur une carte.

BARRAL.

Je ne lui écrirai sur rien du tout.

MADAME BARRAL, persuasive.

Deux mots seulement... au crayon !

BARRAL.

Non ! Tonnelle est le dernier des hommes auquel je demanderais quoi que ce soit et dont j'accepterais une faveur quelconque ; il a trahi son mandat, c'est-

à-dire notre confiance à tous, je ne le connais plus. Et je suis certain que notre ami Perraud pense comme moi?

PERRAUD, secouant la tête.

Sans doute. Mais si, pendant qu'il est au pouvoir, vous pouviez faire réparer l'injustice dont vous êtes victime.

BARRAL.

Il n'y restera pas huit jours au pouvoir.

Madame Perraud revient à côté de son mari.

MADAME BARRAL, à Barral,

Raison de plus pour ne pas perdre de temps!

BARRAL, haussant les épaules.

Mais non, voyons, tu ne comprends donc pas que ce serait une lâcheté de ma part.

MADAME BARRAL.

A ce compte-là toute la ville est lâche, puisqu'il n'y a que vous deux qui boudiez. Partout on crie : « Vive Tonnelle ! » On se félicite de ce bonheur inattendu. On voit tous les projets exécutés, toutes les améliorations du pays réalisées. On se dit que les affaires vont reprendre et que c'est la fortune et la prospérité de la région assurées!

BARRAL.

Dans la joie de voir leurs appétits satisfaits, ils ne s'aperçoivent plus qu'il est renégat : comme c'est bien ça!

PERRAUD, riant.

Je ne suis même pas éloigné de croire qu'ils le félicitent fort d'avoir renié son passé, puisque cette trahison lui a permis de décrocher un portefeuille et de se faire le distributeur de la manne gouvernementale.

MADAME PERRAUD, conciliante.

Chacun prend son intérêt où il le trouve, vous n'empêcherez jamais cela !

MADAME BARRAL.

Ecoutez, monsieur Perraud, vous et mon mari vous êtes de trop belles âmes, vous regardez les choses de trop haut, avec une trop sévère incorruptibilité. C'était peut-être très beau autrefois dans l'antiquité : aujourd'hui, permettez-moi de vous le dire, c'est ridicule. Votre naïve austérité de principes sert de marchepied aux malins et malgré vos vertus admirables, vos talents, vous resterez éternellement dans votre trou ; tandis qu'eux seront aux honneurs, à la gloire, seront ministres et dirigeront les affaires ; remuez-vous donc !

Elle pousse l'épaule de Barral.

BARRAL.

Ma chère amie, tu exagères : ces choses-là échappent à ta compétence.

PERRAUD.

Et puis, madame, qu'importe de rester dans son trou et d'être supplanté par des intrigants, si on a la conscience de se dire qu'on a fait son devoir ?

MADAME BARRAL.

Ça vous tiendra chaud en hiver, et ça donnera du pain à vos enfants ! (A madame Perraud.) Non, vous savez si je suis une femme paisible ; mais ça m'exaspère quand je les entends parler avec cette sérénité ! (Elle prend le bras de madame Perraud.) Puisque ce petit Tonnelle a pris leur place, je ne me ferais aucun scrupule de profiter de la situation. D'ailleurs, on ne peut rien dire encore, on ne sait pas ce qu'il va faire. (Se tournant vers les hommes après être remontée vers le

fond.) Il va peut-être vous étonner et maintenant qu'à force de concessions il est arrivé au pouvoir, reprendre intégralement son ancien programme !

BARRAL.

Voilà une éventualité sur laquelle je ne fonde aucune espérance.

Les dames parlent aux enfants, puis s'éloignent par l'avenue.

PERRAUD, hochant la tête.

Qui sait ?... Il est si fluctuant et si habile !

BARRAL.

Quand on est entré dans la voie de la conciliation, il est bien difficile d'en sortir... Aussi, cher ami, la proposition que je suis venu vous faire demeure entière et le vote du Comité, quoi qu'ils puissent décider aujourd'hui, reste acquis. Je vais, d'ailleurs, les relancer de ce pas. Vous ne m'accompagnez pas ?

PERRAUD.

Non, il faut que je prépare une plaidoirie pour demain : l'affaire Fontanel.

BARRAL.

Ah ! oui... c'est vrai. (Se tournant vers Henriette, Lucie et Adrien qui causent à voix basse assis en cercle.) Viens-tu, Henriette ?

HENRIETTE.

Il est entendu avec maman que je reste encore un instant.

LUCIE.

Nous la reconduirons.

BARRAL.

Bien, bien !

Il s'éloigne par l'avenue avec Perraud.

PERRAUD.

Voyez-vous, moi je l'attends à la déclaration ministérielle. Il est fort possible que Tonnelle soit assez. .

ADRIEN, debout, riant et faisant à son père et à Barral un geste d'adieu.

Au revoir la politique !... Non, ce que nos chers parents sont drôles de couper encore là-dedans et de prendre les hommes publics au sérieux !

LUCIE, se balançant dans un fauteuil de jardin.

Oui, nous savons, toi, tu es un révolutionnaire ; dispense-nous de l'exposé de tes théories.

HENRIETTE.

Finissez-nous plutôt l'histoire de votre prince !

ADRIEN.

L'histoire de mon prince ?... Elle n'a pas de fin. Vrai ! je ne sais absolument pas de quelle façon la terminer.

HENRIETTE.

Comment, vous, l'auteur ?

ADRIEN.

Parole d'honneur, je l'ignore !

PERRAUD, revient après avoir quitté Barral ; madame va à la cuisine.

Adrien, mon ami, je suis enchanté de te rencontrer, j'ai un petit service à te demander !

ADRIEN, faisant la grimace, va vers son père.

Aïe ! Aïe ! Qu'est-ce que je vais prendre ?

PERRAUD.

Je voudrais, pour l'affaire de fraude Fontanel que

je dois plaider demain, que tu me cherches certains arrêts ne reconnaissant pas l'intention dolosive.

ADRIEN, renouvelant la grimace.

Bouquiner du droit, quelle joie !. . Mais il est bien évident qu'il n'y a pas vol et que voler l'Etat n'est pas voler, puisque l'Etat c'est nous !

PERRAUD.

Oui, oui, on irait loin avec cette théorie.

ADRIEN.

On va assez loin sans elle ; et je ne vois pas pourquoi on poursuit un pauvre diable de cabaretier qui néglige d'allonger quelques louis au fisc, quand on évite de faire rendre gorge aux hauts fonctionnaires, fournisseurs de l'Etat, élus des différents suffrages et autres flibustiers qui prennent à pleines mains dans le sac du budget.

PERRAUD.

Mon cher enfant, quand tu auras fait ton droit, nous pourrons discuter cette question.

Il va pour rentrer dans la maison.

ADRIEN.

Entendu, tu les auras, tes chers arrêts : accorde-moi un quart d'heure de grâce !

PERRAUD.

Oui, mais pas plus !

Il entre.

ADRIEN, aux jeunes filles.

Vous le voyez, l'autorité paternelle m'enjoint de vous quitter et lors même que je connaîtrais la suite de mon histoire de prince, je ne pourrais vous la conter.

HENRIETTE.

Dites-nous le dénouement.

ADRIEN.

Je ne le soupçonne pas !

LUCIE, à Henriette.

Laisse-le donc aller chercher ses arrêts : tu vois bien qu'il veut nous faire poser.

ADRIEN.

Pas le moins du monde et en voici la preuve. (Il marche en déclamant.) Mon prince, qui se croit le plus puissant des monarques, s'aperçoit que rien n'est plus difficile que de suivre sa devise : « Peux ce que veux. » Sa famille, sa cour, ses chambellans, ses ministres, son peuple font obstacle à sa volonté : la tradition de sa maison, la constitution, les mœurs et coutumes du pays, les préjugés des habitants sont autant d'entraves; et il a contre ses propres tendances un autre lui-même, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de prince ! Il se promène donc mélancolique dans le jardin de son palais.

HENRIETTE, debout.

Moi, à la place de votre prince, je me sauverais du palais et laisserais en plan la constitution et les chambellans !

LUCIE, riant.

Tu n'y vas pas par quatre chemins, toi !

ADRIEN.

Je crois bien qu'il va s'y décider. Comment mettre ce projet à exécution : voilà le hic !

HENRIETTE.

Il n'a qu'à faire sa valise et à chercher un bon hôtel.

LUCIE, riant.

Ah ! tu arranges facilement les choses ; le procédé

serait vraiment grandiose, héroïque, tout à fait digne d'un prince. Et que diraient ses sujets ?

ADRIEN, remonte vers Lucie.

S'il fallait s'arrêter à ce que peuvent dire les gens, on ne ferait jamais rien !

LUCIE.

Cependant vis-à-vis de ses sujets, un prince a des devoirs.

ADRIEN, levant les bras au ciel, redescend à droite.

N'entamons pas le chapitre des devoirs, car alors, tout devient un devoir, la bêtise elle-même en est un et on se laisse ainsi ligoter par une foule de considérations plus absurdes les unes que les autres.

HENRIETTE, descendant vers la droite.

J'en reviens à ma première idée : qu'il rompe ses liens d'un seul coup et aille habiter à l'hôtel. Ce sera très amusant. Je vois l'effarement de tous ses braves sujets apprenant par exemple que leur souverain est descendu à l'hôtel du Grand Cerf de Montfresnois.

LUCIE, haussant les épaules.

Ah ! à vous deux vous feriez de jolis romans !

Un télégraphiste entré par l'avenue a remis une dépêche à Rose.

ADRIEN.

Celui-là ne serait pas déjà si mal, seulement ça ne fait pas un dénouement, nous ne pouvons pas laisser le prince pour l'éternité à l'hôtel !

LUCIE, moqueuse.

Faites-lui épouser une bergère.

ADRIEN.

Nous ne sommes plus à ce temps-là.

HENRIETTE.

Il me vient une idée !

LUCIE.

Encore ! Prends garde, Henriette, il est très mauvais d'avoir tant d'idées.

Madame Perraud sort de la cuisine tenant la dépêche non dépliée ; elle a un tablier de cuisine.

MADAME PERRAUD, tout émue.

Adrien !... Adrien, une dépêche pour ton père ! Il n'est pas là ?

ADRIEN, se lève.

Il doit être dans son cabinet de travail, donne, je vais la lui porter.

Il prend le télégramme et entre dans la maison vivement.

MADAME PERRAUD.

Pourvu que ce ne soit pas une mauvaise nouvelle ! J'ai toujours peur quand je vois arriver une dépêche... Les mauvaises nouvelles arrivent toujours plus vite que les bonnes !

HENRIETTE, remontant.

Il ne faut pas se tourmenter à l'avance, on a bien le temps après...

LUCIE, sortant de son fauteuil.

Je te parie que ce sont les Lormont qui renvoient leur fête.

MADAME PERRAUD.

Ou ton oncle qui a été frappé d'une nouvelle attaque... (A Adrien qui revient.) Eh ! bien ?

ADRIEN.

Je ne sais rien.

MADAME PERRAUD.

Ton père ne t'a rien dit!

ADRIEN.

Non, il a ouvert la dépêche, s'est écrié : « Par exemple! » Et, après l'avoir lue attentivement, m'a dit : « Laisse-moi. »

MADAME PERRAUD.

Il n'avait pas l'air fâché?

ADRIEN.

Pas du tout, au contraire.

MADAME PERRAUD, s'asseyant.

Je ne suis tout de même pas tranquille : il a tant de force de caractère pour dissimuler ses chagrins.

ADRIEN.

Puisque je t'assure qu'il était surpris, mais pas mécontent, qu'il riait plutôt; ne va donc pas t'imaginer...

HENRIETTE, tendant le front.

Au revoir, madame.

MADAME PERRAUD, l'embrassant.

Au revoir, chère mignonne.

ADRIEN, à Henriette, qui lui tient la main.

Je vous accompagne.

Henriette, Adrien et Lucie s'éloignent par la droite.

MADAME PERRAUD, à Adrien.

Ne reste pas trop longtemps, tu sais que ton père a besoin de toi!

ADRIEN.

Je reviens tout de suite.

MADAME PERRAUD.

Qu'est-ce que ça peut bien être? (Elle se lève, va vers

la cuisine et enlève son tablier qu'elle pose sur un siège.) Rose! surveillez bien vos fruits et remuez-les pour qu'ils ne s'attachent pas au fond. (Elle revient.) Il aurait pu dire à Adrien... Elle se dirige vers la maison. Perraud sort tenant la dépêche.) Qu'y a-t-il?

PERRAUD, riant.

Sais-tu qui m'envoie ce télégramme! Tonnelle!

MADAME PERRAUD.

Comment, Tonnelle? Que veut-il?

PERRAUD.

Il me dit que le nouveau ministère compte faire appel au concours de tous les hommes de bien et que sa première pensée a été pour moi, moi qui... moi que,... il ne ménage pas les mots, on voit que ça ne lui coûte rien.

MADAME PERRAUD.

Enfin, qu'est-ce qu'il te propose?

PERRAUD.

Il m'offre d'être préfet! Et si j'accepte, il me nomme d'emblée à la préfecture de la Vézère, rien que ça!

MADAME PERRAUD.

Il se moque de toi.

PERRAUD.

Non, les termes dans lesquels est conçue sa proposition n'ont rien que de très sérieux et de très flatteur pour moi... Si étonnante que la chose puisse paraître, en voilà un qui, arrivé au pouvoir, se souvient de ses anciens amis et leur témoigne de la gratitude.

MADAME PERRAUD.

Parce qu'il a besoin d'eux!

Ton pèr

Non, il
ple ! » Et
« Laisse-

Il n'av

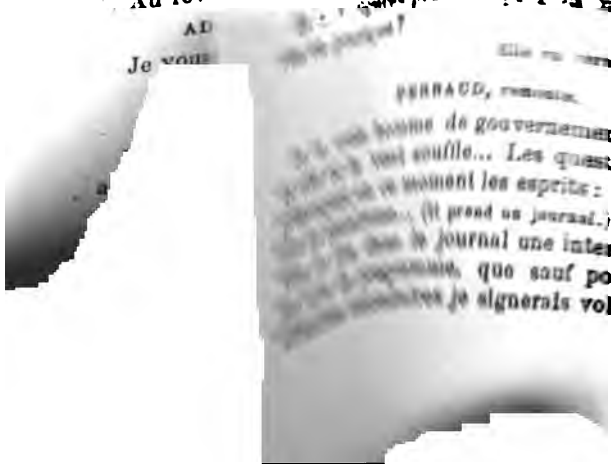
Pas du

Je ne s
force de

Puisqu
méconten
giner...

Au revo

Au rev



PERRAUD, *remontant.*

...homme de gouvernement, il mesurera ... vent souffle... Les questions sociales ... moment les esprits : il fera sa be... (*Il prend un journal.*) Et, tenez, je ... le journal une interview de lui, ... que sauf pour quelques ... je signerais volontiers.

MADAME PERRAUD, passe à droite.

Tout cela est bel et bon. Qu'il dise ceci, qu'il soit cela, moi, je m'en moque; mais la proposition qu'il te fait est une offre de Gascon; il sait bien que tu n'accepteras jamais... Te vois-tu préfet?

PERRAUD, se rebiffant.

Il ne faut pas croire que ce soit si malin que ça d'être préfet!

MADAME PERRAUD, s'asseoit.

Tu consentirais, toi, à être le fonctionnaire de Tonnelle?

PERRAUD.

D'abord, je ne serais pas son fonctionnaire, je serais chargé par le gouvernement d'administrer un département; et, sans me flatter, je m'en crois infiniment plus capable que bien d'autres. La besogne me paraît, du reste, intéressante, je ne dis pas: « Tout est à faire, » mais « tout est à refaire » dans l'administration qu'il faut simplifier, démocratiser, humaniser. Tout à l'heure, tu me reprochais d'être un mince avocat de petite ville, il ne pourrait donc logiquement que t'agréer de me voir bombardé préfet!

MADAME PERRAUD, tristement.

Je ne te reprochais rien du tout. Nous vivons ici, heureux, tranquilles, nos enfants deviennent grands, tu n'as aucun souci, personne ne te tracasse, qu'irais-tu faire à ton âge dans la galère administrative, te créer des ennuis, des déboires, peut-être des chagrins.

PERRAUD.

Précisément parce que nos enfants deviennent grands et que je reste ici heureux et tranquille, je me demande si, comme le disait madame Barral,

que tu semblais approuver, il ne serait pas très maladroit de ma part de laisser échapper l'occasion exceptionnelle qui s'offre à moi d'élever ma situation et de leur préparer un avenir brillant?

MADAME PERRAUD, étonnée.

Tu refuses d'être député, et tu accepterais d'être préfet! (Elle se lève.) Je ne te comprends plus!

PERRAUD, la prend par le bras et la conduit vers le banc à gauche.

Etre préfet est tout différent, chère amie, on n'a pas à courir l'aléa d'une élection. On n'est plus l'homme d'un parti. On est le gouvernement! On ne discute pas, on agit... Et, ma foi, depuis assez longtemps, je me dis : « Si j'avais le pouvoir, je ferais ceci, je ferais cela », pour que je ne sois pas tenté de m'y essayer... Il n'y a pas à tortiller, pour *pouvoir* faire quelque chose, il faut avoir l'autorité; un préfet en a cent fois plus qu'un député : je pourrai!

MADAME PERRAUD.

Laisse donc cela aux intrigants et aux ambitieux; tu en fais bien assez ici.

PERRAUD.

Barral, il n'y a qu'un instant, me disait que j'étais trop jeune pour me désintéresser de la lutte et me reprochait mon égoïsme : je me devais à mes idées, à mes amis!... Voilà une façon de le contenter.

MADAME PERRAUD, s'assoit sur le banc.

Crois-tu?... Réfléchis bien, mon ami, avant de prendre une détermination aussi grave.

PERRAUD.

Réfléchir! Réfléchir!.. Tonnelle attend ma réponse par télégramme!... Il faut bien se dire aussi que si

tous les hommes de bien auxquels le gouvernement fait appel se dérobent, nous risquons fort d'être longtemps encore gouvernés par les aigrefins et les cuistres et nous n'aurons pas à nous en plaindre !

MADAME PERRAUD.

Il y en a d'autres ; toi tu es trop loyal, trop bon !

PERRAUD.

Mon père fut le meilleur des hommes, ce qui ne l'empêcha pas d'être le plus sévère des magistrats ; je te promets que je saurais me faire obéir !

MADAME PERRAUD.

Alors tu acceptes !

PERRAUD.

Que t'en semble ?.. Tout bien considéré, je crains, en refusant, de commettre une maladresse que, toi-même, plus tard, pourrais me reprocher.

MADAME PERRAUD, tristement.

Nous étions trop unis et nous nous aimions trop !.. Finis nos beaux jours !.. Adieu notre intimité, notre douce vie de famille !.. Tu seras un personnage, tu seras M. le préfet, tu ne seras plus toi !..

PERRAUD, riant, et câlinant sa femme.

Mais si, folle que tu es, nous serons toujours l'un pour l'autre ce que nous sommes, il n'y aura rien de changé, entre nous... je serai un peu plus occupé, un peu plus pris, voilà tout. Chasse vite ces vilaines idées.

MADAME PERRAUD, pleurant.

Non, non, je sens bien que notre bonheur est fini.

PERRAUD.

Sans doute, il va falloir rompre avec nos petites habitudes, notre train-train de tous les jours, mais

cette routine de vie n'est pas ce qui constitue le bonheur; notre bonheur, où que nous allions, nous l'emportons avec nous, il est en nous, en nos enfants...

MADAME PERRAUD.

Oui, oui... ah! c'est très joli tout ça, mais... (*Voyant arriver Lucie et Adrien.*) Tiens, demande aux enfants ce qu'ils en pensent?

LUCIE, *regardant son père et sa mère.*

Qu'est-il donc arrivé?

ADRIEN.

Mère pleure!

Madame s'essuie les yeux et fait signe que non.

PERRAUD.

Mes enfants, M. Tonnelle, le nouveau Ministre de l'Intérieur, me propose d'être préfet.

LUCIE, *vivement.*

Tu acceptes!

ADRIEN, *lentement.*

J'espère bien que tu as refusé.

PERRAUD.

Je n'ai encore donné aucune réponse, je la rédige à l'instant.

Il tire un calepin et un crayon de sa poche, puis va à la table, écrit et rature pendant toute la scène suivante.

ADRIEN.

Ta réponse sera négative?

PERRAUD.

Après avoir pesé le pour et le contre, j'estime qu'elle doit être affirmative.

LUCIE.

Bravo! quelle chance!

ADRIEN.

Comment, toi, un indépendant, tu acceptes d'être un sous-ordre de Tonnelle? du Ministre dont tu accueillais la nomination par ces mots : « Quelle honte! »

PERRAUD, grave.

Je vois là un moyen de répandre et d'imposer mes idées.

ADRIEN, hausse les épaules.

Dis donc celles du gouvernement.

PERRAUD, secouant la tête.

Pas tant que ça : je te garantis que j'écouterai plus les voix d'en bas que celles d'en haut. J'entends m'appuyer sur le peuple plus que sur la bourgeoisie, et l'élever, ce peuple, aux grandes idées d'humanité; car, c'est lui l'avenir! Un préfet a le *pouvoir*, il peut faire beaucoup en ce sens, en faisant beaucoup de bien.

Madame retourne à la cuisine.

ADRIEN.

Ou beaucoup de mal!

LUCIE, riant.

Que va dire M. Barral, quand il saura que tu acceptes les faveurs du renégat, du traître?

PERRAUD, ennuyé.

Barral! Je lui expliquerai... Il se rendra sûrement à mes raisons... Et puis, tant pis, il dira ce qu'il voudra; quand je fais ce que je considère comme mon devoir, je m'inquiète peu de mécontenter tel ou tel.

ADRIEN.

Alors, ton devoir est d'être l'exécuteur des basses œuvres de Tonnelle! Je ne comprends plus!

PERRAUD.

Tu comprendras plus tard!

ADRIEN.

En attendant, tu me permettras de trouver extravagante ton acceptation de maintenant, après tes indignations de tout à l'heure.

PERRAUD.

Trouve tout ce que tu voudras; je n'ai heureusement pas besoin de ton approbation. (Il a fini d'écrire.) Voilà. (Il lit à mi-voix.) « Ministre Intérieur Paris. — Remercie honneur que me faites m'appelant à Préfecture Vézère. Accepte. Justifierai confiance du gouvernement. Votre dévoué. Théodore Perraud. »

ADRIEN, reprenant.

Votre dévoué serviteur.

LUCIE, haussant les épaules.

Adrien!

PERRAUD.

Votre dévoué suffit. (Appelant du côté de la serre.) François! François!

ADRIEN.

Eh! bien, tu sais, ton télégramme, il n'est pas chaud, chaud. Moi, si j'étais ministre, je me méfierais d'un fonctionnaire qui n'aurait pas plus d'enthousiasme et serait aussi réservé sur le dithyrambe.

PERRAUD.

J'ai la prétention, mon ami, de ne pas être un fonctionnaire comme les autres. Je ne suis pas de la carrière et ne fais pas métier de préfet : je suis un brave homme auquel on confie un service public important et qui entend garder pleine et entière sa liberté d'appréciation. Je ne suis ni le serviteur, ni

l'employé, je suis le collaborateur bénévole d'un gouvernement ; rappelle-toi bien cela. (A François qui est entré.) Tenez, portez-moi cette dépêche tout de suite au télégraphe... Attendez que je vous donne de l'argent. (Il compte les mots.) Ça doit faire dans les dix huit sous.

ADRIEN.

Une préfecture à ce prix-là, c'est pas cher !

PERRAUD, se fouille, à François.

Voilà toujours douze sous.

LUCIE, avec empressement.

Tiens, papa, en voilà six, huit, dix...

PERRAUD, prenant les sous et les donnant à François.

Bien, le surplus sera pour vous. Allez vite, François.

François s'éloigne par l'avenue.

ADRIEN, à François.

Et ne lisez pas ce qu'il y a d'écrit, pour aller le répéter ensuite à M. Barral !

PERRAUD.

Oh ! maintenant qu'importe : ça y est, ça y est!

LUCIE, riant.

Peut-on alors avoir l'autorisation d'embrasser M. le Préfet? (Elle l'embrasse.) Nous allons habiter un palais, tu donneras des fêtes, on va jouer aux petits rois... Que ça va être drôle et que je suis contente ! (Elle le réembrasse.) Je t'aime bien, monsieur le Préfet!

ADRIEN, avec dégoût.

Je n'aurais jamais rêvé ça !

MADAME PERRAUD.

Je viens de voir passer François avec un papier à la main; il porte ta dépêche, tu as accepté?

PERRAUD.

Oui, je suis Préfet!

MADAME PERRAUD.

Tu es Préfet, et Rose m'a laissé brûler mes confitures; c'est complet!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Un salon attenant à la salle des fêtes dans la Préfecture de Saône-et-Marne. A droite, large porte à deux battants ouvrant sur la salle. A gauche, en face, cheminée monumentale, avec au-dessus, un tableau allégorique : « La ville repoussant les invasions. » Au premier plan, en avant de la cheminée, porte ouvrant sur le cabinet de travail du Préfet; de l'autre côté de la cheminée, porte des appartements.

Au fond, deux hautes portes-fenêtres s'ouvrent sur le balcon, d'où l'on aperçoit les maisons de la ville encadrant la place de la Préfecture; trophées de drapeaux à la balustrade.

Panneaux décorés par les portraits des célébrités locales. Tentures, lustres, appliques, plantes vertes, air de fête officielle. Buste de la République en bronze sur la cheminée. Des fauteuils sont disposés en larges demi-cercles de chaque côté de la cheminée; derrière, autres sièges, tables étroites appliquées au mur et banquettes.

Il fait encore jour. — Lucie, devenue grande jeune fille, en toilette de soirée, inspecte la disposition du salon. Madame Perraud regarde par les croisées sur la place. — On entend dans la salle des fêtes, le brouhaha confus d'une foule; les piétinements de gens serrés qui avancent et défilent difficilement.

VOIX DE FRANÇOIS, à la cantonade.

Avancez, messieurs!... S'il vous plaît, messieurs, avancez!

Lucie à gauche étale le feuillage des plantes vertes, passe à la cheminée, rectifie une draperie, va à droite reculer un fauteuil, mais fait tout cela légèrement avec des gestes dédaigneux.

UN HUISSIER, à la cantonade.

L'Administration des Hospices départementaux de Saône-et-Marne.

LUCIE.

Comme ceci, n'est-ce pas, c'est mieux ?

MADAME PERRAUD, tourne la tête et regarde à peine.

Oui. (Elle revient au milieu.) Ce maudit défilé ne sera jamais fini pour l'heure du dîner.

LUCIE, s'asseoit sur un fauteuil et riant.

Nous avons encore près de deux heures devant nous! (Elle regarde de tous côtés et satisfaite.) Eh bien ! pour avoir fait ça d'un salon dans l'état piteux où nous avons trouvé celui de notre nouvelle préfecture, il ne faut pas être encore trop maladroite.

MADAME PERRAUD, regarde à son tour.

Oui, c'est très officiel. (On entend un bruit de sabres et d'éperons.) Le général commandant la place de Langres et messieurs les officiers de garnison.

FRANÇOIS, à la cantonade.

Avancez, messieurs, je vous en prie, avancez! Dégagez le passage, s'il vous plaît.

Madame Perraud est allée vers l'autre fenêtre et regarde la place. Lucie chiffonne des dentelles placées sur ses épaules et cherche à ordonner sa coiffure... Elle se lève, furète autour de la cheminée, inspecte les murs.

LUCIE, se prenant les mains.

Point de glace !

MADAME PERRAUD, qui s'est retournée.

Que veux-tu voir ?

LUCIE.

Le chou que le coiffeur m'a aplati là, sur le côté comme une cocarde, n'est pas trop ridicule ?

MADAME PERRAUD, vient et dresse les boucles.

On relève un peu les boucles comme ceci.

LUCIE.

Les coiffeurs ne me semblent pas plus artistes en Saône-et-Marne que dans notre pauvre petite préfecture de la Vézère.

MADAME PERRAUD, après un soupir.

Seulement, depuis six ans, — six ans, déjà ! — nous étions habituées à ceux de la Vézère... Enfin puisque ton père prétend que c'est un avancement considérable d'être venu de la Vézère en Saône-et-Marne !...

LUCIE.

Mais, sans doute... (s'interrompant en entendant des pas lourds dans la grande salle.) Quels sont ces souliers ferrés ?

Elle prête l'oreille.

L'HUISSIER, à la cantonade.

Messieurs les maires de l'arrondissement de Châtillon.

MADAME PERRAUD.

Ils ne pourront jamais tous tenir dans la salle !

LUCIE, riant.

Je voudrais qu'ils s'étouffent ! Plus il en viendra, plus père sera heureux. Il craignait que sa nomina-

tion n'eût été mal accueillie, que la réception ne fût froide! Le voilà rassuré maintenant, j'espère!

MADAME PERRAUD.

Quelle fatigue aussi pour lui!.. Il se donne trop de mal; il se tue!.. Ah! s'il m'avait écoutée!..

Elle s'assoit.

LUCIE, levant les bras au ciel.

Si papa t'avait écoutée, ce que nous aurions moisi depuis six ans dans ton cher Montfresnois!.. Mais (Allant à elle.) on y retournera, attends un peu! (Elle embrasse sa mère, puis se relève vivement.) Bon! encore mon corsage qui craque! On aurait bien pu m'en commander un neuf pour la circonstance!

MADAME PERRAUD.

Ma chère enfant, quand tu seras mariée tu achèteras des toilettes neuves et tu t'habilleras comme tu l'entendras... Il n'est pas convenable qu'une jeune fille ait trente-six toilettes. (Lucie va vers la croisée en haussant les épaules.) Celle-ci est du reste encore toute fraîche. Si tu avais...

L'HUISSIER.

Messieurs les maires de l'arrondissement de Gray!

MADAME PERRAUD, impatientée.

J'espère que ceux-là sont les derniers! (A Lucie.) Y a-t-il encore beaucoup de monde sur la place?

LUCIE, sans se retourner.

Non!... des badauds et des délégations ouvrières auxquelles on interdit l'entrée.

MADAME PERRAUD.

Tu verras ce que je te dis, nous en aurons jusqu'au dîner, si ce n'est plus!

VOIX D'ADRIEN, fendant la foule.

Pardon, messieurs, milles excuses!... Service particulier de M. le Préfet. (Il entre par la porte de droite qu'il referme vivement.) Ouf! sauvé!

MADAME PERRAUD.

Voilà toujours Adrien.

Elle va vers lui.

L'HUISSIER, à la cantonade.

Messieurs les Instituteurs des arrondissements de Châtillon et de Gray.

ADRIEN, se tourne vers la porte.

Messieurs les Instituteurs, je regrette infiniment; mais j'en ai plein le dos.

LUCIE, vivement.

Comment! tu abandonnes papa au milieu de la réception?

ADRIEN, jouant l'homme défaillant, se laisse tomber dans un fauteuil.

Non, vraiment, c'est au-dessus de mes forces, je n'en puis plus... Entendre ces gens plus obséquieux les uns que les autres répéter les mêmes sottes congratulations; voir mon pauvre père écouter toutes ces flagorneries avec le même sourire, mélanger du miel à tout ce sucre et remercier de félicitations sur la sincérité desquelles il ne se fait pas la moindre illusion... Ah! non, j'en ai assez...

LUCIE, d'un air pincé.

Il est évident que ses nouveaux administrés ne peuvent pas être satisfaits, de voir papa, que tout le monde sait être un administrateur hors ligne, prendre la direction de leur département. Tout le monde joue la comédie, tout le monde ment, je connais les

théories ! Il me semble que tu pourrais peut-être mettre une sourdine à tes sarcasmes quand il s'agit de ton père ?

ADRIEN.

Filialement, je suis enchanté de constater avec quel enthousiasme mon père est reçu dans cette bonne ville ; personnellement ces cérémonies inutiles et bêtes m'assomment.

Lucie hausse les épaules.

MADAME PERRAUD, avec reproche.

Ta sœur a raison, Adrien, tu devrais surmonter ta répulsion et aller retrouver ton père. Pour son futur chef de cabinet ce n'est pas bien.

Elle s'assoit près d'Adrien.

ADRIEN, se renversant dans le fauteuil.

Que veux-tu, chère mère, il y a des grâces d'État ! Moi, je ne suis pas préfet et n'ai aucune envie de devenir chef de cabinet. Aussi, serrer avec effusion un millier de mains inconnues. (Il fait un geste de dégoût.) Ça me choque, ça me répugne, et ça m'enrage ; de plus, ça me brise le bras... Ils ont des poignes, ces animaux-là ! (Il se frotte le bras.) Ah ! et puis, c'est le sourire, le sourire obligatoire, le sourire indifférent mais aimable, je voudrais pouvoir me mettre en colère et me flanquer des claques pour me défroisser les joues.

MADAME PERRAUD, sourit et frappe du bout de l'éventail l'épaule d'Adrien.

Enfant !

LUCIE, à Adrien.

Quel effet t'ont produit les fonctionnaires de Saône-et-Marne ? Ont-ils l'air plus sociables que ceux de la Vézère, plus intelligents ?

ADRIEN.

Peuh ! Ce sont les mêmes êtres passifs et obséquieux que l'on rencontre dans toutes les préfectures de France ; les mêmes que nous voyons autour de nous depuis bientôt sept ans. Ceux-là ne me semblent pas plus mauvais diables que ceux de la Vézère.

LUCIE, vexée.

J'oubliais qu'on ne pouvait te demander aucun renseignement.

MADAME PERRAUD, après un instant de silence à Adrien.

Est ce fini ? On n'entend plus rien !

ADRIEN.

Nous n'avons pas cette chance. (Se levant, à Lucie qui est allée vers la porte.) N'ouvre pas, malheureuse, ils vont faire irruption !

PLUSIEURS VOIX, à la cantonade, par la porte entr'ouverte.

Chut ! chut !... Silence ! Chut !...

ADRIEN.

Tu entends !...

LUCIE.

Papa va parler !

ADRIEN, se réasseyant.

Ah ! oui, le discours d'usage, paroles banales sur air connu !

MADAME PERRAUD, se lève.

Vraiment, tu n'es pas convenable, ton père se fâchera et il n'aura pas tort. Va au moins l'écouter si tu ne veux pas l'applaudir.

ADRIEN.

Dans le feu de l'improvisation il ne s'apercevra pas de mon absence. Il a Santenay, ses chefs de ser-

vice, ses employés, tout le personnel autour de lui, je n'ai pas besoin de renforcer la figuration.

MADAME PERRAUD, allant vers la porte se retourne vers Adrien.

Chut, ton père.

Lucie écarte un peu plus la porte, madame Perraud s'approche ; toutes deux prêtent l'oreille.

PERRAUD, à la cantonade.

Messieurs, ce n'était pas sans une crainte bien légitime que j'avais accepté, dans votre département, le poste difficile auquel la confiance du gouvernement voulait bien m'appeler.

ADRIEN.

De la modestie, ça fait toujours bien.

Madame Perraud et Lucie lui font signe de se taire.

PERRAUD, continuant.

Aujourd'hui, en présence de l'accueil si franchement sympathique et si plein de cordialité que vous me faites, accueil si favorable à l'accomplissement de la haute tâche à laquelle nous devons travailler ensemble, c'est avec joie que je prends possession de mon poste. (Murmures approbateurs.) Je me dis, en effet, messieurs, que bien simple et bien facile sera la besogne de votre préfet, quand je vois groupés autour de lui tant d'hommes de cœur et de bonne volonté, tant de partisans résolus de l'ordre, des institutions et des lois, ces garanties fondamentales d'une grande nation.

Applaudissements.

ADRIEN.

Tu peux dire!

PERRAUD.

Car, messieurs, quelles que soient les préférences que

chacun de vous puisse avoir au fond du cœur, nous ne devons jamais oublier que nous sommes avant tout les serviteurs de la loi. Fonctionnaires, nous n'avons à connaître que notre devoir; et, dites-le bien à vos administrés, ce devoir nous l'accomplirons tous avec justice mais avec fermeté, pour le plus grand bien de ce beau département de Saône-et-Marne et de ses vaillantes populations.

PLUSIEURS VOIX, parmi les applaudissements prolongés.

Bravo !... Bravo !... Très bien !...

ADRIEN.

Toujours les mêmes blagues, et ça prend toujours.

MADAME PERRAUD, se retourne.

Tais-toi donc!

ADRIEN.

Comment! pas fini ?

PERRAUD.

Le temps est passé des pressions tyranniques et des dissensions sociales, nous sommes tous les artisans laborieux d'une même œuvre de civilisation et de paix. Ecoutons les voix d'en bas, comme celles d'en haut, soyons humains, soyons unis et marchons la main dans la main, mes chers collaborateurs; à cette seule condition nous accomplirons une œuvre utile et durable. Maintenant, au travail!

PLUSIEURS VOIX.

Bravo !... Très bien !... Vive le Préfet ! Vive M. Perraud !

Acclamations, ovations, ces dames font le geste d'applaudir.

UNE VOIX.

Vive la République ?

ADRIEN, surpris, se levant à demi.

Qu'est-ce qui se permet? (Se rassied) Ce doit être un réactionnaire.

MADAME PERRAUD, à Lucie qui referme la porte.

Ah! magnifique! (Elles reviennent au milieu du salon.) On sent que ça part du cœur! Ton père a vraiment le don de l'improvisation!

ADRIEN, se lève.

Il a dû la ruminer quelques heures avec son fidèle Santenay, cette improvisation-là, et en peser les points et les virgules.

MADAME PERRAUD, grondeuse, à Adrien.

Que c'est donc vilain, mon enfant, de se moquer de tout. Tu crois donc ton père incapable?

LUCIE, à sa mère en s'éloignant.

Ne discute pas avec lui, mère, je t'en prie!

ADRIEN, à sa mère.

Je crois au contraire mon père trop intelligent et trop habile pour laisser passer dans ces improvisations quoi que ce soit qui sorte de la déclamation pure. Que veux-tu, les phrases creuses font partie du matériel indispensable, comme l'habit brodé, l'épée et le pantalon à bande.

On entend encore des applaudissements.

MADAME PERRAUD.

Tu diras tout ce que tu voudras, jamais il n'a été autant applaudi.

ADRIEN.

Ils en font de même avec tous les préfets. Dans le fond, ils ne sont pas dupes non plus. Ils savent pertinemment qu'à la première tentative d'émancipation

les vœux du Conseil général seront annulés et les Conseils municipaux dissous! La comédie continue.

MADAME PERRAUD, mécontente.

Tiens, Adrien, tu n'aimes pas ton père!

ADRIEN.

Comme père, je l'adore; comme fonctionnaire, je fais les plus expresses réserves...

On entend le brouhaha et les pas pressés de la foule qui s'écoule.

FRANÇOIS.

Par ici, messieurs, l'escalier... Par ici, messieurs!

LUCIE, redescendue, à sa mère désignant Adrien.

Monsieur pose à l'anarchiste, il croit cela spirituel.

ADRIEN.

Du diable, si j'avais l'intention de faire de l'esprit, je suis trop écœuré!

LUCIE.

Toi seul as le monopole de bien penser et de bien agir!

ADRIEN.

Pas du tout, vous admirez papa, je l'admire aussi, pas de la même façon. Je trouve qu'il lui faut une abnégation et un courage surhumains pour débiter gravement d'aussi atroces lieux communs.

FRANÇOIS, à la cantonade.

Par ici, l'escalier, messieurs; laissez descendre, s'il vous plaît.

LUCIE, s'éloigne en souriant.

Nous verrons comment tu t'y prendras pour les débiter quand tu seras à sa place?

ADRIEN.

Vous ne le verrez pas parce que je ne serai jamais à sa place.

MADAME PERRAUD.

Pourquoi as-tu fait ton droit, alors?

ADRIEN, étonné.

Pourquoi?... Tu le sais bien, par amour et respect pour mon père. Il aurait semblé si je n'avais pas fait mon droit que j'étais un fils dénaturé, le désespoir de ma famille, la honte de mon pays! Si je n'avais pas fait mon droit, mon père allait démissionner, tu serais tombée malade, l'avenir de ma sœur était brisé! J'ai voulu éviter d'aussi grands désastres. A présent que c'est fini, que j'ai fait mon droit, j'y ai mis le temps mais je l'ai fait, qu'on ne me parle plus d'administration.

Madame Perraud s'éloigne en haussant les épaules.

FRANÇOIS.

Laissez descendre, messieurs, n'encombrez pas le passage, s'il vous plaît!

ADRIEN.

Oui, descendez, braves gens, rentrez chez vous, que nous puissions regarder manger vos élus.

MADAME PERRAUD, à Lucie.

Combien y a-t-il définitivement de couverts?

LUCIE.

Père a arrêté avec M. Santenay la liste à 57, je crois?

ADRIEN, s'approche.

Oui, et cette fois, chère mère, tu es très favorisée, tu as, à ta droite, un premier Président qui, par extraordinaire, n'est pas sourd. Quant à ta gauche,

elle est solidement occupée par M. le maire. Pas très distingué M. le maire, mais remarquable par un républicanisme pontifiant et gobeur du plus réjouissant effet!

MADAME PERRAUD, souriant.

Gamin!

ADRIEN, riant.

Pendant que nous sommes encore dans la coulisse, rions donc de leurs grimaces.

LUCIE.

A côté de qui suis-je?

ADRIEN.

Tu as à ta droite le général Chabriet et à ta gauche, côté du cœur, l'aimable Santenay.

LUCIE.

Et toi?

ADRIEN.

Moi je me sacrifie à la conciliation. Je dois être d'une galanterie pure régence avec une madame de Lajoley, respectable personne qui tient dans son aumônière tous les cléricaux du pays; et d'un laisser-aller tout moderne avec la présidente de la Chambre de commerce. Elles ont au moins cent quinze ans à elles deux. Il me reste cependant une espérance très douce : elles ne viendront probablement ni l'une ni l'autre.

MADAME PERRAUD, prêtant l'oreille.

On n'entend plus rien... ton père oublie l'heure... va donc le prévenir.

ADRIEN, ouvre la porte, puis la referme.

Papa est en conférence avec un énorme bonnet. Ils me font même l'effet de se diriger de notre côté.

Allons, mesdames, prenez vos places; attention, la représentation va commencer.

MADAME PERRAUD, avec résignation.

Allons, asseyons-nous! (A Lucie qui va s'asseoir en face de sa mère.) non, près de moi, ma fille!

ADRIEN, les regarde.

Prenez une pose abandonnée... levez la tête! Comme cela!... Souriez... très bien!

MADAME PERRAUD, vivement.

François est-il allé prévenir le maître d'hôtel?

ADRIEN.

Chère mère, le maître d'hôtel de la préfecture est blasé sur le cérémonial de ces petites fêtes; il en est à son trente-septième préfet! (On entend des pas.) Attention! Le sourire et ne bougeons plus! (Un garçon entre, allume les appliques et le lustre. Jouant l'étonnement.) Fausse alerte!

LUCIE.

De plus en plus spirituel!

MADAME PERRAUD.

Tu ne seras donc jamais sérieux!

ADRIEN.

Oh! pour un moment que nous sommes entre nous et que l'on peut rire, laisse-moi donc m'amuser.

MADAME PERRAUD.

Amuse-toi tant que tu voudras, mon grand fils, mais ne sois plus aussi amer, je t'en supplie.

ADRIEN.

Si tout ce que je vois n'était que grotesque je pourrais me borner à en rire, mais il me semble que ce sont toutes les chinoiseries administratives et leur

bel arsenal de formalités qui entretiennent la discorde et la haine en notre pauvre monde. Avons-nous besoin d'arrêtés préfectoraux pour nous aimer?

LUCIE, riant.

Monsieur est aussi philosophe!

ADRIEN.

Je constate ce que je vois. Depuis six ans, bientôt sept qu'il est dans l'administration, mon père, le meilleur des hommes, a changé du tout au tout. On dirait qu'il s'est dédoublé, qu'il y a en lui deux êtres : le fonctionnaire empiète de plus en plus sur l'autre, alors qu'on ne doit, il me semble, n'avoir qu'une seule vie dont tous les actes et toutes les pensées concordent.

MADAME PERRAUD.

Tais-toi, ton père!

Les huissiers ouvrent les portes. Perraud entre en grand uniforme accompagné du président du Conseil général en tenue de soirée.

PERRAUD, continuant sa conversation.

Aucunement... madame Perraud ne me pardonnerait pas de vous avoir laissé partir sans que vous lui ayez été présenté!

LE PRÉSIDENT.

Très flatté, monsieur le préfet!... Très flatté, je vous assure...

PERRAUD, à madame Perraud.

M. le Président du Conseil général, qui ne peut assister à notre dîner, tient à te présenter ses trop légitimes excuses.

LE PRÉSIDENT, après s'être incliné.

Hélas! Oui, madame, mon fils aîné nous donne en

ce moment de grandes inquiétudes, il a fallu une circonstance aussi solennelle que l'arrivée de M. le Préfet pour m'arracher à son chevet, et je m'en voudrais de l'abandonner plus longtemps.

MADAME PERRAUD, d'une voix attendrie.

Une mère de famille, monsieur le Président, ne peut que s'incliner devant de pareilles raisons; et je souhaite sincèrement que votre affection se soit alarmée à tort.

LE PRÉSIDENT, s'inclinant.

Dieu vous entende, madame!

PERRAUD, présentant au président qui s'incline.

Lucie, ma fille... Adrien, mon fils et mon chef de cabinet.

LE PRÉSIDENT, à Perraud.

Je vous félicite, monsieur le Préfet, d'avoir autour de vous cette belle famille. Elle vous fera oublier un peu les préoccupations et les soucis de la vie publique. Car, ne vous y trompez pas, les choses ne vont pas toutes seules en Saône-et-Marne, nous possédons une population ouvrière très nombreuse et très remuante, travaillée par d'audacieux meneurs et animée du pire esprit. Il faut que l'autorité y soit énergique.

PERRAUD.

Comptez sur moi! (Le reconduisant.) Je regrette d'autant plus votre absence ce soir que nous aurions pu échanger nos vues sur la question des syndicats, question capitale en ce moment-ci; mais, ce qui est différé ne sera pas perdu.

LE PRÉSIDENT.

Je vous ferai tenir mon dossier sur les syndicats patronaux.

PERRAUD.

Je le lirai avec grand plaisir. (Il passe la porte.) Et encore une fois, comptez absolument sur moi.

Perraud rentre, les huissiers referment les portes, les dames se lèvent.

MADAME PERRAUD.

Eh bien ?

PERRAUD, a changé de physionomie, ce n'est plus le personnage officiel, mais un homme harassé qui se laisse tomber dans un fauteuil.

Ah ! mes enfants, que je suis fatigué !

MADAME PERRAUD.

Repose-toi un instant.

LUCIE.

Oui, mais quel défilé ! Quels applaudissements ! Quels succès !

PERRAUD.

Il est certain que j'étais bien loin de m'attendre à un accueil aussi chaleureux.

LUCIE.

Ils sont encore plus démonstratifs que les méridionaux de la Vézère !

PERRAUD, levant les bras en souriant.

Ah ! je crois bien ! et plus ouverts ! Ils comprennent la situation, soutiennent l'autorité, respectent les fonctionnaires. Les nombreux centres industriels où fermentent les passions sociales les tiennent en haleine : on peut faire quelque chose ici.

MADAME PERRAUD, secouant la tête.

C'est cette population d'ouvriers qui m'effraie.

PERRAUD, avec un geste autoritaire.

Ceux-là, je m'en charge ; on les matera.

ADRIEN, ironique.

Voilà ce qu'on appelle écouter les voix d'en bas et s'appuyer sur le peuple!

PERRAUD, lui tournant le dos en riant.

Toujours ironiste! (Regardant sa femme et sa fille.) Comme vous avez gentiment paré ce salon... Et que vous êtes belles!... Lucie va faire tourner toutes les têtes... Viens donc que je te voie de près!

LUCIE, s'approchant.

Oh! une vieille robe! (Il l'attire à lui et l'embrasse.) Aïe!

Elle se jette en arrière.

PERRAUD.

Qu'as-tu?... Ah!... j'oubliais que j'étais en uniforme : ma broderie t'a griffée?

LUCIE, souriant.

Ce n'est rien!

PERRAUD, se lève, regarde.

Non, rien. (Il l'embrasse.) Maintenant, mes enfants, ne perdons pas de temps...

ADRIEN, regardant sa montre.

Nous avons encore une heure devant nous, profitons de l'entr'acte.

PERRAUD, souriant.

Tu m'as l'air d'en profiter, même quand il n'y en a pas.

ADRIEN.

Le ciel et Santenay me sont témoins que j'ai tenu tant que j'ai pu. Lorsque je me suis vu sur le point de devenir enragé, je suis parti, pour éviter un scandale.

PERRAUD.

Toi, un homme? tu es moins raisonnable que ta mère et ta sœur.

ADRIEN.

Ma mère est femme de fonctionnaire, ma sœur est fille de fonctionnaire et sera également bientôt femme de fonctionnaire, tandis que moi, j'espère bien n'être jamais fonctionnaire.

PERRAUD, haussant les épaules.

Puisqu'il est décidé que tu dois être mon chef de cabinet.

ADRIEN.

Je n'ai pas dit que j'acceptais.

MADAME PERRAUD, sévère.

Adrien!

PERRAUD, faisant un geste d'attente de la main.

Nous en causerons plus tard. Je n'ai pas le temps de discuter cette question à présent. Il faut que j'aille changer de costume. (A madame Perraud.) Mon habit, mon pantalon, ma cravate sont préparés?

MADAME PERRAUD.

Oui, mon ami.

LUCIE, l'arrêtant.

Mais, père, il va falloir remanier la table puisque le président du Conseil général ne vient plus.

PERRAUD, réfléchissant.

Il faudra que je tire son affaire au clair et que je sache si son fils est aussi malade qu'il le prétend. Adrien arrangera la table avec Santenay. (Il fait quelques pas pour sortir, François entre portant des lettres à la main. Perraud se retourne.) Que voulez-vous, François?

FRANÇOIS.

M. Santenay envoie ces lettres.

Il remet les lettres à Perraud.

PERRAUD, à François.

Bien! (François sort. — Perraud prend son lorgnon, décachète une lettre, sourit et la passe à Adrien.) Tiens, lis!

ADRIEN, lisant.

Madame de Lajoley, très souffrante, prie M. le Préfet... Ma voisine!

PERRAUD, lisant.

Le président de la Chambre de commerce et madame Chernel prient M. le Préfet de les excuser... Ceux-là, c'était prévu.

ADRIEN.

Que vous avais-je dit? mes deux voisines me lâchent. Pour une fois que je veux faire de la conciliation, je n'ai pas de veine!

PERRAUD, soucieux.

Diable! diable! voilà qui me bouleverse toute la table... (Il tire un plan de sa poche et le remet à Adrien.) Vois donc, avec ta mère et ta sœur, comment on peut ranger les choses.

Il sort.

ADRIEN, déplie le plan.

Voyons! (Il regarde autour de lui.) C'est commode, pas une table ici! (Il aperçoit un guéridon.) Ah! si, voilà mon affaire! (Il l'apporte au milieu du salon, déplie le plan qu'il étale.) Voyons!

LUCIE.

Que d'histoires pour placer deux personnes!

ADRIEN.

Pour toi, ce n'est rien, parbleu! mais pour moi, il s'agit de mes voisines.

MADAME PERRAUD.

On dit la femme du sous-préfet de Châtillon fort aimable.

ADRIEN.

Oui, je l'ai aperçue... à la rigueur... à la grande rigueur...

LUCIE.

La femme du procureur de la République a dans le pays une réputation de beauté...

ADRIEN.

Ah! non... non... une femme de magistrat, jamais de la vie!... J'aimerais mieux... madame!... Attendez donc... cette dame qui a fait parler d'elle!... qui a eu un procès en divorce retentissant!

MADAME PERRAUD.

Madame Ribours.

ADRIEN.

Ribours! inscrivons. (s'arrêtant.) Ah! mais non, je ne peux pas mettre madame Ribours à côté de l'ingénieur en chef du département, je ne puis davantage y mettre la femme du sous-préfet.

LUCIE.

Mets la femme du procureur...

François ouvre la porte et Santenay en grande tenue entre portant une botte de fleurs.

ADRIEN.

Ah! Santenay, mon brave Santenay, mon loyal Santenay, venez à notre aide!

LUCIE, à Santenay.

Oh! le superbe bouquet, que c'est aimable à vous.

Elle prend le bouquet qu'il lui offre.

SANTENAY.

Mademoiselle, je ne suis que le commissionnaire. Une jeune dame de la ville m'a fait appeler pour me prier de vous faire remettre immédiatement ces fleurs et je n'ai pas voulu laisser à d'autres le plaisir de vous les présenter... Je crois qu'elle a dû y glisser sa carte.

LUCIE, pose le bouquet sur le guéridon d'où Adrien retire le plan de mauvaise humeur et cherche.

Ah! voici! (Elle lit la carte et pousse un cri.) Henriette Barral!

MADAME PERRAUD, stupéfaite.

Comment se peut-il faire?...

ADRIEN, narquois.

Mademoiselle Henriette Barral ici? Oh! que c'est curieux!

LUCIE, à Santenay.

Vous êtes sûr que la personne même a apporté ces fleurs?

SANTENAY.

J'ai tout lieu de le croire.

ADRIEN, vivement.

Il faut la faire entrer!

LUCIE.

Oui. (Hésitant.) Je ne sais pas si père...

ADRIEN.

Comment, tu ne sais pas si nous pouvons recevoir mademoiselle Barral; je vais la chercher moi! (Passant le plan à Santenay.) Tenez, mon bon, débrouillez-vous avec les invités.

Il sort.

SANTENAY, embarrassé.

Débrouillez-vous!...

LUCIE.

Vous n'avez qu'à mettre la femme du procureur de la République à côté de lui.

SANTENAY, souriant.

Oui, oui, je crois que ça lui fera plaisir.

Il sort.

LUCIE.

Qu'en dis-tu, maman? Henriette Barral, en voilà une surprise!

MADAME PERRAUD.

Le croirais-tu, ça m'a donné un coup; il m'a semblé que je me retrouvais à Montfresnois; il y a si longtemps que nous n'y sommes allés!

LUCIE.

Si par exemple, j'attendais quelqu'un aujourd'hui, ce n'était pas elle et j'étais bien à cent lieues...

ADRIEN, ouvre la porte et fait passer Henriette.

Mademoiselle...

LUCIE, allant à elle.

Henriette! (Elles s'embrassent.) Quelle joie de te revoir.

HENRIETTE.

Et moi donc, ma chère Lucie! (A Madame.) Bonjour, madame, vous êtes toujours en bonne santé?

MADAME.

Toujours. (Elle l'embrasse.) Et madame votre mère?... M. Barral?

HENRIETTE.

Tout le monde va bien.

LUCIE.

Mais, dis-nous par quel miracle nous te retrouvons ici?

HENRIETTE.

Rien n'est plus simple, il y a dix-huit mois que mon père a été nommé au lycée.

LUCIE.

Quelle chance! moi qui me lamentais d'arriver dans un pays où je ne connaissais personne, je vais donc trouver à qui parler.

MADAME.

J'ai une grande joie, moi, de retrouver madame votre mère et de reprendre avec elle notre intimité d'autrefois?

HENRIETTE.

Nous aussi, nous sommes bien heureuses.

Elle embrasse encore une fois Lucie.

ADRIEN, *présentant une chaise à Henriette.*

Le pays est-il joli? Peut-on faire des promenades dans les environs, comme à Montfresnois.

HENRIETTE, *s'asseyant près du guéridon.*

Je ne sais trop... depuis que nous y sommes, je ne me suis guère promenée, nous avons eu tant d'ennuis.

ADRIEN.

Comment cela ?

HENRIETTE.

Mon père a failli être révoqué, on l'a envoyé ici comme en disgrâce.

LUCIE, *sérieuse.*

Ah!

MADAME, *assise de l'autre côté du guéridon.*

Il fallait nous écrire, on ne reste pas des années sans donner signe de vie; mon mari n'aurait pas demandé mieux que de rendre service à son vieil ami.

HENRIETTE, gênée.

Mon père craignait de vous importuner... vous savez comment il est... Je suis venue vous voir à son insu... De peur qu'il me la refusât, je ne lui ai pas demandé la permission, et je suis partie, je n'y tenais plus.

LUCIE, changeant la conversation.

Et moi qui ne te remercie pas de tes merveilleuses fleurs!

HENRIETTE.

Quelques roses cueillies au jardin.

LUCIE.

Que tu as dû dévaliser.

ADRIEN, revenant à la conversation.

En somme, mademoiselle, vous ne m'avez pas l'air très enthousiaste du pays!

HENRIETTE.

Pas du tout. Et si je n'avais trouvé quelques leçons, je m'y ennuierais à périr.

MADAME.

Vous vous êtes lancée dans le professorat!

HENRIETTE.

Professorat est un bien grand mot pour quelques leçons de piano et de chant qui sont plutôt pour moi une distraction, ou tout au moins, une occupation. Mais les gens de la ville sont si peu artistes qu'on ne peut pas y prendre goût; en dehors de leur commerce ou de leur industrie, ils ne veulent rien entendre. Aussi, ai-je éprouvé une bien grande joie quand j'ai appris que M. Perraud était nommé en Saône-et-Marne et que nous allions nous revoir. (Se reprenant, elle se lève, embarrassée.) Mais, je babille, j'oublie que

vous avez une réception que vous attendez des invités... Au revoir, madame...

MADAME, l'embrassant.

A bientôt, chère enfant, et mes meilleures amitiés à votre mère.

HENRIETTE.

Merci, madame. (Sautant au cou de Lucie.) Au revoir, ma chère Lucie... Nous nous verrons souvent?

LUCIE, assez froide.

Le plus souvent possible.

ADRIEN.

Nous comptons sur vous pour nous faire visiter la ville.

HENRIETTE, riant.

Ce ne sera ni très long, ni très intéressant.

LUCIE.

Tu habites peut-être loin?

HENRIETTE.

Non, tout près, 25, rue Notre-Dame. (A Adrien lui tendant la main.) Monsieur!

ADRIEN.

Je vous reconduis.

Ils sortent.

LUCIE.

A bientôt! (Revenant à sa mère.) Elle n'est pas embellie cette pauvre Henriette.

MADAME, étonnée.

Tu trouves? Mais, au contraire, elle s'est développée, étoffée, elle est devenue femme et jolie femme.

LUCIE.

Quelle élégance!

MADAME.

Elle n'est pas si mal habillée.

LUCIE.

Peut-être, pour une maîtresse de piano qui court le cachet.

MADAME.

Elle est, en tout cas, bien tendrement affectueuse pour nous.

LUCIE.

Depuis la disgrâce du père on a besoin de se mettre bien avec l'administration.

MADAME.

Lucie, tu fais sur ton amie de bien vilaines suppositions, c'est très mal.

LUCIE.

Oh ! oh ! des suppositions !

ADRIEN, rentrant vivement.

Il vient de me venir une idée. Puisqu'il nous manque trois personnes, si on les remplaçait par nos bons amis Barral ? Ils habitent dans le voisinage, en un tour de main ils seraient habillés et pourraient être là à l'heure.

MADAME.

Mais oui, c'est une idée !

LUCIE.

Seulement, elle est mauvaise !

ADRIEN.

Pourquoi cela ?

LUCIE.

Je regrette que tu ne t'en rendes pas compte. Quoi

qu'il en soit, tu ne veux pas les inviter, je pense, sans prévenir papa?

ADRIEN.

Je suis bien persuadé qu'il ne refusera pas!

Perraud entre par la gauche au fond.

LUCIE.

Le voilà, demande-lui!

PERRAUD.

Quoi donc? (Allant vers sa femme.) Veux-tu me faire le nœud de ma cravate?

ADRIEN.

Tu ne devinerais jamais, père, quelle visite nous venons de recevoir?

PERRAUD.

Une visite agréable?

ADRIEN.

On ne peut plus agréable, aimable et jolie.

PERRAUD.

Dis vite, alors.

LUCIE, haussant les épaules.

Il n'y a pas besoin de faire tant de mystère, il s'agit de mademoiselle Barral!

PERRAUD, fait un mouvement brusque et se dégage des mains de sa femme.

Mademoiselle Henriette Barral?... Son père est donc ici?

MADAME.

Tiens-toi!

ADRIEN, inclinant la tête.

Où, comme par le passé, il inculque les mathématiques spéciales aux adolescents de la localité.

PERRAUD, mécontent.

Je savais bien qu'il avait été déplacé, mais je ne m'attendais pas à le retrouver.

Il tend à nouveau le cou à sa femme.

ADRIEN.

Comme ils demeurent tout près de la préfecture, j'ai pensé que, puisque nous avions trois places de disponibles pour le dîner, on pourrait peut-être les inviter...

PERRAUD, vivement.

Inviter Barral ?

MADAME.

Tiens-toi donc tranquille.

ADRIEN.

Il ne te serait pas agréable au milieu de tous les masques inconnus que tu héberges, de voir trois bonnes figures amies ?

PERRAUD, évasivement.

Nous ne pouvons pas comme cela, à brûle-pourpoint, à la dernière minute, après s'être perdus de vue depuis tant d'années...

ADRIEN.

Ils sont bien trop nos amis pour se formaliser de cette invitation *in-extremis !*

PERRAUD.

D'autres peuvent s'en formaliser !

ADRIEN, vif.

D'autres ! un professeur de mathématiques vaut bien des marchands de bestiaux enrichis ou des industriels aussi bêtes que leurs marteaux-pilons.

PERRAUD, catégorique.

Je ne discute pas, je ne peux pas recevoir M. Barral, et voilà tout !

MADAME, à Perraud.

Tiens-toi donc tranquille, je ne pourrais jamais nouer ta cravate.

LUCIE, souriant.

Henriette était sans doute venue pour se faire inviter. Madame Barral aura combiné ça.

ADRIEN, hausse les épaules.

Si telle avait été son intention, elle s'y serait prise plus tôt !... Non, (Indirectement à son père.) il ne peut m'entrer dans la cervelle qu'on refuse, par raison d'Etat, de recevoir ses amis à sa table lorsqu'on est fonctionnaire. Ou l'on rougit de son amitié, ou l'on rougit de son administration. (s'adressant à son père.) Or, je t'ai toujours entendu faire l'éloge de M. Barral, vanter sa loyauté, la rectitude de son jugement, affirmer que tu avais le plus grand respect pour sa personne et même de l'admiration pour son caractère, tu ne rougis pas de lui, c'est donc, alors, que ton administration...

PERRAUD, très net, le nœud de sa cravate terminé.

Comme homme, je n'ai point cessé d'estimer et même d'admirer Barral ; il a des convictions sincères, une fermeté d'un autre âge et que je respecte ; comme préfet, je ne puis pas le recevoir.

ADRIEN, souriant.

Que voilà un distinguo qui vous aurait indignés tous les deux, au temps où vous étiez ensemble les lumières du collège électoral de Montfresnois et les

grands électeurs de Tonnelle ! Auriez-vous assez clamé contre cette conscience en partie double.

PERRAUD, secouant la tête.

Barral ! Montfresnois ! Tonnelle. Tout cela est de l'histoire ancienne ; les choses ont changé depuis !

ADRIEN.

Et les idées aussi !

PERRAUD.

On a beau jeu de pérorer lorsqu'on n'est pas fonctionnaire !

ADRIEN, ironique.

Oui, quand on est fonctionnaire, on agit !

Perraud a un geste d'impatience.

MADAME.

Voyons, Adrien, ne taquine donc pas ton père. Il a assez de cassements de tête aujourd'hui, sans que tu viennes encore le tourmenter.

ADRIEN.

Je cherche simplement à me renseigner, à savoir le pourquoi des choses ?

PERRAUD, sec.

Le pourquoi, le voici : lorsqu'un fonctionnaire est en disgrâce, sa place n'est pas dans un banquet officiel. Barral est connu pour ses opinions socialistes ; il a même été déplacé pour cette raison, sa présence à la préfecture serait non seulement d'un très mauvais effet dans la ville, mais au ministère.

ADRIEN.

Dis alors carrément, je ne veux pas, sans prendre tant de subterfuges et conviens que tu as plus de souci de l'opinion qu'on a de tes actes que de ces actes.

MADAME.

Voyons, Adrien.

PERRAUD, agacé.

Eh bien ! je ne veux pas et restons-en là. (A sa femme et à sa fille.) Voulez-vous aller voir comment la table est dressée. Si Santenay en a fini avec les cartes, envoyez-le moi. (Les rappelant.) Ah ! et puis, dites à François de venir me parler.

LUCIE.

Oui, papa !

Elles sortent.

PERRAUD, se promenant de long en large.

Ah ! mon pauvre enfant, tu t'imagines dans la vie que l'on fait tout ce qu'on veut.

ADRIEN.

Je vois bien que tu fais ce que d'autres veulent et que le pouvoir que tu crois avoir n'est qu'un leurre puisque tu ne peux même pas recevoir tes amis !

PERRAUD, souriant.

Est-ce curieux que tu ne puisses pas comprendre que, si je suis M. Perraud, je suis aussi le préfet.

ADRIEN.

Je le comprends fort bien et je me dis que pour peu que ça continue, il n'y aura bientôt plus de M. Perraud mais seulement un préfet ; et voilà ce qui me peine.

PERRAUD.

Console-toi ! Si je suis obligé de taire mes préférences, c'est surtout pour ne pas me laisser circonvenir par des influences, des affections ou des amitiés qui auraient trop d'empire sur moi. Je veux pouvoir faire imperturbablement mon devoir. (Il va

sonner à la cheminée.) Les ministres changent, le devoir reste.

ADRIEN.

Depuis Tonnelle, — paix à sa mémoire, — les ministres ont changé un certain nombre de fois, diminuant de plus en plus le champ des libertés: crois-tu que ton devoir ne se soit pas modifié?

PERRAUD.

Si je le croyais, j'aurais démissionné.

ADRIEN.

Tu ne t'en es pas aperçu, mais peut-être si tu avais une conversation avec M. Barral, si vous causiez ensemble de votre ancien programme, verrais-tu la distance parcourue. Barral est un témoin gênant et...

PERRAUD, sonne de nouveau et sévère.

En voilà assez sur ce sujet. Tu donnes à cette question insignifiante une importance qu'elle ne peut avoir et emploie pour défendre M. Barral des arguments tout à fait déplacés.

ADRIEN.

Cependant...

PERRAUD, très autoritaire.

Et puis, j'ai des choses plus sérieuses à faire maintenant que d'écouter les observations d'un morveux tel que toi! Je te prie de te taire, tu m'entends!

ADRIEN, secouant la tête.

Ne te fâche pas, voyons, tu me ferais croire que j'ai mis le doigt sur une plaie!

FRANÇOIS, entrant.

Monsieur le préfet m'a appelé?

PERRAUD.

Oui... il y a un certain temps que je vous appelle ! Avons-nous des convives arrivés !

FRANÇOIS.

Trois ou quatre. Ils se promènent là, dans la salle.

PERRAUD.

Nous ne commencerons les présentations que lorsqu'ils seront une vingtaine.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur le préfet.

PERRAUD.

Je vous recommande de surveiller spécialement le vestiaire ; j'entends qu'il n'y ait ni discussion, ni réclamation.

FRANÇOIS.

Il n'y en aura pas, monsieur le préfet.

Mouvement de sortie.

PERRAUD, le rappelant.

M. Santenay est avec ces dames ?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur le préfet, ils placent les menus...

PERRAUD.

Veuillez lui dire que je l'attends depuis une demi-heure.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur le préfet.

Il sort.

ADRIEN, après un long moment de silence.

Puisque tu refuses de revoir M. Barral comme préfet, le recevras-tu comme ami ?

PERRAUD, de mauvaise humeur.

Je n'en sais rien !

ADRIEN.

Pourrai-je au moins, moi, leur rendre visite ?

PERRAUD.

Tu feras ce que tu jugeras convenable.

ADRIEN.

Merci tout de même.

Santenay entre une serviette sous le bras bourrée de paperasses et le plan de la table à la main.

PERRAUD.

Ah ! vous voilà, Santenay, vous avez terminé ?

SANTENAY.

Tout notre monde est casé.

PERRAUD, prenant le plan et ajustant son lorgnon.

Faites voir. (Il regarde.) Ah ! non, mon ami, non, vous ne pouvez pas mettre le grand électeur Rouveyre à côté de madame Vérancourt. Rouveyre a couvert d'injures Vérancourt aux dernières élections.

ADRIEN, à part.

Ça ne tire pas à conséquence.

SANTENAY, indiquant sur le plan.

Je puis la faire permuter avec madame Blandin.

PERRAUD.

Oui, oui, ça pourra aller. (Désignant la serviette.) Vous avez jeté les yeux sur les pétitions ?

SANTENAY.

Rien de remarquable, si ce n'est une pétition des ouvriers agricoles contre les agissements des Sociétés de crédit et les accaparements des Sociétés de consommation, rien que ça !

PERRAUD.

Vous mettrez le tout dans le carton des loisirs, nous lirons quand nous aurons le temps...

ADRIEN, à part.

Et dire que de pauvres diables s'esquintent le tempérament à faire des modèles d'écriture sur du papier ministre pour que...

Il hausse les épaules.

PERRAUD.

Nous ferons les présentations à ces dames ici. Veillez à ce que les huissiers ne commettent pas de gaffes. J'ai cru tout à l'heure que nous allions avoir un conflit entre l'armée et la magistrature.

SANTENAY.

Soyez tranquille, je vais les styler!

Il sort.

PERRAUD, à Adrien, après un silence, souriant.

Eh bien! cette mauvaise humeur est passée?

ADRIEN.

Moi, de mauvaise humeur, parce que tu sacrifies tes anciens amis à tes nouveaux administrés et que tu préfères un politicien à tout faire comme Rouveyre à l'honnête Barral? Non, ça te regarde.

PERRAUD.

Ah! alors, ça continue.

ADRIEN.

Je souhaite que tu conquières ainsi la sympathie des habitants de Saône-et-Marne, j'en doute; la sympathie est une de ces choses que l'autorité malgré tout ne saurait imposer.

PERRAUD.

Allons, je vois que tu n'as pas perdu ton temps à

l'école de droit, ainsi que je le craignais; tu es devenu un ergoteur de jolie force.

ADRIEN.

Je n'ergote pas, je constate l'éternelle contradiction entre ce que nous devrions être et ce que nous sommes.

PERRAUD.

Voilà, mon ami, un sujet qui à coup sûr, peut être intéressant à développer dans une parlotte d'étudiants, mais que je t'engage à ne point traiter devant nos convives. Et je profite de ce moment où nous sommes seuls pour te prier de te modérer en présence de nos hôtes.

ADRIEN, avec gravité.

Bien, monsieur le préfet.

PERRAUD, lui touchant l'épaule.

Comprends donc, grand enfant, que puisque tu entres dans l'administration, il faut enfin être sérieux.

ADRIEN.

Il n'est pas encore dit que j'y entre.

PERRAUD.

Oui, oui, tu as comme tous les autres jeunes gens des idées d'indépendance et de gloire, tu rêves littérature, poésie, théâtre, peut-être même journalisme. Crois-moi, ils en rabattent bien vite et tu serais impardonnable de ne pas suivre la voie que je t'ai tracée.

ADRIEN, allant vers la croisée.

Je me ferai gendarme!

PERRAUD.

Plaisante tant que tu voudras, mais réfléchis à ce que je viens de te dire.

MADAME, entrant.

Mon ami, il y a déjà beaucoup de monde, on pourrait faire entrer.

PERRAUD.

François a mes instructions... (A madame en particulier.) Ah ! le maire te parlera de la situation faite à l'industrie locale par les nouveaux tarifs. Tu lui donneras à entendre que je m'intéresse spécialement aux questions économiques, qu'il peut compter sur moi pour appuyer ses revendications et que, mon plus grand désir, est de marcher la main dans la main avec la municipalité. Il faut s'en faire un ami, il va être nommé sénateur.

MADAME.

Bien.

PERRAUD.

Je te présenterai aussi M. Rouveyre, une espèce de journaliste, président de la Fédération ouvrière : il tient tous les ouvriers de la région, il a l'oreille des syndicats et organise les grèves. Son passé est un peu louche, mais son influence est considérable : homme à ménager. Mon prédécesseur se demandait tout le temps s'il devait le faire décorer ou arrêter, finalement Rouveyre l'a fait déplacer. Nous aurons aussi...

ADRIEN, à la croisée.

Venez voir la berline de l'émigré ! Non, la voiture du premier président...

PERRAUD, à madame, sans se déranger.

Encore un à soigner ; il a pour bête noire la laïcisation.

FRANÇOIS, entrant.

Je fais entrer, monsieur le Préfet ?

PERRAUD, regardant autour de lui.

Attendez... Lucie, où est-elle?

MADAME, à Adrien, en gagnant sa place.

Cours la chercher dans la salle.

Adrien sort.

PERRAUD, à François.

Prévenez le Secrétaire Général, M. Santenay et les chefs de service, MM. Valin, Meunier et Gaillardot. (François s'éloigne. — A madame.) Pour le Trésorier, l'Ingénieur en chef et les autres fonctionnaires, inutile de se gêner, ils m'ont fait une telle ovation que je suis sûr d'eux.

MADAME, avec tristesse, s'asseyant dans un fauteuil.

Qu'il me tarde que toutes ces cérémonies officielles soient terminées ; j'aime si peu ces déménagements et ces réceptions.

PERRAUD, lui donnant un baiser au front, s'asseoit près d'elle et rapidement.

Ne te chagrine pas, ma bonne, Saône-et-Marne sera mon dernier poste, après j'aurai une trésorerie. En attendant, prenons notre mal en patience. Je ne fais pas non plus ce qui me plaît, moi, je sacrifie mes préférences à l'intérêt général, comme dans la question Barral... Crois-tu que ça m'amuse, ces réceptions et ces discours, non, mais je me dis qu'il faut que le pouvoir ait du prestige et qu'il jette de la poudre aux yeux de ce grand enfant de peuple, qu'il est plus profitable souvent de lui cacher la vérité que de la faire connaître et qu'il obéit mieux quand il ne comprend pas.

MADAME, se prenant la tête.

Je me perds dans tous ces micmacs, mais ils me font peur ! Que je regrette notre pauvre Montfresnois !

PERRAUD, se relève.

Nous y retournerons, va, nous y retournerons. (Madame secoue la tête d'un air de doute. Lucie et Adrien entrent.) Lucie! Je n'ai pas besoin de te recommander d'être gracieuse, sois-le seulement un peu moins avec Santenay. Inutile que tout le monde sache que vous allez être fiancés ; il vaut même mieux qu'on l'ignore puisque vous devez l'être un certain nombre de mois... Où est-il, Santenay?

ADRIEN.

Il suit tes conseils et ne perd pas son temps. Il reçoit tes invités, s'empresse, prodigue les poignées de main et les compliments; on ne voit que lui.

PERRAUD.

Ce n'est pas très correct.

ADRIEN.

En revanche, c'est très pratique.

Santenay entre et derrière lui les chefs de service.

PERRAUD.

Ah ! le voilà !

SANTENAY, très affairé.

Le Maire, le Général, le premier Président, M. Rouveyre sont là.

PERRAUD, vivement.

M. Rouveyre ! il y a longtemps?

SANTENAY.

Je lui ai fait prendre patience.

PERRAUD, très empressé.

Voyons... ma femme. (A Lucie.) Lucie, à côté de ta mère! (A Adrien.) Toi, à côté de moi. (A Santenay.) Et vous, mon ami, de ce côté, avec la famille dont vous serez bientôt.

SANTENAY.

Merci, monsieur Perraud.

PERRAUD, aux chefs de service, leur montrant sa gauche.

Messieurs, si vous voulez avoir l'obligeance de vous tenir près de moi, vous me rendrez service. (Ils se rapprochent.) Nous y sommes?

MADAME.

Ah! mon éventail!

Moment d'émoi.

LUCIE, le prenant sur la cheminée.

Le voici.

ADRIEN, à sa mère et à sa sœur.

Attention : une, deux, trois, ne bougeons plus.

Perraud fait signe à François qui ouvre les portes. On aperçoit un groupe d'invités, le maire causant avec le général, puis Rouveyre qui s'avance seul en avant d'eux. Perraud va à lui.

PERRAUD.

Ah! monsieur Rouveyre! Combien je suis heureux de vous voir; venez donc que je vous présente à madame Perraud.

Les invités entrent en foule.

LE MAIRE, au Général.

Tout à fait homme de gouvernement selon la grande tradition républicaine.

LE GÉNÉRAL, au Maire, après avoir secoué la tête.

Moi, il me va, ce préfet, parce que je crois qu'il a de ça (Il tourne le poignet et dans le nez du Maire.) de la poigne!

Souriant, il va saluer madame Perraud.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent, avec cette différence que le salon officiel est devenu le hall d'une maison bourgeoise où l'on se réunit après le repas.

A droite la grande porte ne s'ouvre plus qu'à un seul battant, contre le mur ; à droite, en avant, une table chargée de livres et de brochures, en arrière, un piano ouvert. A gauche, sur la cheminée, pendule, flambeaux et glace. En avant, à gauche, la porte ouverte du cabinet du Préfet ; en arrière, porte des appartements. Au milieu, vaste table en oblique, couverte d'un tapis à ramages, chargée de journaux. Autour, des sièges variés et modernes. A l'extrémité le plus éloignée de la table est disposé un service à café de cinq tasses, des liqueurs, des boîtes de cigares et de cigarettes, allumettes et cendriers.

On est après déjeuner. — Lucie verse le café dans les tasses. Santenay choisit un cigare. Adrien, en avant à droite, feuillette une revue. La porte de droite est ouverte.

SANTENAY, rejetant un cigare ouvre une autre boîte.

Détestables ! Exécrables !... Dire que depuis plus d'un an que nous y sommes, je n'ai pas pu trouver un cigare fumable dans ce maudit pays !

LUCIE, tout en versant le thé.

Expliquez-moi, monsieur Santenay, comment il se fait que vous ne cessiez d'accabler de vos invectives

ce malheureux pays, quand ses habitants ne tarissent pas d'éloges sur votre compte?

SANTENAY, beau parleur.

Je suis pour eux l'autorité en second un peu comme le contre-poids de l'autre. Je puis, sans que cela m'engage, écouter leurs doléances et leur donner raison, en déplorant avec eux les décisions et arrêtés qu'ils déplorent... J'en suis ému, et ils en sont touchés. Malheureusement, comme je le leur dis ; que voulez-vous que j'y fasse? Je ne suis pas le préfet! — Si j'étais le préfet, je les enverrais promener — mais, ils ne l'entendent pas ainsi, ils me serrent la main avec effusion et s'en vont en chantant mes louanges.

LUCIE.

Hum! Voilà de la haute diplomatie!

ADRIEN, à mi-voix.

Plutôt de la basse muflerie.

SANTENAY, qui répond à Lucie.

Non, c'est de l'administration! .. Pour vous donner une idée de l'intelligence des naturels, imaginez que je vois arriver l'autre jour dans mon cabinet deux rustres...

Perraud entre suivi de madame.

PERRAUD, assez rudement à madame.

Non, non et non! Je ne le tolérerai à aucun prix, aucun!

MADAME, suppliant.

Cependant, mon ami...

PERRAUD, même ton.

J'ai dit non! (A Santenay.) Vous avez reçu la réponse du ministère de l'instruction publique?

Adrien se retourne.

SANTENAY.

Ce matin même.

PERRAUD.

Elle est favorable?

SANTENAY.

Le changement est fait.

PERRAUD.

Très bien ! (Il s'assoit devant la table et radouci.) Vous seriez bien aimable, Santenay, de m'apporter le dossier Rouveyre.

Santenay passe dans le cabinet du Préfet.

MADAME, à Perraud.

Repose-toi donc un instant. Prends au moins tranquillement ton café... que nous puissions causer un peu.

PERRAUD, affairé.

Causer avec vous? Prendre tranquillement mon café! Quand le ministre me demande d'urgence un rapport sur l'état d'esprit des centres ouvriers! tu avoueras que ce n'est guère le moment.

MADAME, hausse les épaules.

Moment ou non, quand on n'a pas le temps on le prend. Travailler jour et nuit comme tu le fais sans t'accorder une minute de repos, c'est vouloir te rendre malade.

PERRAUD.

Je fais mon devoir.

MADAME, désolée, s'avance près de la cheminée.

Tu te tueras!

Santenay rapporte le dossier qu'il pose sur la table près de Perraud.

PERRAUD, ajuste son lorgnon.

Ah! Voyons un peu ça!

Il prend une pièce et se renverse sur son siège.

LUCIE, présentant une tasse de café à sa mère.

Maman, maman?

MADAME, sortant de sa triste rêverie.

Pose la tasse sur la cheminée.

Lucie pose la tasse et revient en préparer une pour son père, tandis que Santenay sucre et remue son café.

LUCIE.

Père, veux-tu beaucoup de café? (Perraud ne répond pas.) Père je te demande si tu veux beaucoup de café?

PERRAUD, de mauvaise humeur.

Mais, mon enfant, laisse-moi donc en repos. Tu vois que je suis absorbé par la lecture de pièces on ne peut plus importantes, ne me dérange pas! (Radoucl.) Donne-moi ce que tu voudras et mets la tasse de côté.

LUCIE, fait ce que son père lui dit, marchant sur la pointe des pieds.

Chut! Silence! ne troublons pas les affaires de l'Etat. (Elle revient et à Adrien toujours devant la croisée.) Adrien, eh! Adrien? Ton café va être froid.

ADRIEN, de mauvaise grâce.

Ça m'est égal.

LUCIE.

Et à moi aussi! (Elle secoue la tête, a l'air de se moquer de la mauvaise humeur générale; elle prend sa tasse et à mi-voix, à Santenay.) Finissez-moi donc l'histoire de rustres que vous aviez commencée tout à l'heure.

Elle boit par petites gorgées.

SANTENAY, à mi-voix.

Ah ! Oui, les deux dégourdis qui étaient venus me trouver pour une admission.

PERRAUD, interrompant sa lecture.

Vous pouvez parler à haute voix, ça ne me gêne pas.

Il avale sa tasse d'un trait et reprend sa lecture.

SANTENAY, haut.

Ils demandaient une admission à l'asile départemental d'aliénés et apportaient avec eux tous les certificats voulus ; mais, ils s'exprimaient si clairement qu'il me fut impossible de discerner quel était le fou.

LUCIE.

Alors?

SANTENAY.

Alors je les avais fait interner tous les deux, me disant : le médecin aliéniste saura bien découvrir le fou.

LUCIE, riant.

Vous êtes abominable!

SANTENAY.

Eh ! bien, il paraît qu'ils n'étaient fous ni l'un ni l'autre, et qu'il s'agissait d'un troisième !

LUCIE, étouffant de rire.

Ah ! très amusant, très drôle ! (A Adrien qui s'approche et boit son café.) Tu as entendu ?

ADRIEN, ironique.

Oui, charmant!

Il se tourne vers la croisée.

SANTENAY, souriant.

Je n'en finirais pas si je voulais vous conter...

PERRAUD, à Santenay, reposant les pièces sur la table.

Je ne trouve rien là-dedans de bien grave. Je n'y vois que l'agitation normale des milieux ouvriers où les mécontents sont toujours plus nombreux que les satisfaits.

SANTENAY, qui s'est rapproché.

La dernière conférence de Rouveyre, cependant...

PERRAUD.

Il a été plus violent d'autres fois. S'il parle en faveur de la grève générale, la bonne utopie! il est contre les grèves partielles; n'est-ce pas tout ce que nous lui demandons. Il démontre aux ouvriers que les syndicats ne sont encore ni assez forts ni assez riches, ni assez disciplinés pour la grève générale, et la remet au moins à deux ans; d'ici là!... Néanmoins, il faudra indiquer dans votre rapport que les craintes manifestées par certains industriels ne manquent pas de fondements, que de jour en jour, la situation devient de plus en plus difficile, que l'esprit d'insubordination règne dans le département, et que ce n'est pas en faisant de la conciliation à outrance, comme on nous le recommande au ministère, que nous en aurons raison.

SANTENAY.

Evidemment.

PERRAUD.

Vous n'oubliez pas qu'il faut que le rapport parte aujourd'hui?

SANTENAY.

Je vais m'y mettre immédiatement.

Il prend quelques pièces et sort par le cabinet.

PERRAUD.

Et ne craignez pas d'insister sur l'énergie nécessaire.

LUCIE, à son père.

Tu connais cette histoire de fou que vient de me raconter M. Santenay?

PERRAUD.

Il l'enjolive un peu pour t'amuser. Il est plus méticuleux et plus perspicace qu'il ne le donne à entendre; c'est une tête organisée, un garçon remarquablement doué pour l'Administration, et je ne suis pas inquiet sur votre avenir à tous deux.

LUCIE.

Il sera ministre?

PERRAUD, riant.

Pour ça, tu m'en demandes un peu trop. Il n'y aurait rien d'étonnant.

MADAME, à Lucie.

Ne te mets pas en retard, Lucie. N'oublie pas que tu as rendez-vous à deux heures chez la couturière pour essayer ta robe blanche et tes autres toilettes de noce.

LUCIE.

Je vais me préparer.

Elle va pour sortir par la porte des appartements.

ADRIEN.

Les dames Barral doivent venir cet après-midi.

MADAME, étonnée,

Ah!

LUCIE.

Tant pis pour elles.

Elle sort.

ADRIEN, à sa mère.

Mère, il y a huit jours, je t'ai priée d'adresser une demande à mon père. Lui as-tu parlé?

MADAME, à mi-voix.

Oui, mon enfant, j'ai fait ta commission.

ADRIEN.

Et quelle a été sa réponse?

MADAME.

Demande à ton père.

Adrien se tournant vers son père, mais avant qu'il lui ait posé une question.

PERRAUD.

Ta mère m'a en effet parlé de certaine fantaisie qui t'avait traversé l'esprit. J'ai pensé que ça n'était pas sérieux et je n'y ai pas attaché d'importance.

ADRIEN.

Pourquoi cela?

PERRAUD.

Parce que j'estime qu'à tous les points de vue, il est un peu prématuré pour toi de songer au mariage. Puisque j'ai dû renoncer à faire de toi mon chef de cabinet, j'attendrai que tu sois décidé à embrasser une carrière honorable, que tu aies une situation assise et une position assurée avant de t'autoriser à te marier à une fille sans dot. Du reste, si tu veux te donner la peine d'y réfléchir froidement cinq minutes, tu reconnaîtras comme moi...

ADRIEN.

Après y avoir réfléchi très froidement, après avoir pesé le pour et le contre, j'ai parlé de mademoiselle Barral à ma mère et je l'ai chargée de te pressentir parce que ma résolution était formellement prise.

PERRAUD, ramassant ses dossiers.

Tu veux rire?

ADRIEN.

Je ne ris pas et toutes les belles raisons que l'on pourra faire valoir ne prévaudront pas contre celle-ci : je l'aime!

PERRAUD, secouant la tête.

Non!

ADRIEN.

Comment non?

PERRAUD, empilant ses dossiers.

Tu passes, mon ami, par une crise de jeunesse. A ton âge, quand on est désœuvré comme tu l'es, le moindre jupon vous met la tête en ébullition et l'on pense faire sa femme de la première jeune fille qu'on rencontre et qui vous sourit. Travaille, ça se passera. Se créer un foyer est une chose grave qui n'a qu'un rapport très lointain avec les amourettes.

ADRIEN.

Mais je ne connais pas d'hier mademoiselle Barral!

PERRAUD.

Justement, on s'abuse toujours sur les amitiés d'enfance!

ADRIEN.

Ma mère ou toi avez-vous quelque chose à lui reprocher?

PERRAUD.

A vrai dire, je souhaiterais pour toi une femme de situation plus brillante, d'une éducation moins moderne, et vivant dans un milieu moins exalté ; mais, j'admets que mademoiselle Henriette soit parfaite, riche, accomplie sous tous les rapports et que vous vous aimiez, il n'en est pas moins vrai que l'épouser serait pour toi une folie, à laquelle je ne prêterai

jamais la main. Tu n'es pas assez sérieux : tiens-le toi pour dit, et veuille bien ne plus m'en parler.

Il se dirige vers son cabinet.

MADAME.

Ecoute ton père, Adrien, il a de l'expérience. — Rien ne presse. Attends deux ans, un an si tu veux ; tu jugeras mieux.

ADRIEN, haussant les épaules.

Eh ! Puis-je attendre ! (A son père.) Père, un mot encore.

PERRAUD.

Ni un, ni plusieurs. J'ai dit ce que j'avais à te dire. Les affaires du département me donnent en ce moment assez de tracas pour que tu ne viennes pas me rebattre les oreilles de tes fantaisies conjugales. (François entre par la porte de droite.) Que voulez-vous, François?

FRANÇOIS.

Monsieur le préfet peut-il recevoir M. Rouveyre?

PERRAUD.

M. Rouveyre mais, tout de suite. (A Adrien.) Tu vois : Rouveyre, mon rapport, conseil de préfecture, séance de commissions, je ne sais plus où donner de la tête !

Il va pour sortir à droite.

ADRIEN.

Alors, père, tu t'opposes à mon mariage?

PERRAUD.

Absolument !

Il sort.

ADRIEN, à sa mère.

Et toi, mère?

MADAME.

Henriette possède de grandes qualités, elle est charmante, et je comprends que tu en sois épris ; mais, mon enfant, l'amour ne suffit pas dans un ménage. Tu n'as pas une fortune qui te permette de vivre sans rien faire et tu ne gagnes pas un sou : elle n'a pas de dot et tu ne peux pas compter sur les leçons de piano qu'elle donne. Comment ferez-vous pour vivre ?

ADRIEN.

N'aie pas peur, je travaillerai, j'ai des idées plein la tête ; et ce sera bien le diable, si avec l'activité que je compte déployer je n'arrive pas !

MADAME.

J'ai confiance en ton courage et en ta volonté, seulement si tu préfères la vie de lutte à la vie toute faite que nous t'avions préparée, ne crains-tu pas que ta compagne, au lieu d'être une aide ne soit un empêchement ? Combien d'hommes de talent dont la carrière a été brisée par une union prématurée !

ADRIEN.

Je connais Henriette ; elle me soutiendra, au contraire, m'encouragera, partagera mes efforts comme elle partage déjà mes idées.

MADAME, tristement.

Pourquoi tant vous presser ?

ADRIEN, s'agenouillant près de sa mère.

Nous presser ! Il y a des années que nous avions projeté de vivre ensemble, des années que nous avons appris à nous aimer ! Nous n'avons jamais cessé de correspondre, quand nous sommes venus ici, je savais qu'elle y était. Nous avons pu nous voir, causer à loi-

sir, constater que notre amour n'avait fait que s'accroître, et sûre d'elle, comme elle est sûre de moi, nous nous sommes juré d'être l'un à l'autre, envers et contre tout!

MADAME, regardant fixement Adrien.

Il n'y a que cela entre vous?

ADRIEN, étonné.

Que voudrais-tu qu'il y eût?

MADAME, gênée.

Je ne sais pas! Quelquefois on se laisse entraîner, on n'est pas toujours maître de sa passion. Et quand on est libre comme vous l'êtes l'un et l'autre...

ADRIEN, se récriant.

Oh! mère. Quelle supposition!

MADAME.

Que veux-tu, en voyant ton insistance, ton impatience, je pouvais craindre... Puisque heureusement, il n'en est rien, tu peux attendre.

ADRIEN, s'asseyant en face de sa mère.

En sorte que, si j'avais abusé de la situation, si j'avais le droit de mépriser sa faiblesse et si elle avait le droit de me reprocher une lâcheté, notre union te paraîtrait plus admissible?

MADAME.

Tu me fais dire des choses. Je voulais simplement te montrer que tu n'étais pas aussi engagé que tu le croyais!

ADRIEN.

Ma parole et la sienne ne signifient rien?

MADAME.

Il est certain, que tu ne pourrais sans déloyauté de ton chef, te dérober; mais, puisque ton père...

ADRIEN, vivement.

M'approuves-tu, toi?

MADAME, embarrassée.

Je me rends parfaitement compte des sentiments qui te guident...

ADRIEN.

Voyons, mère, tu ne voudrais pas causer mon malheur, nous réduire tous deux au désespoir?

MADAME, très tendrement.

Mon cher enfant, ton bonheur est ce que j'ai de plus précieux!

ADRIEN.

Cependant un refus peut nous pousser à une résolution extrême.

MADAME, vivement.

Tais-toi, Adrien, ne dis pas cela!

ADRIEN, se lève.

Si... et...

Perraud ouvre la porte, et à François avec brusquerie.

PERRAUD.

A présent, je n'y suis pour personne, vous entendez, pour personne. (Il ferme la porte et va vers la table.) Ah! non, non, on ne me fera jouer ni le rôle de dupe ni celui d'imbécile!

Il prend les dossiers.

MADAME.

Qu'as-tu donc encore, mon ami?

PERRAUD, allant vers son cabinet.

Rouveyre est bien décidément un coquin; mais qu'il ne s'y fie pas!

MADAME.

Ne te fais donc pas de mauvais sang pour ces gens-là! Tiens, je viens de causer avec Adrien...

PERRAUD.

Attends un instant. Je vais remettre ces pièces à Santenay !

Il sort.

ADRIEN.

Rouveyre est bien plus intéressant que son fils !

MADAME PERRAUD.

Adrien, ne parle pas ainsi de ton père.

ADRIEN, rageur.

Mon père n'est plus qu'un fonctionnaire !

MADAME PERRAUD, se lève.

Allons, calme-toi, viens près de moi, écoute : Si ton père agit comme il le fait, crois que c'est dans ton intérêt ; il voit mieux que nous les dangers de ton projet.

ADRIEN, s'éloigne.

Il n'y a pas de dangers : il y a que mon mariage ne flatte pas assez son amour-propre, froisse ses convictions, et contre-carre son autorité !

MADAME PERRAUD.

Mon enfant, aujourd'hui tu es trop surexcité pour apprécier sainement les choses, laisse passer quelques jours, attends que le calme soit revenu !

ADRIEN.

Ainsi, tu te mets aussi contre moi ? Comme lorsqu'il s'est agi de faire mon droit ou d'être chef de cabinet. Tu me conseilles d'obéir, de m'incliner devant l'autorité paternelle ? Eh ! bien, non, je ne m'inclinerai pas ; à la fin je suis las de m'incliner et j'entends être maître de mes sentiments et de mes actes ! Si mon amour n'est qu'un rêve et mes espérances des illusions, vous n'avez pas le droit de chas-

ser mon rêve ni de détruire mes illusions ; vous n'avez pas le droit de vous mettre en travers de mon bonheur et de tuer ma vie parce que vous m'avez donné le jour !

MADAME PERRAUD.

O Adrien ! me parler ainsi, à moi, tu me fais bien du mal ! (Elle s'essuie les yeux.) Ton père et moi ne t'aimons-nous pas plus que tout !

ADRIEN.

Vous ne m'aimez pas plus que l'autorité à laquelle vous voulez me sacrifier !

MADAME PERRAUD, douloureusement s'assoit au milieu.

Ne t'imagine pas cela ! Il n'y a pas que toi qui souffres ! Songe à ta mère qui toute sa vie a obéi et ne s'est jamais plainte ! Songe que ton père et toi vous êtes les deux êtres qu'elle aime le plus au monde, qu'elle est prise entre vos deux volontés et que vous lui broyez le cœur !... Je sens bien que ce que tu me dis est sincère, je ne peux pas trouver cependant que ton père ait tort... Tu n'aimes donc plus ton père ?

ADRIEN, net.

Je n'accepte pas plus l'esclavage aveugle de l'affection que celui de la force.

MADAME, effrayée.

Mais, malheureux enfant, tu n'y penses plus ! c'est de la folie, de la véritable folie ! (Pleurant.) Oh ! Adrien !

ADRIEN.

Si c'est de la folie, cette folie est ma vie, laissez-la moi !

Perraud rentre.

PERRAUD, étonné.

Quoi ? (Allant à madame.) Comment tu pleures. (A

Adrien.) Toi, mauvais sujet, tu fais pleurer ta mère? Tu vas avoir affaire à moi.

ADRIEN.

Je ne demande pas mieux!

PERRAUD, à sa femme.

Chère amie, ne te tourmente pas; laisse-moi avec lui que je lui parle comme je le dois et comme il le mérite.

MADAME PERRAUD.

Fais attention, je t'en prie; il est si exalté en ce moment-ci, j'ai peur.

PERRAUD, la poussant par la porte des appartements.

Ne crains rien! (Elle sort. — A Adrien.) A nous deux maintenant, monsieur!

ADRIEN.

Je ne suis pas Rouveyre, je suis ton fils, appelle-moi donc Adrien, et ne prends pas ces airs de croquemitaine qui ne m'en imposent pas.

PERRAUD.

Je ne sais pas si j'ai des airs de croquemitaine; en tout cas, tu me fais l'effet, toi, d'un fameux garnement. Que lui as-tu raconté à ta mère? Tu l'as terrorisée, menacée peut-être?... Ne devrais-tu pas avoir honte de faire pleurer une femme, si bonne, trop bonne pour toi? Tu n'as donc plus ni affection, ni déférence... ni respect, ni soumission?... J'entends que ces scènes ne se renouvellent pas!... Je te répète une dernière fois que le mariage est la consécration d'une situation acquise, non une amusette, et je ne veux pas que tu te maries: voilà!

ADRIEN.

C'est de l'autocratie.

PERRAUD, cherchant sur la table parmi les journaux.

Possible ! Avant tout, comme je désire que mon autorité soit respectée par les étrangers, je tiens à ce qu'elle le soit d'abord chez moi. Si quelqu'un n'en est pas satisfait, ma foi tant pis, je ne m'en inquiète pas, sachant que gouverner c'est mécontenter... (Changeant de ton.) Tu n'as pas vu l'*Officiel* ?

ADRIEN.

Il n'est question ni de gouvernement ni d'administration, il est question de sentiment : je ne vais pourtant pas te demander ton autorisation pour aimer ?

PERRAUD, cherchant l'Officiel.

Aime tant que tu voudras, il faut que jeunesse se passe ! Quand j'étais à ton âge, j'en faisais autant. Seulement, moi, je ne perdais pas mon temps à faire des vers ou à écrire des pièces de théâtre ; je travaillais, j'étais secrétaire de maître Dussoyer et ces amourettes ne prenaient pour moi que l'importance d'une distraction.

ADRIEN.

S'il te plaisait de te conduire en collégien vicieux, tu devrais, au moins, ne pas t'en vanter devant ton fils. J'aime, moi ! comprends-tu, j'aime ?... Tu ne trouves à me dire que ceci : « Va courir les filles ! »

PERRAUD, se relève, tenant l'Officiel.

Que je te prenne pour un collégien ou pour un rêveur, le résultat est le même ; tu ne te marieras pas ! Et, ce qui m'afflige le plus dans cet incident, n'est pas tant l'insistance que tu mets à vouloir nous arracher notre consentement, que cet esprit d'insubordination, de révolte, que je vois chaque jour grandir en toi et qui pourrait peut-être bien te jouer un mauvais tour.

ADRIEN, avançant vers son père.

Qui me pousse à la révolte? Toi! toi, qui vas peut-être me contraindre à prendre une résolution extrême.

PERRAUD, riant.

Enfin, nous y voilà, la menace du suicide! Je l'attendais. Tu as dû chanter ce refrain à ta mère et la pauvre femme s'est mise à pleurer... Je te préviens, mon garçon, qu'avec moi, ça ne prend pas.

ADRIEN.

Ceux qui se tuent par respect des préjugés sont des imbéciles qu'il faut plaindre. Ceux qui meurent plutôt que d'enfreindre les conventions sociales, ceux-là n'aiment pas! quand on aime véritablement, on ne fait pas cette bêtise!

PERRAUD, étonné.

Que veux-tu dire alors par résolution extrême? Tu me feras des sommations respectueuses?

ADRIEN, vivement.

Jamais! Seulement je te déclare que, ni ton opposition, ni celle de qui que ce soit, ne nous empêchera de nous unir!

PERRAUD, ricanant.

Vraiment, tu crois ça?... Et tu t'imagines que cette menace va m'amener à résipiscence? Eh! bien, mon ami, j'ai le regret de t'annoncer que tu ne réussiras pas mieux par l'intimidation que par la persuasion. Mes précautions sont prises pour parer à tout coup de tête de ta part.

ADRIEN, inquiet.

Quelles précautions?

PERRAUD, narquois.

Tu ne t'attendais pas à celle-là?

ADRIEN.

Quelle machination as-tu bien pu préparer ?

PERRAUD, même jeu.

Allons, je ne veux pas te faire languir plus longtemps. Va demander à Santenay la lettre qu'il a reçue ce matin de Paris.

Il ouvre l'Officiel.

ADRIEN, va vivement à la porte du cabinet de travail.

Santenay, voulez-vous me donner la lettre que vous avez reçue ce matin de Paris ? (Voix de Santenay. — A son père.) Quelle lettre ?

PERRAUD, lisant l'Officiel.

Celle de l'Instruction Publique.

ADRIEN, reparaît tenant un papier qu'il déplie et lit vivement ; puis à son père.

M. Barral est nommé à Rennes.., il doit rejoindre son poste immédiatement... Je comprends, tu as demandé son changement ?

PERRAUD.

Moi-même.

ADRIEN, navré.

Dire que tu as fait cela !

PERRAUD.

Oui, et je crois que Barral n'aura pas à s'en plaindre. Quoiqu'il me méprise et passe son temps à me dénigrer, je lui obtiens un assez bel avancement.

ADRIEN.

Peuh ! il était décidé à prendre sa retraite et à retourner à Montfresnois.

PERRAUD.

Il la prendra là-bas, ce sera plus avantageux pour lui et préférable pour nous.

257385

SANTENAY, qui est entré à la suite d'Adrien.

Oui, ça vaudra beaucoup mieux ainsi pour tout le monde.

ADRIEN, se retourne vers Santenay.

Ah! vous trouvez ça, vous? Eh! bien pour un homme qui a une réputation d'habileté, vous n'êtes guère malin. En ville, personne n'ignore mes projets. Lorsqu'on saura, et on le saura bien vite, que mon père a demandé le déplacement de M. Barral, on s'en demandera la raison et les bonnes gens s'empresseront de salir de leurs calomnies la réputation de mademoiselle Henriette. Et vous pensez que je vais accepter cela? Que je vais me solidariser avec mon père et laisser croire que je suis de connivence avec lui dans cette infamie?

PERRAUD, sursautant.

Adrien, je t'ordonne de te taire.

ADRIEN.

Oui, une infamie!

SANTENAY, intervenant.

Infamie est un bien gros mot. D'ailleurs les choses ne se passeront pas du tout comme vous le supposez. Personne n'y fera attention. On sait bien que les fonctionnaires sont en place pour être déplacés.

ADRIEN, violent.

Si mon père demandait votre changement, qu'est-ce que vous diriez?

SANTENAY.

Permettez, mon cher ami, mon cas n'est pas le même; toute la ville, puisque vous la mettez en cause, a pu constater comme moi avec quel art la stratégie féminine a su vous tourner et vous envelopper et il

fallait être aveugle, comme vous l'êtes, pour ne pas s'en apercevoir.

ADRIEN.

Que voulez-vous dire ?

SANTENAY.

La chose est fréquente dans les petites villes, où les mamans tendent des pièges innocents aux jeunes gens pour leur faire la carte forcée du mariage. On a essayé de me pincer bien des fois !

ADRIEN.

Mais avec vous ça n'a pas réussi, parce que vous y voyez clair et que vous êtes un homme pratique avant tout ? Tenez, vos insinuations sont dignes de l'intrigant que vous êtes et ne méritent qu'un haussement d'épaules !

PERRAUD.

Ah ! ça, auras-tu bientôt fini d'insulter tout le monde ici ? Ce que dit Santenay est parfaitement juste.

ADRIEN.

Mais...

PERRAUD, avec autorité.

Plus un mot ! J'estime qu'en te mettant à l'abri de la séduction, je n'ai commis ni un excès de pouvoir, ni un acte répréhensible, j'ai fait mon devoir, et tous les pères de famille m'approuveront.

ADRIEN.

Non, tu n'as pas...

PERRAUD.

Assez, te dis-je ! Fiche-nous la paix, j'ai à causer avec Santenay.

ADRIEN.

Soit ! Tu veux un éclat, tu l'auras.

Il sort.

PERRAUD.

Qu'il fasse des éclats tant qu'il voudra, je vous jure bien, Santenay, que je ne céderai pas.

SANTENAY.

Et vous aurez raison.

PERRAUD.

On n'a pas idée d'un pareil énergumène ! (Un temps.) Voyons, votre rapport avance-t-il ?

SANTENAY.

Il est terminé.

PERRAUD.

Vous avez ajouté que Rouveyre était venu me demander de rapporter l'arrêté ordonnant la fermeture de la salle Porcheux, que je lui avais promis de faire le possible, mais que je n'étais pas assez naïf pour laisser rallumer ce foyer de propagande révolutionnaire.

SANTENAY.

Parfaitement.

PERRAUD.

Vous n'avez cependant pas trop noirci le tableau, n'est-ce pas ?

SANTENAY.

Juste assez pour leur mettre la puce à l'oreille.

PERRAUD.

Je ne leur demande que de me laisser faire et tous les revendicateurs, tous les braillards, je les aurai bien vite mis à la raison, eux aussi ! (On frappe.) Entrez ! (François ouvre la porte et se dirige vers les appartements.) Qui cherchez-vous, François ?

FRANÇOIS.

Les dames Barral demandent madame.

PERRAUD.

Ah ! bien, très bien. Avertissez madame. (François sort. — A Santenay.) A la bonne heure ! comme cela, la situation sera liquidée tout de suite... Ajoutez à votre rapport que plusieurs syndicats ouvriers, outre ceux déjà existants, sont en voie de formation et que leur fédération pourrait dans l'avenir nous causer de gros ennuis.

SANTENAY.

Faut-il faire allusion aux mesures préventives ?

PERRAUD.

Non, pas encore. (Madame entre suivie de François qui traverse, emporte les tasses et sort. — A madame.) Tu vas recevoir ces dames et leur annoncer que M. Barral est nommé à la Faculté de Rennes, poste qu'il doit rejoindre au plus tôt.

MADAME.

Pourquoi tiens-tu à ce que je les reçoive ?... n'est-ce pas inutile maintenant ?... Et pourquoi me charger d'une aussi pénible commission ?

PERRAUD.

Pour le bien de ton fils.

MADAME.

N'aurait-on pas pu laisser ces enfants...

PERRAUD.

Ah ! n'y revenons plus, de grâce !... Donne-leur congé et que ce soit fini.

Il passe dans son cabinet.

MADAME, soupirant.

Mon Dieu ! mon Dieu ! (Elle s'essuie les yeux.) Enfin.. puisque...

Madame Barral paraît suivie d'Henriette.

MADAME BARRAL, souriante.

Chère amie !

MADAME, va au devant d'elle.

Chère amie, que je suis donc heureuse de vous voir et triste en même temps. (A Henriette.) Bonjour, mignonne.

HENRIETTE.

Bonjour, madame.

MADAME BARRAL.

Dites moi vite, madame, ce qui peut vous attrister en nous voyant ?

MADAME, étonnée.

Vous n'avez donc pas encore appris la nouvelle ?..

MADAME BARRAL.

Quelle nouvelle ?

MADAME.

M. Barral a obtenu son avancement. Il est nommé à la Faculté de Rennes, où on l'attend au plus tôt !

HENRIETTE, n'en croyant pas ses oreilles.

Papa est envoyé à Rennes ?... Nous allons partir ?..

MADAME.

Voilà précisément ce qui me rend à la fois, si contente et si chagrine.

HENRIETTE, vivement.

Vous en êtes bien sûre ?

MADAME.

Mon mari en a reçu la notification ce matin.

MADAME BARRAL, remise de son étonnement.

Je n'y comprends rien. . Mon mari n'avait demandé ni à changer ni à permuter.

MADAME.

Aussi, ne s'agit-il pas d'un déplacement, mais d'un

avancement magnifique : à la Faculté de Rennes !...

MADAME BARRAL.

Oui, à la Faculté de Rennes ; nous ne pouvions espérer tant !... Pardonnez-moi, je m'attendais si peu à cette nouvelle que.. malgré moi, j'en suis toute troublée... (Elle s'assoit.) Mon mari n'a jamais été gâté par ses chefs.. il est trop modeste et trop franc. Enfin, on rend justice à ses efforts, nous n'y comptions plus. Nos regards s'étaient tournés d'un autre côté, ça vient bien tard !...

MADAME, s'asseyant près d'elle.

Il n'est jamais trop tard pour recevoir la récompense de ses travaux. On sait bien que le vrai mérite est difficilement apprécié et que pour réaliser les plus légitimes espérances, il faut le temps quelquefois... un hasard... des circonstances exceptionnelles...

HENRIETTE, amère, assise en arrière.

Et même particulières...

Un silence.

MADAME BARRAL, remise.

Henriette veut dire sans doute que sans la bienveillance de M. Perraud, jamais son père n'aurait obtenu un aussi beau couronnement pour la fin de sa carrière.

MADAME, gênée.

Je crois, en effet, que mon mari s'en est occupé ; mais l'influence d'un préfet est peu de chose ! L'ennuyeux pour vous est ce départ précipité, ce déménagement à la vapeur.

MADAME BARRAL.

Ce sont là de bien petits désagréments, quand on songe aux relations que l'on rompt et aux affections dont on se sépare.

MADAME, lui pressant les mains.

J'en ressens, moi aussi, croyez-le, le plus vif chagrin. Vous étiez ici mes seules bonnes amies; avec vous je me retrouvais à Montfresnois !... Nos enfants avaient été élevés ensemble... Ils avaient les uns pour les autres une grande sympathie !... Que voulez-vous, c'est la vie !...

MADAME BARRAL, soupirant.

Et quoique notre cœur ait à en souffrir, il faut l'accepter sans récriminer ni se plaindre.

MADAME, se lève très émue.

Les mères sont bien malheureuses, bien... malheureuses ! (Elle cache son visage dans son mouchoir) Excusez-moi un instant.

MADAME BARRAL, se levant.

Nous allons nous retirer !

MADAME.

Non, non, je vous envoie les enfants.

Elle sort.

HENRIETTE, se jetant dans les bras de sa mère.

O maman ! maman !

MADAME BARRAL.

Henriette, tu n'y songes pas? Pleurer quand ton père atteint au rêve de sa carrière ! pleurer ici?

HENRIETTE.

Tu ne comprends donc pas, mère, que ce sont eux qui nous éloignent et nous chassent?

MADAME BARRAL, jouant l'étonnement.

Qui, eux?... Pourquoi?

HENRIETTE, douloureusement surprise.

Tu n'as donc rien compris? rien deviné?

MADAME BARRAL, après un moment d'hésitation.

Si... (Elle prend Henriette dans ses bras.) Ma pauvre chère petite!

HENRIETTE.

Toute la faute est à moi, j'aurais dû prévoir ce qui arrive, ne pas l'écouter, et l'encourager, ne pas m'associer à ses projets, il va être si malheureux!... J'ai bien essayé, mère, voyant tout ce qui nous séparait, j'ai bien essayé de résister, je n'ai pas pu... (Cachant son visage contre sa mère.) Je l'aime trop.

MADAME BARRAL.

Sois forte, Henriette, ne pleure pas, surtout ici. Notre courage à nous, vois-tu, c'est de souffrir en silence et de savoir cacher nos larmes.

HENRIETTE, s'essuie les yeux.

J'aurai du courage, je te le promets.

MADAME BARRAL.

Dis-toi bien que la vie est faite de souffrances et qu'il faut, pour la supporter, de l'abnégation et de la résignation.

HENRIETTE, vivement.

Non, je ne me dirai jamais ça!

MADAME BARRAL.

Avec le temps et la séparation, ta douleur se calmera... tu oublieras.

HENRIETTE.

Jamais!

MADAME BARRAL.

Il est facile pour une jeune fille aimante de se faire des illusions, qui sait, si ce n'est pas lui qui a demandé à son père?...

HENRIETTE.

Non, ne cherche pas à me tromper, à me donner le change, je le connais... Il a demandé à son père de l'autoriser à m'épouser et voilà la réponse du préfet!

MADAME BARRAL.

Es-tu bien certaine qu'il ait demandé à t'épouser?

HENRIETTE, avec assurance.

Il me l'a dit!

MADAME BARRAL.

Les jeunes gens disent tant de choses! Et puis, il peut s'être laissé influencer par les siens, céder à des considérations que tu ignores et avoir à ton insu, modifié ses intentions.

HENRIETTE.

J'ai sa parole!

MADAME BARRAL.

Enfin, pourquoi vous entêter? Pourquoi vous révolter, puisque vous ne pouvez pas vous marier?

HENRIETTE, avec énergie.

Nous pourrons!

Lucie entre en toilette de ville.

LUCIE.

Ma mère m'annonce que vous partez... M. Barral a son avancement... vous allez à Rennes?

MADAME BARRAL.

Madame Perraud nous l'apprend à l'instant.

LUCIE, serrant les mains d'Henriette.

Quel ennui! Tu ne seras pas là pour mon mariage... Il est à peu près fixé pour le 27 du mois prochain... A moins que...

HENRIETTE.

A moins que...

LUCIE.

Un secret : à moins que M. Santenay ne soit nommé sous-préfet. Au ministère, on voudrait qu'il restât encore au moins deux ans secrétaire général ici ; vous comprenez que je n'y tiens pas du tout. Il va se rendre à Paris et faire marcher un peu les amis. Ah ! vous avez de la chance de quitter cet abominable pays !

MADAME BARRAL.

Dites-le donc bien à Henriette.

HENRIETTE.

On n'est pas attaché à une ville, mais à ceux qu'on y laisse.

LUCIE.

Bast ! On se refait vite de nouveaux amis. Rennes est une grande ville, il y a de nombreux fonctionnaires, de la société ! Ah ! si on pouvait nous envoyer à Rennes, nous !... Ici, malgré ton grand talent de musicienne, tu ne pourrais arriver à rien, là-bas au moins, tu seras appréciée ; les leçons afflueront et tu séduiras quelque gentilhomme breton qui te fera châtelaine.

MADAME BARRAL.

Elle n'en demande pas tant.

Adrien est entré et va vers madame Barral et sa fille.

ADRIEN, *ému.*

Mesdames, ma mère vient de se trouver subitement très souffrante et me prie de l'excuser ; elle est allée se reposer.

MADAME BARRAL, *empressée.*

Il n'y a rien de grave, au moins ?

LUCIE.

Depuis quelques jours, ma mère est assez sujette à ces malaises.

ADRIEN, à Henriette en lui serrant la main.

Permettez-moi de joindre mes félicitations très sincères aux nombreux témoignages d'estime que va recevoir votre père, maintenant qu'il est estimé officiellement. J'espère que pour nous tous, ce sera un événement heureux.

LUCIE, qui met son chapeau dans le fond.

Henriette n'est pas de cet avis, elle regrette d'être séparée de ses amis.

ADRIEN, souriant.

L'éloignement ne rompt que les amitiés fragiles, les affections réelles s'exaltent au contraire quand elles rencontrent des obstacles, et les surmontent.

HENRIETTE, vivement.

Merci ! vous me rendez courage, et me voilà maintenant pleine de confiance en l'avenir et prête à tout.

LUCIE, moqueuse.

Il n'en faut pas beaucoup pour te consoler.

ADRIEN, à Lucie.

Qui sait, cette confiance implique de la part de mademoiselle Henriette une audace et un courage que tu ne soupçonnes peut-être pas?

HENRIETTE.

On l'aura !

LUCIE, haussant les épaules.

Phraseur !

MADAME BARRAL, subitement inquiète des propos échangés.

Henriette, mon enfant, si tu veux, nous allons passer au lycée, ton père ne sait peut-être rien et...

ADRIEN, s'interposant.

Pas avant d'avoir vu mon père dont l'influence a été considérable dans la nomination de M. Barral. Il sera enchanté de recevoir vos remerciements.

MADAME BARRAL.

Nous ne voudrions pas déranger M. le Préfet, nous savons combien ses moments sont précieux.

ADRIEN, allant vers le cabinet.

Si, si, laissez-moi faire, je vous dis qu'il sera enchanté.

LUCIE.

Tu sais que papa a un rapport pressé.

ADRIEN.

Ça ne fait rien.

Il entre.

LUCIE.

Quand il a quelque chose dans la tête, celui-là. (A Henriette.) A la bonne heure, tu ris à présent.

MADAME BARRAL.

Henriette est une petite girouette.

ADRIEN, à la cantonade.

Je t'assure que tu ne peux pas te dérober à des remerciements qui te sont si bien dus; ces dames t'attendent, te réclament!

PERRAUD, à la cantonade.

S'il en est ainsi. (Il entre suivi d'Adrien.) Mesdames...

MADAME BARRAL, s'avançant.

Ah! Monsieur le Préfet, que de reconnaissance...

PERRAUD, se défendant.

Mon influence, madame, a pesé bien moins dans la balance que la grande science de M. Barral; et,

cette influence, j'ai été trop heureux d'en user en faveur d'un ancien ami pour lequel — bien qu'aujourd'hui de profondes divergences d'opinions nous séparent, — je professe la plus sincère estime. Peut-être ce départ précipité vous contrarie-t-il un peu?

HENRIETTE, vivement et souriante.

Quand il s'agit de partir, il vaut mieux brusquer les choses, surtout quand c'est un heureux départ.

PERRAUD, étonné.

Sans doute, mademoiselle, sans doute. (A madame Barral.) Vous voudrez bien transmettre mes compliments à M. Barral et lui répéter que j'aspire au jour où d'accord comme par le passé, nous pourrons reprendre nos bonnes causeries.

MADAME BARRAL.

Il en sera profondément touché, croyez-le bien.

HENRIETTE, serrant la main d'Adrien.

On vous reverra ce soir?

ADRIEN, avec joie.

Je crois bien, et nous ferons une musique endiablée pour célébrer le départ.

PERRAUD.

Au revoir, madame.

HENRIETTE, à Perraud étonné en s'inclinant.

Monsieur le préfet!

PERRAUD.

Au revoir, mademoiselle.

LUCIE, à son père.

A tout à l'heure.

PERRAUD.

A tout à l'heure, fillette.

Elles sortent. Lucie les accompagne.

PERRAUD, à Adrien.

Me diras-tu maintenant quelle comédie vous venez de jouer tous les deux?

ADRIEN.

Nous ne jouons aucune comédie.

PERRAUD.

Tu penses bien que je ne suis pas dupe de la joie de cette jeune fille? Que lui as-tu dit?

ADRIEN.

Rien que je ne puisse te répéter. D'ailleurs ma sœur était présente et pourra en témoigner. Je lui ai dit que les affections réelles s'exaltent quand elles rencontrent des obstacles et qu'elles les surmontent.

PERRAUD, souriant.

Bien, dans trois mois, elle n'y pensera plus, ni toi non plus... A présent que cette affaire est terminée, j'espère, mon ami, que tu vas prendre une décision. Tu vis ici, comme en un hôtel meublé, avec nous, mais loin de nous, indifférent à tout ce qui nous intéresse; cette vie ne peut plus durer, que veux-tu faire?

ADRIEN.

Tu m'as conseillé tout à l'heure de faire la noce; je compte donc partir le plus tôt possible pour Paris.

PERRAUD.

Que tu t'amuses un peu, je n'y vois pas d'inconvénient, je crois même qu'une diversion t'est nécessaire, en ce moment-ci. Cela n'empêche pas de songer aux choses sérieuses et il est grand temps que tu te décides à entreprendre quelque chose.

ADRIEN.

Il est grand temps surtout que ma position vis-à-vis de toi soit réglée.

PERRAUD.

Comment ?

ADRIEN.

Depuis que tu es détenteur de l'autorité, toutes mes aspirations et mes moindres désirs ont été contrecarrés par ta volonté. Au lieu de laisser se développer mes aptitudes naturelles, tu les as combattues à outrance, croyant sans doute que c'était ton devoir ; tu as voulu faire de moi un être sans initiative, docile aux commandements, honnête contribuable et administrateur parfait.

PERRAUD.

Eh bien, ce n'est pas déjà si mal.

ADRIEN.

Quoique ma nature se révoltât... j'avais trop d'affection pour ma mère et de respect pour toi. J'ai obéi... Malgré ma répugnance pour cette étude, j'ai fait mon droit et pris mes grades; les liens qui m'attachaient à vous étaient si tendres que je n'osais les rompre : j'obéissais. Tu as voulu faire de moi ton chef de cabinet, j'ai fini par y consentir et toi-même as dû me relever de mes fonctions. Aujourd'hui, j'aime une jeune fille, elle m'aime; tu ne veux pas que je l'épouse ; j'obéis encore, je ne l'épouserai pas ; mais j'estime que c'est là la dernière concession que je puisse accorder à ton autorité. A partir de cet instant, je me déclare quitte envers toi de tout ce que tu as pu faire pour moi, j'entends jouir de mes droits d'homme libre et vivre à ma guise !

PERRAUD.

Monsieur fait son pronunciamento!

ADRIEN.

Monsieur veut pouvoir enfin, lui aussi, agir comme il veut!

PERRAUD.

Heureusement les lois sont là pour calmer ceux que la passion emporte au delà de certaines bornes.

ADRIEN.

Le monde n'a pas été construit par vos lois, il peut tourner sans elles et je m'en soucie fort peu.

PERRAUD.

Puisque vous ne reconnaissez plus ni celle de votre père, ni aucune autre autorité, puisque vous êtes un homme libre!.. apprenez que, lui aussi, à partir de cet instant, déclare se désintéresser absolument de votre personne. Allez à Paris ou restez, faites la vie ou ne la faites pas, cela m'est indifférent; mais je vous certifie, que vous ne vous moquerez pas de moi avec mon argent et que vous aurez, de ma fortune, ce que la loi à ma mort voudra bien vous octroyer.

ADRIEN, attristé.

Eh! qui te parle d'argent!.. Est-ce que je t'en demande?.. Tiens, plutôt que de recevoir un sou de mes parents, j'aimerais mieux, maintenant, casser des cailloux sur les routes... D'ailleurs, je saurai en gagner.

PERRAUD, secouant la tête.

Avec la littérature?.. Quand une carrière toute faite...

ADRIEN.

Je veux vivre et non pas végéter!

PERRAUD.

Et dire que j'étais entré dans l'Administration pour te frayer la voie !

ADRIEN, triste, puis amer.

Tu es entré dans l'Administration parce que tu avais soif d'exercer ton autorité ! On t'offrait la députation, mais tu n'aimes pas discuter, et tu as préféré jouer au despote de province... toujours pour le plus grand bien de l'humanité !.. Et voilà, on se gorge de pouvoir, on s'en grise... On débite tellement de balivernes à ses administrés que l'on ne sait plus où niche la vérité. On vit dans l'abstraction, l'homme comme le père disparaissent et l'on n'est plus qu'un uniforme brodé !

PERRAUD, furieux.

Je ne tolérerai pas que tu me parles plus longtemps de la sorte ! Tu me récites là les articles ignobles de Rouvcyre et de son sale journal !.. Sache qu'il n'appartient pas à un gamin de ton espèce de me faire des remontrances, ni de m'apprendre quel est mon devoir !

ADRIEN, violent.

Si je raisonne comme un gamin, au moins je raisonne !

Perraud lève la main sur Adrien.

MADAME, qui est entrée pousse un cri.

Ah !

PERRAUD, s'éloignant d'Adrien.

Tu es un misérable !

MADAME, à Adrien.

Malheureux ! qu'oses-tu dire à ton père ?

PERRAUD, à voix calme montrant la porte à Adrien.

Qui insulte son père n'est pas digne de rester une minute de plus sous son toit.

ADRIEN.

Je ne demande pas mieux.

PERRAUD.

Va grossir le ramassis des déclassés et des hors la loi. Tu n'es bon qu'à cela !

MADAME, à Perraud en se cramponnant à Adrien.

Mon ami... je t'en prie... je t'en supplie... Il ne sait pas ce qu'il dit en ce moment...

ADRIEN.

Non, mère, n'insiste pas, cette rupture était fatale : mon père ne m'aurait pas chassé que je serais parti.

MADAME, ressaisissant Adrien qui s'échappe.

Mais vous voulez donc tous deux me tuer !

ADRIEN, ému.

Adieu, mère.

PERRAUD.

Je te prie de ne pas t'attendrir sur ce chenapan. (A Adrien.) Sortez, je ne vous connais plus !

MADAME, tendant les bras à son fils.

Adrien !

Adrien revient, ils s'embrassent longuement.

ADRIEN, vivement.

Adieu ! Et cette fois pour toujours.

Il sort, madame retombe dans son fauteuil.

PERRAUD, vivement.

Adieu !... (Marchant de long en large.) Depuis longtemps nous souffrions trop des incartades de ce drôle !... Il fallait que cette vie eût une fin !... J'espère que, maintenant, nous aurons la paix !... Pour lui, qu'il aille où il voudra, je désire qu'on ne me parle plus de lui, je ne veux même plus qu'on prononce son

nom devant moi !... (Se rapprochant de madame.) Tu as entendu ? (Madame ne bouge pas, il approche encore.) C'est compris ?... (Il s'aperçoit qu'elle est évanouie.) Mais quoi ?... Qu'est-ce que tu as ?... Marie !... Ma chère Marie !... Ce n'est pas possible !... (Appelant.) Santenay ! François !... Quelqu'un, vite !... (Santenay entre par la porte du cabinet.) Vite, mon ami, apportez-moi des sels... du vinaigre !... (François sort.) Courez vite chercher un médecin. (Il s'est penché sur madame terrifié.) On dirait que le cœur ne bat plus !

SANTENAY, ausculte et relève la tête.

Plus rien !

PERRAUD, affolé.

Marie !... Marie !

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Le cabinet du préfet. — Une vaste table bureau, — à droite, parallèle au mur. Contre le mur, entre deux portes, une bibliothèque. A gauche, large baie en pan coupé, donnant sur la place. De chaque côté de la grande porte, au fond, tableaux officiels. Une table à haut pupitre, à gauche, avec téléphone. Sur le bureau une pile de dossiers, quelques brochures, des papiers épars, des casiers à fiches, nombreux, boutons d'appel.

Santenay est assis dans le fauteuil du bureau et lit attentivement un papier. Valin, en avant, cherche dans les dossiers. Gaillardet attend, debout. — (Santenay et Perraud sont en petite tenue.)

VALIN.

Ma foi, parmi les pièces remises à la signature, je ne trouve que celles-ci de signées.

GAILLARDET.

Mais il y en a d'autres, très urgentes: celles des tramways, par exemple !

VALIN.

Si vous croyez que M. le Préfet a eu le temps de les examiner aujourd'hui !... Faites comme nous, attendez !

GAILLARDET, sortant par la deuxième porte de droite.

Ça m'est égal, moi, je ne suis pas pressé !

SANTENAY, à Valin qui reprend sa place à la table.

Je tiens bien la dernière note du ministère ?

VALIN.

Parfaitement.

SANTENAY.

Qu'en dit M. Perraud ?

VALIN.

Il est allé se concerter immédiatement avec le général sur les mesures à prendre.

SANTENAY, sourit.

Il a reçu les délégués ouvriers?

VALIN.

Oui, oui, mais l'entrevue n'a pas été longue : il a déclaré qu'il n'entrerait plus en pourparlers avec eux tant que le calme ne serait pas rétabli dans la rue.

SANTENAY.

Je le reconnais bien là. Et naturellement, ils sont partis furieux?

VALIN.

Bien entendu.

SANTENAY, se levant.

Je gage que le sieur Rouveyre ne doit pas l'être moins, lui qui se flattait d'arranger les choses en vingt-quatre heures ! (Après un temps.) Dites donc, Valin! Rouveyre doit être certainement par là. Voyez-le donc, et conseillez-lui de venir me trouver.

VALIN.

Tout de suite ?

SANTENAY.

Mais oui, pendant que M. Perraud n'est pas là.

VALIN.

Bien. J'y vais.

Il se lève.

SANTENAY.

Par la même occasion...

LUCIE, ouvrant la première porte de gauche.

On peut entrer ? (Elle entre.) Je t'apporte une lettre.

SANTENAY, à Lucie.

Un instant. (A Valin.) Prévenez le commissaire central des nouveaux ordres reçus et donnez l'ordre écrit au directeur de la poste, de nous réserver la communication téléphonique avec Paris.

VALIN.

Faut-il avertir la mairie ?

SANTENAY.

Inutile, le maire viendrait encore nous raser.

VALIN.

Bien !

Il sort par la porte de droite.

LUCIE.

Le notaire nous écrit pour la terre de Montfresnois. Depuis deux ans et demi que ma mère est morte, cette terre ne nous a pas rapporté un sou. Il paraît que le notaire a trouvé un acquéreur étonnant : il demande nos conditions.

SANTENAY, lit.

Ma chère, je n'ai pas le temps de m'occuper de cette affaire à présent.

LUCIE, amère.

Il faut pourtant bien que nous trouvions de l'argent pour payer tes farouches créanciers.

SANTENAY.

Mes créanciers ont attendu jusqu'à ce jour ; ils attendront bien encore ; j'ai des soucis plus graves.

LUCIE.

Ces histoires de grèves sont donc sérieuses, cette fois ?

SANTENAY.

On ne peut plus sérieuses, grâce à l'entêtement de ton père.

LUCIE.

Je croyais que Rouveyre avait trouvé...

SANTENAY.

Rouveyre n'a rien trouvé du tout ; quand il a proposé l'arbitrage de ton père, il s'est fait huer !

LUCIE.

Ah ! il est populaire, papa !

SANTENAY.

Nous venons de recevoir en outre des instructions de Paris, qui ne sont pas précisément pour arranger les choses. Il n'y va pas de main-morte, le nouveau ministre ; il est bien le plus répressif qu'on ait vu depuis longtemps. Il entend que la grève soit terminée, coûte que coûte, en deux jours, c'est-à-dire, avant l'interpellation qui doit venir à la chambre.

LUCIE.

Papa n'a qu'à s'aboucher au plus vite avec les délégués des grévistes et ceux des compagnies.

SANTENAY.

Il s'en garderait bien! Sais-tu ce qu'il vient de faire? Il est allé trouver le général pour demander de la troupe.

LUCIE, effrayée.

Alors, ça va mal tourner?

SANTENAY.

Je vais les laisser s'empêtrer en prêchant aux uns et aux autres la conciliation, ce qui est le vrai moyen de les rendre irréconciliables; et, lorsque je verrai que ça se gâte, j'interviendrai, réparerai les gaffes et sauverai la situation.

LUCIE.

Tu n'es pas bête, toi!

On frappe à la porte de droite.

SANTENAY.

Entrez. (François entre.) Que voulez-vous?

FRANÇOIS.

M. le Préfet recevra-t-il aujourd'hui?

SANTENAY.

Qu'est-ce que j'en sais? Quelqu'un demande-t-il M. le Préfet?

FRANÇOIS.

Oui, un monsieur qui n'a pas voulu donner son nom, et qui désire entretenir M. le Préfet d'une affaire toute personnelle ne concernant en rien l'administration... et puis, il y a M. Rouveyre.

SANTENAY, vivement.

Comment! Rouveyre est là et vous ne le disiez pas? (Serrant les papiers épars sur la table.) Donnez-moi le temps de mettre en ordre ces paperasses et introduisez-le.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur.

Il sort.

LUCIE.

On oublie au ministère que lors de notre mariage on t'a promis un bon poste de préfet, si tu restais encore deux ans secrétaire général avec mon père ; il est bon que tu te fasses remarquer pour leur rafraîchir la mémoire.

SANTENAY, rangeant les papiers.

N'aie pas peur.

LUCIE.

Je commence à m'ennuyer ferme ici, sous la tutelle de mon père, tous les jours plus acariâtre et plus exigeant.

SANTENAY.

A qui le dis-tu ? Oui, je commence à croire que ton père a besoin de repos. (On entend un bruit de pas.) Voici Rouveyre, laisse-nous.

LUCIE, s'en allant.

Alors, j'écris au notaire ?

SANTENAY.

Oui, entendu, écris-lui. (Elle sort par la droite. Santenay se dirige vers la porte par où entre Rouveyre.) Eh bien ?

ROUVEYRE.

Eh bien ! votre préfet est fou, archi-fou, fou dangereux, fou à lier !

SANTENAY.

Qu'a-t-il fait ?

ROUVEYRE.

Au lieu de retirer les gendarmes, comme je le lui

avais demandé, il les renforce par des soldats. Ce n'est plus seulement de la méfiance, c'est de la provocation. Les syndicats, déjà très montés, sont exaspérés. Comment voulez-vous discuter, avec calme, sous la pression des baïonnettes?

SANTENAY.

M. Perraud a reçu des ordres écrits et très précis du ministre.

ROUVEYRE.

Encore un joli coco, le ministre! Voit-il ce qui se passe ici? Connaît-il nos populations? Connaît-il le premier mot de la crise?.. Qu'il laisse donc ceux qui sont en contact journalier avec l'ouvrier, s'occuper de toutes ces questions. Les revendications des travailleurs exploités par des compagnies sans conscience sont légitimes; j'ai fait mon possible, vous me rendrez cette justice, pour les faire aboutir pacifiquement. Mais, si l'on refuse non seulement de discuter, mais d'entrer en pourparlers avec nous et de m'entendre; si aux protestations nobles et dignes du travail, on oppose les manifestations menaçantes de la force, je ne vous réponds plus de contenir les indignations et les colères!

SANTENAY.

Je suis le premier, monsieur Rouveyre, à le déplorer: que voulez-vous? Je ne suis pas préfet.

ROUVEYRE.

Dites à M. Perraud qu'il joue là un vilain jeu, un jeu dangereux, et qu'il est criminel de sa part de s'entêter dans une voie qui peut conduire, voulez-vous savoir où?.. A l'effusion du sang.

SANTENAY.

Vous allez un peu loin.

ROUVEYRE.

Pas le moins du monde ! Quand les passions du peuple sont déchaînées, qui peut se flatter de les arrêter ?

SANTENAY.

Je sais bien, moi, qu'à la place de M. Perraud, je n'aurais fait intervenir ni la police ni les troupes ; j'aurais laissé les syndicats faire leur police eux-mêmes.

ROUVEYRE.

Mais, parbleu !

SANTENAY.

Allez donc conseiller cela à M. Perraud qui voit partout des atteintes à la liberté du travail, partout des menaces contre la propriété, et qui se bute à cette idée que l'ordre étant troublé, son devoir, avant tout, est de le rétablir.

ROUVEYRE.

C'est idiot !.. Je vais de ce pas au « Divin Bacchus. » Les membres des syndicats fédérés y sont réunis déjà depuis longtemps à l'effet de discuter la question de l'arbitrage et de nommer les délégués : je ne vous cache pas que tout en leur conseillant le calme, je leur dirai ce que je pense des agissements du sieur Perraud. Il sautera, Perraud, je vous en réponds, il sautera !

SANTENAY, le reconduisant.

Non, voyons, il finira bien par reconnaître qu'il a tort, quand il verra des hommes comme vous...

ROUVEYRE.

Il sautera, ou j'y perdrai mon nom !

Il sort.

SANTENAY, la porte fermée.

Puisse-t-il dire vrai.

Il retourne vers le bureau, Lucie à la porte de droite.

LUCIE, effrayée.

Qu'a-t-il donc, Rouveyre, qu'il crie tant?

SANTENAY.

Il est furieux des mesures prises par ton père et ne parle de rien moins que d'ameuter les ouvriers contre lui et de faire tapage.

LUCIE, effrayée.

Pourvu que...

SANTENAY, riant.

Tu as peur!.. Va, le lion populaire n'est pas méchant; il est dompté, domestiqué, aujourd'hui, et l'on n'a qu'à lui montrer le bout de la cravache pour qu'il rentre dans sa tanière. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'ils reprennent le travail à la première sommation de ton père et qu'ainsi, une fois de plus, il ait sauvé la société. (On entend les clairons d'une troupe en marche. Riant.) Tiens, voilà l'infanterie qui vient prendre position. (Il va vers la baie.) Deux bataillons! Il fait bien les choses!

Les clairons cessent. Les troupes s'arrêtent. On entend les commandements.

VOIX, à la cantonade.

Halte!.. front!.. formez les faisceaux!

Cliquetis d'armes.

SANTENAY, riant.

Ils vont bivouaquer sur la place. Parfait! Nous voilà en état de défense, nous pouvons soutenir un siège.

LUCIE.

Tu trouves ça amusant, toi?

SANTENAY, riant.

Que veux-tu que j'y fasse? Je ne suis pas le préfet.

LUCIE.

Ecoute-moi bien, Charles, arrange-toi comme tu voudras, demande ton changement ou permute, accepte ce qui se présentera : je ne veux plus rester ici !

SANTENAY.

Est-ce ma faute si nous y sommes? Tu as insisté, à l'époque de notre mariage, pour que nous ne laissions pas ton père seul ; j'ai même dû faire des démarches.

LUCIE.

Il n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, et puis il y avait toujours à craindre un retour violent d'Adrien.

VOIX, à la cantonade, de la place.

Garde à vô! Par le flanc droit... marche !

Ces commandements se répètent.

SANTENAY, allant à la baie.

Ils vont placer des sentinelles et envoient des patrouilles, c'est complet. (Revenant à Lucie.) Sans compter les raisons financières que nous avions de ménager ton père.

LUCIE.

Aujourd'hui que nous n'avons plus rien à redouter de tout cela, partons ! Je suis lasse d'être toujours la fille de M. Perraud ; je voudrais être un peu madame Santenay.

SANTENAY.

Tu attendras bien au moins que nous ayons vu comment vont se terminer les difficultés actuelles?

LUCIE.

Il y a toujours quelque chose !

SANTENAY.

Laisse faire... Il se pourrait bien qu'aujourd'hui...

Perraud entre par la porte du fond en petite tenue ; il pose son képi et son épée.

PERRAUD, *apercevant Santenay et Lucie.*

Ah ! vous êtes là ! (*A Valin qui le suit.*) Ne téléphonez pas, je vais vous donner une note que vous télégraphierez. (*Souriant, à Santenay.*) Cette fois, ça va marcher, je vous en réponds. L'arrêté interdisant les cortèges et les attroupements est affiché sur tous les murs. Le général est entré complètement dans nos vues ; des patrouilles circulent dans le faubourg, l'avenue de la République est barrée et le Cours de la Liberté est occupé militairement ! Qu'ils bougent.

Il se met à son bureau et écrit.

SANTENAY.

Je viens de recevoir la visite de Rouvèyre.

PERRAUD, *narquois.*

Ah ! vraiment ! Je suis assez curieux de savoir ce qu'il a bien pu vous dire ?

SANTENAY.

Il considère que les mesures prises constituent une véritable provocation, à laquelle les syndicats répondront.

PERRAUD, *même jeu, écrivant.*

C'est tout ?

SANTENAY.

Il a dû se rendre à leur réunion pour les exhorter au calme ..

PERRAUD, écrivant.

Il n'aura pas cette peine.

SANTENAY.

Pourquoi ça ?

PERRAUD, remet la note à Valin.

Tenez, télégraphiez ceci. (Valin sort. A Santenay.) Parce que le commissaire central vient de le faire arrêter à l'instant, comme il sortait d'ici.

SANTENAY.

Pas possible !

PERRAUD, se levant.

J'en avais assez de ce journaliste de hasard, raté du suffrage universel, qui voulait nous faire la loi à tous et s'interposait, de quel droit, je vous le demande, entre les ouvriers, les compagnies et moi ? (Il pousse un bouton électrique.) Faites-moi donc le plaisir de téléphoner au ministère pour annoncer la note télégraphique concernant l'arrestation.

SANTENAY.

Vous ne craignez pas qu'elle augmente le mécontentement des grévistes ?

PERRAUD.

Mon cher, pour que l'autorité soit respectée, il faut qu'elle se montre. (Indiquant la baie.) Tenez, constatez l'effet produit par l'arrivée des soldats ; plus un seul ouvrier sur la place.

SANTENAY.

Ils ne sont pas encore sortis de la réunion.

PERRAUD.

Dites donc que ce développement de forces, leur inspire une sainte terreur et qu'ils se cachent. (A François qui entre par le fond.) Y a-t-il du monde ?

FRANÇOIS.

Une seule personne qui m'a dit vouloir entretenir M. le préfet d'une affaire toute personnelle.

PERRAUD.

Son nom ?

FRANÇOIS.

Je ne dois le dire qu'à M. le préfet.

PERRAUD, agacé.

Allez donc, mes enfants et moi nous ne faisons qu'un.

FRANÇOIS.

C'est... M. Barral.

PERRAUD, vivement.

Barral ?... Vous avez bien dit Barral ?... Vous êtes sûr ?

FRANÇOIS, riant.

Ce serait malheureux si je ne reconnaissais pas M. Barral, depuis le temps que je le connais !

PERRAUD, à Santenay.

Que peut-il me vouloir ? (Se ravisant.) Ah ! Je vois ce dont il s'agit. Non, non, dites à M. Barral que je ne peux pas le recevoir.

Lucie parle bas à Santenay et sort.

SANTENAY.

Vous avez peut-être tort. Pour que M. Barral soit venu de Rennes, il faut qu'il se passe quelque chose d'exceptionnellement grave...

PERRAUD.

Qu'importe ! Si la chose est grave, elle ne peut l'être que pour une personne qui n'existe plus pour moi et dont j'ai défendu qu'on me parlât !

SANTENAY.

Renseignez-vous au moins sur le but de sa visite.

PERRAUD.

Allez le lui demander, si vous y tenez!

SANTENAY.

Il me dira qu'il veut vous voir et ne le confier qu'à vous, puisqu'il refusait déjà de se nommer... A quoi cela vous engage-t-il de le recevoir?

PERRAUD, cherchant un faux-fuyant.

Je n'ai pas le temps.

SANTENAY.

Puisque, grâce aux troupes et à l'arrestation de Rouveyre, l'ordre est rétabli; et puisque le calme règne dans les rues, rien ne vous presse.

PERRAUD.

J'ai à écrire au ministre.

SANTENAY.

Puisque Valin lui a télégraphié et que je vais téléphoner, il est au courant.

PERRAUD, embarrassé.

Vous savez qu'il y a dix ans que nous ne nous sommes parlé avec Barral; et qu'outre les divergences politiques... il en est d'autres entre nous?

SANTENAY.

Je connais tout cela.

PERRAUD.

Et à ma place, vous le recevriez!

SANTENAY.

Je voudrais savoir quelles raisons poussent un homme avec lequel je suis brouillé depuis dix ans, à venir de si loin pour me voir.

PERRAUD, réfléchissant.

Oui. (Il a encore une hésitation.) Après tout, Barral

n'est que Barral... Je m'en fiche de Barral. (A François.) Faites entrer !

SANTENAY.

Je vais téléphoner de mon bureau.

PERRAUD.

Oui, et vous irez voir un peu ce qui se passe dehors. (Santenay sort. — Perraud absorbé.) Que diable peut-il me vouloir?

BARRAL, entre sans que Perraud l'entende.

Monsieur le préfet.

PERRAUD, se retourne.

Ah !

BARRAL.

Je comprends que vous soyez surpris de me voir en ce pays et à la préfecture. Comme j'avais absolument besoin de vous parler, il fallait bien que j'y vienne.

BARRAL, indique un siège.

Parlez, monsieur, mais soyez bref : mes instants sont comptés.

BARRAL, s'assoit.

Il s'agit d'une question de nature particulièrement délicate, et, avant de l'aborder, je me vois dans la nécessité de rappeler certains incidents aussi douloureux pour vous que pour moi.

PERRAUD.

Allez au fait : notre ville est en ce moment en proie à une agitation violente; vous voyez, je suis en tenue, et d'un moment à l'autre, ma présence peut être nécessaire.

BARRAL.

Voici : le jour où vous avez chassé votre fils de

chez vous, vous savez qu'il est parti pour Paris avec ma fille?

PERRAUD.

Je n'y peux rien : il fallait les faire arrêter.

BARRAL.

Je n'ai, ni sur l'autorité paternelle, ni sur l'autorité en général, les idées que vous professez aujourd'hui, et je vous déclare que, bien loin de faire arrêter votre fils, dans les mêmes circonstances, j'en aurais fait autant que lui ; si j'en avais eu le courage.

PERRAUD.

Je vois où vous voulez en venir. Je vous préviens donc que si votre démarche a pour but d'excuser ce misérable, d'implorer son pardon, — ce qui serait assez original de votre part, — ou de solliciter quoi que ce soit en sa faveur, vous perdez votre temps. Depuis qu'il a quitté cette maison, j'ai défendu qu'on me parlât de ce monstre, qu'on prononçât son nom : je l'ai oublié. Je n'ai point de fils, entendez-vous, je n'en ai point!

BARRAL.

Je ne viens absolument rien solliciter pour la personne dont vous parlez, parce que, d'abord — et je tiens que ceci soit bien établi entre nous — elle ne l'aurait point permis. M. Adrien Perraud met à renier son père une opiniâtreté semblable à celle que vous mettez à renier votre fils, il se fait un point d'honneur de rester sous le coup de votre malédiction, comme vous vous en faites un de le maudire.

PERRAUD, après un temps.

A son aise.

BARRAL.

Ma démarche est donc faite à son insu, pour ainsi

dire contre sa volonté et de vous à moi. Ceci posé, je vous dirai que, depuis quelques mois, il est père d'un enfant...

PERRAUD.

Cela m'est égal.

BARRAL.

Que cela vous soit égal ou non, vous n'en êtes pas moins le grand-père d'un fort gaillard.

PERRAUD.

Si vous pensez par l'enfant m'apitoyer sur le père, et me prendre par la voix du sang et ce faible ridicule qu'ont les grands-parents pour leurs petits-enfants, vous vous trompez, je ne...

BARRAL.

Je suppose bien qu'un homme comme vous est au-dessus de ces mièvreries de sentiment.

PERRAUD.

Pour moi, c'est un bâtard de plus et voilà tout !

BARRAL.

Nous voici précisément au point, sur lequel je voulais attirer votre attention. Je sais bien que la réprobation qui poursuivait jadis les enfants naturels n'existe plus aujourd'hui et que l'union libre aura bientôt raison de ces préjugés. Il n'en est pas moins vrai qu'actuellement, ces enfants sont encore, en naissant, frappés par la loi et placés dans un état d'infériorité réel. Je viens vous demander si vous croyez qu'il soit juste, qu'il soit honnête, de laisser un innocent marqué de cette tare, quand vous pouvez l'en débarrasser? Le père et la mère, je dois l'avouer, protestent énergiquement contre ma manière de voir; ils acceptent pour leur fils cette situation défavora-

ble. « Il fera comme nous », disent-ils, « il se débrouillera et se tirera d'affaire. »

PERRAUD.

Eh bien! Puisqu'il en est ainsi!...

BARRAL.

Mais moi, je suis un grand-père, un de ces grands-pères ridicules qui croient que leur devoir est de regarder plus loin que leurs enfants, et que le nôtre en cette conjoncture est, non pas de les autoriser, ils n'en ont pas besoin, mais de les engager, de les pousser à régulariser...

PERRAUD.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à répondre : Non! Les lois sont ce qu'elles sont, ce n'est pas moi qui les ai faites, mais tout de même, je suppose qu'elles n'ont pas été édictées par des imbéciles. Il a plu à mon fils de se mettre hors la loi, il lui plaît encore d'y mettre ses enfants, je n'ai rien à y voir.

BARRAL, stupéfait.

Excusez-moi, je suis tellement étonné de vous entendre parler ainsi, que je me demande si vous êtes bien Perraud, ce Perraud que j'ai connu autrefois? Notre dernière conversation date de Montfresnois... Si vous vous le rappelez, j'étais allé vous proposer d'être candidat aux élections législatives à la place de Tonnelle, le jour même où il était nommé ministre et où vous acceptiez d'être son préfet!

PERRAUD, gêné.

Je me rappelle, sans aucun doute, je me rappelle; ceci n'a rien à voir avec...

BARRAL.

Pardon, vous me disiez alors, et j'ai bien retenu

vos paroles, puisque je les approuvais... que la meilleure de nos lois ne valait rien, qu'il fallait les transformer, de sociales qu'elles étaient en humanitaires, etc., etc. Ah! vous les arrangiez bien les lois à cette époque!

PERRAUD.

Je n'ai jamais cessé de servir la cause de l'humanité.

BARRAL.

Vous l'avez cru et le croyez encore, parce que vous êtes aveuglé par vos fonctions; mais, un préfet, ne sert que des gouvernements. Et, comme il suffit de donner au meilleur des hommes une parcelle d'autorité pour en faire un méchant, vous êtes devenu dur pour vos administrés comme pour vos amis, comme pour votre famille. (Baissant le ton.) Vous avez forcé votre fils à s'éloigner de vous, vous avez ainsi. . causé la mort de votre femme, et aujourd'hui vous vous acharnez sur votre petit-fils!

PERRAUD, se lève troublé, vivement.

Je ne vous autorise pas à dire de semblables choses! J'ai toujours été et je suis resté un homme de devoir!

BARRAL, se lève.

Le devoir est dans la bonté, non dans la poigne!

PERRAUD.

Le devoir est d'obéir à ses chefs.

BARRAL.

Pas quand ils commandent des actes que réprouve notre conscience. Vos chefs ont varié d'opinion; vous leur avez obéi cependant avec la même loyauté, la même fermeté. Ces petites capitulations en amènent fatalement d'autres. On est obligé de mentir à soi-même, comme on ment aux autres. On en arrive à ne

plus voir que la lettre des arrêtés et des décrets et à méconnaître les sentiments les plus purs de la nature, tels que l'amour paternel.

PERRAUD.

J'aimais mon fils, vous le savez bien, Barral, je l'aimais, et mon plus grand tort a même été de trop l'aimer!

BARRAL.

Vous avez aimé l'enfant, il fallait aimer aussi l'homme qui, je vous assure, n'était pas indigne de votre affection.

PERRAUD, se rassoit.

Enfin, puisque vous me dites qu'ils se sont tirés d'affaire, je vois que notre séparation ne lui a pas été trop préjudiciable.

BARRAL, se rassoit.

Tirés d'affaire, tirés d'affaire... c'est-à-dire qu'ils n'en sont plus à mourir de faim comme avant. Il est correcteur dans une bonne imprimerie et elle fait de la broderie.

PERRAUD, étonné.

Votre fille fait de la broderie! Pourquoi me reprocher alors, d'abandonner mon fils, quand vous agissez de même pour votre fille?

BARRAL.

Je n'agis pas du tout de même. Je n'ai pas adressé une seule remontrance à ma fille et nous n'avons jamais cessé de la voir et de l'aimer. C'est elle qui a toujours énergiquement refusé notre aide, et depuis la venue de l'enfant seulement, nous avons pu lui faire accepter quelques petites choses.

PERRAUD, intéressé.

Comment vivent-ils?... Vous les avez vus récemment?

BARRAL.

J'étais à Paris avec ma femme, qui ne peut se séparer de son petit-fils, et comme nous causions d'avenir, j'ai eu l'idée de venir vous exposer la situation.

PERRAUD.

En sorte que vous supposez, mon cher Barral...

On frappe à la porte du fond et Santenay entre presque immédiatement.

SANTENAY.

Je vous demande pardon.

PERRAUD, à Barral.

Une minute... (*Se lève et va à Santenay, à mi-voix.*) Quoi de nouveau?

SANTENAY.

Le commissaire central vous avertit que la sortie de la réunion du *Dévin Bacchus* se fait dans le plus grand tumulte. Les agents sont débordés. Les grévistes formés en colonne compacte, se dirigent vers le Cours de la Liberté en hurlant : « C'est Rouveyre qu'il nous faut! » et en proférant des cris séditieux.

PERRAUD.

On va leur en donner, du Rouveyre!

SANTENAY.

Le bureau de la réunion et les délégués des syndicats se rendent à la Mairie où les attendent les conseillers socialistes qui doivent vous les présenter.

PERRAUD.

On les recevra!

SANTENAY.

Le commissaire central ajoute qu'il n'est pas sans inquiétude; la nouvelle de l'arrestation de Rouveyre a augmenté l'agitation des faubourgs; les meneurs en ont profité pour exciter les masses; l'affaire prendrait, d'après lui, une tournure des plus graves.

PERRAUD.

Encore un qui veut se faire valoir! Qu'il fasse évacuer la place, barrer les rues par de forts cordons d'infanterie et nous verrons bien! Restez en permanence en bas et tenez-moi au courant, n'est-ce pas?

SANTENAY.

Oui, oui, bien entendu!

Il sort.

PERRAUD, comme à lui-même.

La cavalerie ne leur fait plus peur, mais les baïonnettes...

Il s'arrête, voyant Barral auquel il ne songeait plus.

BARRAL, souriant.

Votre autorité est donc contestable, qu'elle a besoin de fusils pour se faire obéir?

PERRAUD.

Si vous connaissez un autre moyen pour mettre les énergumènes à la raison, je veux bien l'employer.

On entend des rumeurs lointaines.

BARRAL.

Ces énergumènes n'ont peut-être pas tout à fait tort dans leurs protestations et leurs revendications!

PERRAUD.

Ces choses-là, mon cher ami, sont de la discussion. Le capital a-t-il tort, le travailleur a-t-il raison, je n'en veux rien connaître et je suis persuadé que ceux

qui crient là-bas n'en savent pas plus que moi, mais j'entends maintenir l'ordre.

BARRAL.

Même par la force?

PERRAUD.

Même par la force. Et ce faisant, j'ai conscience de défendre la liberté: la liberté du travail, la liberté de la rue, la liberté enfin de tous les citoyens; et d'être fidèle à mes principes.

BARRAL.

Je ne les comprends pas ainsi, mais je ne suis pas préfet: c'est votre affaire. . aussi bien ne suis-je pas venu pour critiquer votre administration.— je ne me le permettrais pas — mais pour vous parler de notre petit-fils...

Les rumeurs augmentent.

PERRAUD, impatienté.

Vous voyez que je n'ai guère le loisir de vous écouter.

BARRAL.

J'ai tout dit. Pour me résumer, consentez officiellement à ce que votre fils se marie.

PERRAUD, brusquement.

Je ne vois pas pourquoi vous venez me demander un consentement dont il peut fort bien se passer.

BARRAL.

Afin qu'il n'ait plus ce prétexte pour se refuser à une régularisation.

PERRAUD, levant les bras au ciel.

Comment! vous voulez que ce soit moi qui l'encourage aujourd'hui à faire ce que je lui ai formellement défendu? Et vous me demandez cela sans rire? Pour

le coup, il serait en droit de m'appeler ganache, de me traiter de vieillard ridicule et imbécile...

Les rumeurs sont devenues très fortes.

DES VOIX, lointaines, mais distinctes.

« C'est Rouvey, Rouvey, Rouveyre... C'est Rouveyre qu'il nous faut... aut ! aut ! aut ! aut ! »

PERRAUD, de mauvaise humeur.

Non, je vous le répète, et mon dernier mot sera le premier : Il n'y a plus rien de commun entre mon fils et moi !

Il va pousser un bouton électrique.

BARRAL.

Et entre vous et votre petit-fils ?

PERRAUD, vivement.

Encore moins !

BARRAL.

Il ne me reste plus, monsieur le préfet, qu'à vous remercier d'avoir bien voulu me recevoir et à me retirer avec le regret d'avoir échoué dans ma démarche.

PERRAUD, très pressé.

Oui, oui, c'est cela, retirez-vous. (Il appuie sur le bouton.) Il n'y a donc personne ici ? (A Barral.) Au revoir, monsieur Barral ! (Il lui tend la main.) Au revoir !

BARRAL, pressant la main de Perraud entre les siennes.

Ah ! mon cher, mon vieil ami, vous venez de me causer un bien grand chagrin !

PERRAUD, vivement.

Vous vous consolerez. Au revoir. (A François qui rentre.) Ah ! ça, François, voilà une demi-heure que je sonne dans les bureaux et dans les antichambres. Il n'y a donc personne ?

Barral sort.

FRANÇOIS.

On regardait sur la place.

PERRAUD.

Et mon chef de cabinet, M. Valin? Et M. Gaillardet? Et M. Meunier?... Où sont tous ces messieurs?

FRANÇOIS.

Ils sont en bas avec M. Santenay.

PERRAUD.

Dites-leur de monter. Leur place n'est pas en bas, elle est à leurs postes. (Entre Lucie.) Je n'y comprends décidément plus rien: tout le monde ici n'en fait qu'à sa tête! Je ne compte plus! (François sort.) Et ton mari leur donne le mauvais exemple! Il sait bien, pourtant, que j'ai besoin d'être renseigné sur ce qui se passe... Il ne devrait pas garder ces messieurs près de lui! Je ne peux pas descendre à chaque minute sur la place.

Le brouhaha et les cris augmentent.

LUCIE.

Que t'a-t-il dit, M. Barral?

PERRAUD, l'envoie promener.

Est-ce que je sais? Il m'a parlé de sa fille, de ton frère, de leur enfant... ils veulent se marier et ne veulent pas: je m'en moque.

LUCIE, riant.

Ils voudraient une réconciliation à présent?

PERRAUD.

Sois tranquille.

VOIX, à la cantonade plus proche.

Démission! le préfet!... Démission! A bas Perraud!

Lucie va regarder à la fenêtre.

PERRAUD, furieux.

Que fait donc le commissaire central, lui aussi? On dirait qu'ils prennent plaisir à me laisser insulter! Que fait le commandant? Il ne peut donc pas refouler ces braillards? C'est insensé! (Valin entre.) Enfin! ce n'est pas malheureux! Pourquoi n'étiez-vous pas là, monsieur?

VALIN.

M. Santenay m'avait dit...

PERRAUD.

M. Santenay n'a rien à vous dire: vous êtes mon chef de cabinet et je suis le préfet! Que se passe-t-il sur la place? Pourquoi laisse-t-on avancer les grévistes?

VALIN.

M. Santenay a conseillé...

PERRAUD.

Mais sapristi! M. Santenay n'a pas à donner de conseils quand j'ai donné des ordres! Est-ce qu'il se fiche de moi, à la fin, Santenay? (Les cris : Démission! A bas Perraud! redoublent.) Allez dire de ma part au commandant de faire déblayer la place, et vivement! (Valin sort.) Puisqu'on l'a fait venir avec ses hommes, ce n'est pas uniquement pour avoir le plaisir de les admirer! qu'ils servent à quelque chose! (A Lucie.) Ton mari est un homme de cabinet distingué, un administrateur remarquable... malheureusement, dans l'action, il n'y est plus, il perd la tête. Du sang-froid, que diable! et de l'énergie!

Il va à son bureau.

UNE BANDE, à la cantonade.

C'est Rouvey, Rouvey, Rouveyre; c'est Rouveyre qu'il nous faut!...

PERRAUD.

Oui, oui, on va leur en donner, du Rouveyre, on va leur en donner.

VOIX DE LA FOULE, répondant à la bande.

A bas Perraud ! A bas le préfet ! Démission !

LUCIE.

Tu entends?

PERRAUD, s'installe à son bureau.

Oui, mais je ne comprends pas.

On entend une grande poussée de cris.

LUCIE, se retourne vers la croisée.

Que se passe-t-il, mon Dieu? Ah ! ce sont les soldats qui vont déblayer la place !

PERRAUD, regardant des papiers pour se donner l'air calme.

A la bonne heure ! nous allons donc avoir la paix !

LUCIE, toujours à la croisée.

Pas si vite que tu crois ! La foule est trop compacte, ils ne peuvent plus avancer.

PERRAUD.

Qu'ils la forcent à reculer !

LUCIE.

Pas moyen !... Les ouvriers résistent !... En voilà un qui prend un soldat par le bras !

CRIS.

Vivent les soldats ! vivent nos frères ! vive la classe !

LUCIE.

Les soldats s'arrêtent !

PERRAUD, se levant.

Quel maladroit que ce commandant ! Il va falloir que je descende.

On entend des applaudissements.

LUCIE, étonnée.

Les soldats reviennent sur leurs pas.

PERRAUD.

Comment, ils reviennent! (Il va vers la croisée et radouci.) Ils vont se concentrer, ils n'étaient pas en nombre suffisant! S'ils avaient mis seulement les baïonnettes au bout des fusils! (Il sonne. François entre, suivi de Gaillardet et de Meunier.) Je comprends que ce qui se passe dans la rue est très intéressant. Je voudrais bien tout de même quelqu'un de mon cabinet auprès de moi. M. Gaillardet, allez demander de ma part à M. Santenay, puisque c'est lui, paraît-il, qui commande ici, pourquoi les troupes n'ont pas mis baïonnette au canon? (Gaillardet sort. A Meunier.) M. Meunier, mettez-vous, je vous prie, en communication avec le ministère.

MEUNIER, va au téléphone placé sur la table et demande à haute voix la communication.

Allo?... allo?... l'Intérieur.

PERRAUD, à François.

Recommandez aux huissiers et gardiens de fermer toutes les portes et de ne laisser entrer personne : ni délégué de ceci, ni délégué de celu... Personne !

FRANÇOIS.

Toutes les grilles sont fermées et il y a des factionnaires aux guichets.

PERRAUD, à Lucie.

Toi, Lucie, laisse-nous. (Elle sort.) C'est à n'y pas croire! Je suis assiégé dans ma préfecture et ils ne mettent pas baïonnette au canon !

MEUNIER.

J'ai la communication avec le cabinet du ministre. Je parle à son secrétaire particulier.

PERRAUD, scande les phrases que répète Meunier.

Dites qu'au sortir de la réunion des syndicats... de fortes colonnes de grévistes se sont dirigées sur la préfecture... qu'elles investissent en proférant des cris séditieux... et que les troupes hésitent à prendre contact avec les émeutiers. — Tant pis pour le commandant!

Il se promène. Gaillardet entre.

GAILLARDET.

Ces messieurs craignaient l'exaspération des manifestants et l'énervement des soldats. Du moment que vous l'ordonnez, ils ont fait mettre baïonnette au canon.

PERRAUD.

En voilà une affaire! Quand les soldats leur piqueraient un peu le derrière, ils n'en déguerpiraient que plus vite!

MEUNIER, à Perraud.

M. le ministre vous demande à l'appareil.

Perraud y court.

CRIS, accompagnés de bordées de sifflets sur la place.

Vive la grève! vive Rouveyre! à bas le préfet! vivent les soldats! vivent nos frères!

PERRAUD, au téléphone.

Oui, monsieur le ministre.

GAILLARDET, à mi-voix à Meunier.

Les soldats ne pourront jamais avoir raison de cette foule! On devrait recevoir les délégués.

VALIN, entre, voit Perraud à l'appareil et va à Gaillardet et à Meunier.

Je viens dire que la troupe ne peut plus tenir. On a bien dégagé l'entrée de la rue... pour aller plus loin, impossible!

MEUNIER.

Qu'ils cognent dessus !

On entend chanter la Carmagnole.

VALIN.

Ils seront bien forcés.

PERRAUD, à l'appareil, s'inclinant.

Oui, monsieur le ministre. Comptez sur moi. (A ses sous-ordres.) Le ministre m'ordonne de rétablir l'ordre coûte que coûte, je le rétablirai.

VALIN.

Monsieur le préfet, on m'envoie vous dire qu'une collision est à craindre entre la troupe et les grévistes ; un caporal vient d'être blessé d'un coup de pierre, et les soldats...

PERRAUD, regardant par la fenêtre et furieux.

Comment ! ils n'ont pas encore déblayé ?... Allez me chercher Santenay, allez !... (Meunier sort.) tout de suite.

FRANÇOIS.

Monsieur le maire désirerait parler...

LE MAIRE, entrant avant que Perraud ait pu dire non.

Monsieur le préfet, je vous en prie, évitons une catastrophe, un massacre, faites rentrer vos soldats !

PERRAUD.

Pour laisser la place à vos amis les grévistes ?

LE MAIRE.

Je vous assure, monsieur le préfet, qu'un malheur est imminent. Je fais appel à vos sentiments républicains. Vous ne laisserez pas ces enfants tirer sur leurs frères ?...

PERRAUD.

Si un malheur arrive, la faute en sera tout entière

à votre inertie et à votre mollesse, monsieur le maire ! Si votre police municipale avait fait son devoir, je ne serais pas actuellement bloqué dans ma préfecture !

LE MAIRE.

Pardon, la responsabilité en revient tout entière à vous qui avez assumé la direction de la police.

PERRAUD, violent.

Alors, monsieur, de quoi vous mêlez-vous ? Laissez-moi faire et force restera à la loi, je vous le promets. Depuis trop longtemps, monsieur le maire, vos concitoyens narguent l'autorité centrale : on ne voit que cercles d'études sociales, groupes libertaires prêchant l'insubordination et la révolte. Entendez-les. (On vient d'entendre éclater le chant de l'Internationale.) Entendez les chants abominables de vos électeurs !

VALIN, qui est à la fenêtre avec Gaillardet, se retournant.

C'est une nouvelle colonne de grévistes qui débouche par le Cours de la Liberté. Un homme, à leur tête, porte le drapeau rouge,

PERRAUD, se croisant les bras.

Qu'en dites-vous, monsieur le maire ? N'est-ce pas, il faut faire rentrer les soldats ?

SANTENAY, entrant, très effrayé.

Ils deviennent enragés, ces animaux-là... Nous avons trois agents blessés ainsi qu'un caporal d'infanterie. Ils ont renversé un kiosque à journaux, place de la République et l'ont incendié. Ils démolissent les becs de gaz !...

Cris de : A bas Perraud ! Démission !

PERRAUD.

Eh bien ?... Vous êtes toujours pour la conciliation

et les concessions? Vous voyez où l'on en arrive! Grâce à vous, la situation s'aggrave de minute en minute!... Et vous êtes tous là, tremblants, apeurés, ne sachant plus que faire! Puisque je n'ai autour de moi que des poules mouillées, passez-moi mon képi et mon épée, et je vais descendre sur la place.

LE MAIRE, l'arrêtant.

Ne commettez pas une pareille imprudence, monsieur le préfet, vous ne vous doutez pas à quel point ces gens sont montés contre vous; vos broderies ne leur en imposeraient pas!

VALIN.

Ils vous écharperaient.

SANTENAY.

Aller au devant d'eux serait pour vous une mort aussi certaine qu'inutile.

PERRAUD.

Ils n'oseront pas!

On entend sur la place un coup de revolver. Santenay, Gaillardet et Valin se précipitent à la croisée que Gaillardet referme. Perraud reste immobile.

VALIN, montrant.

Le coup est parti du groupe là-bas; le groupe du drapeau rouge.

SANTENAY.

Les amis de Rouveyre, parbleu!

PERRAUD.

Canailles!...

On entend un roulement de tambours et des commandements militaires.

VOIX, à la cantonade.

Apprêtez armes!

Grands cris sur la place.

LE MAIRE, à Perraud.

Une dernière fois, monsieur Perraud, je vous en supplie, vous pouvez encore empêcher un malheur, un grand malheur, un irréparable malheur ! Au nom de la République ! au nom de l'Humanité !

PERRAUD, violent.

Vous voyez bien que je suis contraint de répondre à la force par la force ! Je ne puis laisser plus longtemps frapper les agents, saccager les propriétés, insulter l'armée, lancer des pierres aux soldats, tirer des coups de revolver et ameuter toute une ville par des chants ignobles !

LE MAIRE.

Songez que le sang va couler, que des innocents seront frappés...

PERRAUD.

Je n'ai pas commencé : ils l'auront voulu. (Se calmant un peu.) Je reconnais avec vous que la nécessité dans laquelle nous nous trouvons est effroyable ; mais je ne ferai pas reculer la troupe devant les perturbateurs ! J'ai conscience qu'elle et moi nous accomplissons notre devoir ; et, j'aimerais mieux faire ce qu'ils me demandent, donner ma démission, que de céder.

Deuxième roulement de tambours.

VOIX, au milieu des vociférations sur la place.

Soldats ! ne tirez pas ! vous êtes du peuple comme nous ! ne tirez pas sur vos frères !

MEUNIER, entrant, très ému. — A Perraud.

Avant de commander le feu, le commandant exige un ordre écrit.

PERRAUD.

Il lui faut un ordre écrit, à celui-là, pour empê-

cher qu'ils ne nous envahissent et nous égorgent? Eh bien, il va l'avoir, l'ordre écrit.

Il va vers son bureau.

LE MAIRE, se précipitant.

Vous ne le donnerez pas, monsieur Perraud.

PERRAUD.

Pourquoi donc? Je suis couvert par le ministre. J'obéis!

LE MAIRE.

Le devoir est de désobéir quand on vous commande un crime!

PERRAUD, écrivant.

Je vois que vous aussi, vous êtes pour la révolte, monsieur le maire.

LE MAIRE.

Je suis pour l'Humanité et j'en appelle du préfet à l'homme.

PERRAUD, cesse d'écrire.

Vous n'allez peut-être pas me faire passer pour un criminel et un monstre, puisqu'il le faut? puisque ce malheur doit en éviter de plus grands? (se tournant vers son personnel.) Voyons, messieurs, n'ai-je pas raison?

Le personnel reste muet.

SANTENAY.

Vous avez eu tort de ne pas vouloir recevoir les délégués ouvriers, d'appeler la troupe et d'emprisonner Rouveyre. Si, maintenant, vous ne voyez d'autre issue à la situation que vous avez créée, c'est affaire entre votre conscience et vous.

PERRAUD, à lui-même, songeur.

Barral... Barral disait la même chose!

LE GÉNÉRAL, en petite tenue, bouscule François et entre.

Gare à vous, place! Ah! ça, monsieur le préfet, allez-vous nous laisser encore longtemps le bec dans l'eau? pendant que mes officiers et mes hommes criblés de pierres sont en butte aux insultes de cette populace de voyous! J'en ai assez! Je vous avertis que je fais sonner la retraite, mes hommes vont rentrer et vous vous débrouillerez comme vous pourrez!

Perraud, après un temps, écrit vite. — Tous sont anxieux.

PERRAUD, à Mesnier.

Portez cet ordre au commandant.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure!

SANTENAY.

Mais, monsieur le préfet...

LE MAIRE, violent.

Monsieur Perraud, vous venez de commettre une infamie!

PERRAUD, se lève, très calme, sans les écouter. Au général.

Général, je me rends à vos raisons; je ne veux pas exposer plus longtemps vos hommes aux injures de la populace, et je leur donne l'ordre de se replier sur la préfecture, pour, de là, rentrer à la caserne, par la rue Notre-Dame.

LE MAIRE, honteux.

Ah! Monsieur Perraud, excusez; je ne savais pas...

LE GÉNÉRAL.

Tant pis pour vous, arrive ce qui voudra, je m'en lave les mains!

Il sort.

VALIN.

Nous allons être pris d'assaut !

PERRAUD, très calme.

Non ! Téléphonez je vous prie au ministère, monsieur Valin : que, serviteur loyal, je ne veux pas désobéir aux ordres de mes chefs, mais que, pour éviter l'effusion du sang, puisque c'est ma démission que l'on veut, je la donne, et je renvoie la troupe. Vous, monsieur le maire, veuillez ouvrir cette fenêtre, annoncer la nouvelle à vos administrés, et leur dire que M. Santenay est chargé de l'expédition des affaires. (A François.) Allez me chercher Barral, retrouvez-le moi ?

SANTENAY, allumant une cigarette.

Allons donc !

Gaillardet ouvre la fenêtre. Le maire s'avance.

VOIX, dans la foule.

Chut ! Silence ! Taisez-vous !.. Fermez ça, là-bas ! Il va parler !

LUCIE, qui est entrée depuis un instant, se jette au cou de son père.

Ah ! mon père ! mon cher père !..

LE MAIRE, dominant le bruit.

Citoyens ! Citoyens ! M. Perraud donne sa démission ! (Bravos, cris enthousiastes.) Les troupes vont se retirer ! (Bravos.) M. Santenay est chargé de l'expédition des affaires et Rouveyre vous sera rendu. (Explosion d'acclamations.) Vive Santenay ! Vive Rouveyre !

SANTENAY, à part.

Pour Rouveyre, ce n'est pas encore dit.

La retraite sonne de pied ferme.

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au premier acte, dans le resplendissement lumineux et chaud de l'automne. Les arbres sont plus grands et plus feuillus, les parterres plus fleuris. La maison est envahie par les rosiers grimpants, la serre par les clématites et la vigne-vierge. Devant le bosquet, une table, avec journaux dessus; autour des chaises et un fauteuil de jardin. Aspect aimable et reposant d'une maison heureuse et tranquille.

François va et vient dans la serre en chantonnant. La vieille Rose devant la table de gauche épluche des pommes. Lucie accompagne Santenay jusqu'à la grille et revient songeuse.

ROSE, à Lucie.

Madame... madame?...

LUCIE, sortant de ses rêveries, s'arrête.

Qu'y a-t-il, Rose?

ROSE, montrant les pommes.

Faudra-t-il les faire au beurre ou à la confiture?

LUCIE, souriant.

Comme vous voudrez, Rose; vous savez bien qu'en cuisine, je n'y connais rien.

ROSE.

Ah! madame votre mère, elle...

LUCIE, arrêtant Rose.

Attendez; on vient de refermer la petite porte du jardin. (Appelant.) François! François! (François apparaît.) Quelqu'un! (Montrant la direction.) A la petite porte du jardin.

François y court.

ROSE.

Elle s'y connaissait en cuisine, madame votre mère... Tenez, pour les confitures...

LUCIE, a regardé dans la direction de la porte sans prêter attention à ce que dit Rose, tout à coup elle s'écrie.

M. Barral?... Ils sont donc déjà arrivés?

ROSE.

Mais oui, d'hier soir, après vous.

LUCIE, inquiète.

Je vais prévenir mon père.

Elle rentre dans la maison.

ROSE, souriant.

Ah! Il y a assez longtemps qu'il le réclame son ami Barral!

FRANÇOIS, joyeux, entrant suivi de Barral.

Je vais dire à monsieur...

BARRAL, le retenant.

Non, non, pas tout de suite; attendez, François. Moi, j'arrive, je ne sais rien! Depuis trois ans que M. Perraud a quitté l'administration; comment vit-on ici?

FRANÇOIS, riant.

Mais on vit très bien, demandez à Rose.

Rose qui ramassé ses pommes approuve de la tête et sort.

BARRAL.

Et, il n'est pas trop triste... pas trop aigri... pas trop de mauvaise humeur?

FRANÇOIS, étonné.

Monsieur? Jamais il n'a été aussi gai, aussi content; on se croirait revenu au temps d'autrefois.

BARRAL.

Et il ne s'ennuie pas?

FRANÇOIS, de plus en plus étonné.

Jamais monsieur n'a autant travaillé! C'est toute la journée ici une procession de jeunes gens, qui viennent exposer des projets, causer et discuter avec lui...

PERRAUD, ouvrant la porte et allant à Barral les mains tendues.

Barral!

BARRAL, ému, avance vers Perraud.

Monsieur Perraud! (Ils se serrent les mains. — A Lucie qui s'est avancée.) Bonjour, madame, votre santé est bonne?

LUCIE.

Très bonne, monsieur, merci; et celle de madame Barral?

François retourne à la serre.

BARRAL.

Excellente!

PERRAUD, lui reprend les mains, très ému.

Ah! mon vieil ami... mon bon ami! Vous ne pouvez vous douter combien je suis heureux de vous voir. J'avais bien reçu votre petit mot m'annonçant que vous preniez votre retraite, mais je ne vous attendais pas si tôt.

BARRAL.

Ma femme ne tenait plus en place à Rennes, et nous avons profité du voyage des enfants...

LUCIE.

Vous vous fixez définitivement ici?

BARRAL, souriant.

Oui, madame. J'avais laissé à Montfresnois de bons amis et de bons souvenirs et je suis heureux de pouvoir vivre au milieu d'eux les jours qui me restent... (Regardant autour de lui.) Ça n'a pas changé non plus, chez vous. La maison avec sa petite entrée vitrée et ses rosiers, la serre aux carreaux blanchis, le bosquet, le fameux bosquet où nous avons si souvent fait et défait les ministères?...

PERRAUD, gaiment.

Ah! ne parlons plus de politique!

BARRAL.

Les arbres, par exemple, ont fait comme nous; ils ont vieilli. (Revenant à Perraud.) Ah! mon cher monsieur Perraud, combien il m'aurait été pénible, revenant à Montfresnois, de penser que je ne rentrerais pas dans cette maison. Votre réponse m'assurant que plus que jamais je serais le bienvenu .. et l'accueil que vous me faites, me comblent.

PERRAUD, bonhomme.

Malgré les événements, mon cher, mes sentiments pour vous n'ont pas varié... mais, vous restez debout. Venez donc vous asseoir, que nous causions.

BARRAL.

Vous êtes ma première visite et j'en ai beaucoup d'autres...

PERRAUD, joviel, le retenant par le bras.

Vous avez bien le temps, puisque vous ne repartez plus!

LUCIE.

Père, si pourtant M. Barral est pressé, il ne faudrait pas abuser...

PERRAUD, à Lucie.

Mon enfant, fais vite apporter du madère, il ne peut pas refuser.

BARRAL, riant et cédant.

Pour une première visite, en effet. — Je ne peux pas...

Lucie va à la cuisine.

PERRAUD, désignant un siège près du bosquet.

Asseyez-vous là! (Il s'assied et secoue la tête.) Ah! oui! il s'en est passé des événements depuis que nous ne nous sommes assis sous ce bosquet!

BARRAL, vivement.

Mon cher Perraud, précisément en prévision de ce rappel des événements, je vous avais écrit afin que nous nous entendissions pour en faire, si vous voulez bien, abstraction complète, et pour reprendre notre intimité où elle en était il y a quinze ans!

PERRAUD, gai.

Je ne demande pas mieux, rajeunissons-nous de quinze ans.

BARRAL.

J'estime que la façon héroïque dont vous avez quitté l'administration en jetant votre démission au nez du ministre efface tout. J'étais déjà loin lorsque j'en ai eu connaissance, mais je vous ai envoyé mes

félicitations de Rennes, et, je vous les renouvelle aujourd'hui.

PERRAUD, souriant.

Savez-vous ce qu'il a dit de cet héroïsme? le ministre! Il l'a qualifié de lâcheté, de désertion devant l'ennemi et il m'a révoqué! Ah! mon ami, il n'y a rien de tel qu'une révocation pour vous ouvrir les yeux. Quand on tourne avec tous les autres rouages, on ne s'aperçoit de rien; dès qu'on est immobilisé en dehors du mouvement et qu'on voit, qu'on observe, on revient de bien des choses.

BARRAL, souriant.

Je me fais la même réflexion depuis que je suis à la retraite.

PERRAUD, heureux.

Dans le calme de notre petite ville, je me suis ressaisi; il m'a semblé que je revenais à la santé après une longue et terrible maladie; qu'après avoir été pendant plusieurs années hypnotisé, je renaissais à la vie réelle, à la vie nature. Et maintenant que vous voici ici, mon cher Barral, je crois avoir rêvé tous ces mauvais jours.

BARRAL, riant dans sa barbe.

Nous arrivons à l'âge de la sagesse.

PERRAUD, souriant avec complaisance.

Ce serait bien prétentieux à moi de me qualifier de sage; mais depuis que j'ai des loisirs, j'ai travaillé à l'élaboration de toute... une organisation sociale; qui ne me semble pas trop mauvaise; vous verrez. (Apercevant Lucie qui revient avec un plateau.) Pour le moment, nous avons mieux à faire. (A Lucie.) Il ne fallait pas te donner la peine... Rose aurait bien pu...

LUCIE.

Elle est très en retard, (souriant.) elle sait pourtant que mon mari aime déjeuner à l'heure.

BARRAL.

M. Santenay est à Montfresnois?

PERRAUD.

Mes enfants sont venus me surprendre hier soir!

LUCIE, à Perraud.

Tiens, père, débouche la bouteille, je n'ai pu y parvenir.

Perraud prend la bouteille et se lève.

BARRAL, à Perraud.

Alors, c'est un conseil de famille?

PERRAUD.

Pas le moins du monde.

Il s'écarte pour tirer le bouchon plus à son aise.

LUCIE, bas à Barral en lui faisant signe de ne pas insister.

Je vous raconterai plus tard ce qui se passe.

BARRAL, approuvant.

Bien!

PERRAUD, emplissant les verres.

Mon gendre vient aujourd'hui tout simplemnt pour que nous réglions ensemble quelques petites questions d'intérêt. Il faut vous dire que, sans que vous vous en doutiez, j'ai en ce moment-ci, pas mal d'affaires en train et beaucoup en projet.

LUCIE, maussade.

Beaucoup trop... Tu n'es pas raisonnable!

PERRAUD, souriant d'un air entendu à Barral.

Cela se rattache au système social dont je vous parlais, car je ne me borne pas à la théorie... (Che-

quant son verre.) A votre bienvenue et à votre bonne santé! A celle de madame Barral.

BARRAL.

Je vous adresse le même souhait de tout cœur... (S'inclinant devant Lucie.) ainsi qu'à madame et à toute votre famille.

Lucie s'est inclinée et se dirige vers la serre.

PERRAUD.

Je vous disais donc que je travaille beaucoup; je ne veux pas que les années que j'ai passées dans l'administration soient totalement perdues et...

BARRAL, ironique.

Vous avez mis de côté des petits papiers?...

PERRAUD, riant.

Non, je veux faire profiter le plus de gens possible de la bonne leçon que j'ai reçue. Ne me parlez plus ni de gouvernement, ni d'initiative officielle; pour faire quelque chose, il faut être libre, et c'est l'initiative individuelle qu'on doit encourager!

BARRAL, surpris.

Peut-être; je n'ai point suffisamment étudié la question.

PERRAUD.

Voici donc ce que j'ai imaginé... Quand j'apprends, autour de moi, qu'un jeune homme actif, intelligent, ayant des idées, se destine à l'Administration, je l'avertis et mets à sa disposition, — sans intérêt, ni espoir de gain, — les fonds qu'il demande pour développer son activité en dehors des pouvoirs publics... Que pensez-vous de mon idée?

BARRAL, embarrassé.

Ma foi, je vous le déclare, elle me surprend beaucoup... en sorte que...

PERRAUD, emballé sur son idée.

Vous comprenez, je vous explique cela rapidement, en deux mots, grosso modo; ce n'est peut-être pas très clair. Vous lirez les mémoires que j'ai rédigés sur la question; vous verrez les feuilles d'observations prises sur chacun de mes pupilles : c'est d'un intérêt considérable! (Barral se lève.) Entre nous, je vous avouerai que je ne suis pas encore arrivé à des résultats concluants, mais je les prévois. (Perraud se lève.) Et puis, peut-être y a-t-il encore à trouver quelque chose pour cette organisation toute nouvelle; nous chercherons ensemble ?

BARRAL, après un temps, poursuivant son idée.

En sorte que, si je vous ai bien compris : votre fils, par exemple, voudrait entrer aujourd'hui dans l'Administration...

PERRAUD, rembruni et changeant de ton.

Les aventures de mon fils, Barral, sont classées parmi les événements fâcheux auxquels nous ne devons pas faire allusion. Pour ne vous rien cacher, je suis si loin d'approuver la conduite de mon fils, que si j'agis comme je le fais avec mes pupilles, c'est beaucoup pour eux, mais plus encore contre lui !

BARRAL, étonné.

Si vous admirez l'initiative individuelle, l'occasion est cependant belle de...

PERRAUD.

Je ne vous ai pas dit que j'admirais les révoltés, les déclassés, les bohêmes et les ratés !

BARRAL.

Votre fils n'est rien de tout ça. Il a brillamment réussi, et...

PERRAUD.

Tant mieux pour lui ; mais cet enfant nous a fait trop de mal à sa mère et à moi pour que j'oublie!

BARRAL, conciliant.

N'en parlons donc plus, mon cher Perraud, et puisqu'il en est ainsi, je vais lui dire qu'il est inutile de se présenter devant vous.

PERRAUD.

Oh ! parfaitement inutile!

BARRAL, lui tendant la main.

Au revoir, mon cher monsieur Perraud, et encore une fois merci pour votre bon accueil.

PERRAUD, inquiet.

A bientôt, quand même, n'est-ce pas?

BARRAL.

Comment donc! (Cherchant des yeux.) Et madame Santenay?

PERRAUD, appelant.

Lucie! Lucie!

Lucie paraît à la porte de la serre.

BARRAL, allant à elle.

Souhaite le bonsoir, madame, et n'oubliez pas que vous avez quelque chose à me raconter.

LUCIE, gênée.

Oui, monsieur Barral. Au revoir... plus tard?

BARRAL, tendant encore la main à Perraud.

Eh bien...

PERRAUD.

Je vous accompagne.

Ils disparaissent derrière la serre.

LUCIE, qui est entrée en scène, à François.

François!... portez la bouteille, les verres et le plateau à la cuisine.

FRANÇOIS.

Oui, madame. (Il prend vivement le plateau et se dirige vers la cuisine. — A mi-chemin il voit la grille s'ouvrir.) Monsieur Santenay avec un autre monsieur!

LUCIE, surprise.

Déjà! (Avec mauvaise humeur.) Pourquoi Charles m'a-t-il fait venir!

Elle va à lui.

SANTENAY, entrant.

Amie! (Lucie avance, il lui présente celui qui l'accompagne.) M. Landrin, juge au tribunal!

LUCIE, s'inclinant.

Monsieur!

LE JUGE.

Je vous présente mes respects, madame.

LUCIE, tirant Santenay à part.

M. Barral est ici avec Adrien et toute sa famille!

SANTENAY, mécontent.

Diable!

LUCIE, contrariée.

Ne pourrait-on pas renoncer à cette enquête; s'arranger autrement?

SANTENAY.

Tu comprends, ma chérie, combien il m'est pénible d'en arriver à cette extrémité avec ton père; nous ne pouvons cependant pas nous laisser dépouiller!

LUCIE, insistant.

Il doit y avoir d'autres moyens.

SANTENAY.

Je n'en vois pas. (Apercevant au lointain Perraud.) Ton père! (Au juge qui se promène de long en large.) Je vais prévenir M. Perraud que vous avez un renseignement à lui demander de la part de M. le président.

LE JUGE.

C'est cela.

SANTENAY, allant à Perraud.

M. Perraud!

Il s'approche de lui et lui parle bas à l'oreille.

PERRAUD.

Bien, très bien! (Il va vers le juge en souriant.) Mon gendre me dit, monsieur, que vous avez un renseignement à me demander de la part de M. le président. Je n'oublie pas que j'ai été inscrit pendant vingt ans au barreau de notre ville et me mets entièrement à votre disposition.

LE JUGE.

Je suis vraiment désolé de vous déranger... mais...

PERRAUD, montrant une chaise près de la table du bosquet.

Asseyez-vous donc, monsieur!

LE JUGE, sans s'asseoir.

Je suis en effet chargé par M. le président de procéder à une petite enquête que vous voudrez bien, j'espère, me faciliter?

PERRAUD.

Je vous écoute, monsieur.

LE JUGE, embarrassé.

C'est que... je préférerais que nous fussions seuls, ma mission ayant un caractère absolument confidentiel.

PERRAUD, souriant, à Lucie et Santenay.

Vous le voyez, mes enfants, nous ne vous retenons plus.

Le juge s'assied.

SANTENAY.

Nous nous retirons.

Ils rentrent dans la maison.

LE JUGE.

Vous vous occupez beaucoup en ce moment-ci de travaux de sociologie?

PERRAUD, riant, s'assied de l'autre côté de la table.

Le gouvernement en prendrait-il ombrage?

LE JUGE.

Pas du tout; seulement des personnes qui s'intéressent à vous, craignent que votre zèle philanthropique ne vous emporte trop loin, et qu'à force de faire largesse à tout venant, vous ne vous trouviez bientôt aussi dépourvu que vos obligés.

PERRAUD.

Ah! c'est pour l'argent!... Croyez, monsieur, que je ne fais qu'un choix très judicieux pour les sommes que je distribue, en tout cas, cet argent est bien le mien; j'ai le droit d'en faire l'usage qui me plaît...

LE JUGE.

Sans doute. Laissez-moi vous dire cependant, que votre excessive générosité peut paraître étrange et prêter à des insinuations désobligeantes.

PERRAUD.

Quelles insinuations?

LE JUGE.

On peut dire, par exemple, que vous êtes un prodigue et que ces prodigalités qu'on pourrait expliquer

si vous étiez seul au monde, ne se comprennent plus quand on sait que vous avez des enfants.

PERRAUD, se redresse.

Ah ! très bien ! très bien ! Je commence à comprendre, monsieur, de quelle mission vous êtes chargé... Vous venez vous assurer de mon état mental et savoir s'il faut me donner un conseil judiciaire ou me faire interdire ?

LE JUGE.

Ah ! monsieur Perraud, bien loin de moi semblable pensée.

PERRAUD, se levant.

Si vous ne l'avez pas, le tribunal peut l'avoir; et, je tiens, à ce que vous entendiez tout de suite mes témoins.

Il va vers la maison.

LE JUGE.

M. le Président avait justement convoqué pour aujourd'hui votre gendre et votre fils.

PERRAUD, stupéfait, s'arrête.

Mon fils ! (A part.) Ah ! voilà pourquoi Barral parlait de conseil de famille ! (Au juge.) En attendant que ce monsieur dépose contre moi, permettez-moi de vous faire entendre ma fille et mon gendre.

LE JUGE.

J'allais vous en prier.

PERRAUD, ouvre la porte de la maison et aperçoit Lucie et Santenay.

Vous êtes là ? Venez donc, vous allez en apprendre de belles. (A Lucie.) Voilà, monsieur, qui, à la requête de ton frère, sans aucun doute, prétend que je suis fou et veut me faire enfermer !

LE JUGE, se récriant.

Mais monsieur Perraud, il n'est pas du tout question de ça!

PERRAUD, s'animant.

Enfin, vous prétendez que je dilapide ma fortune? Eh! bien, ce n'est pas exact, si je dépense de l'argent, je le fais en parfaite connaissance de cause. (Un temps.) Comme le législateur n'a pas laissé les pères libres de déshériter leurs mauvais fils, j'entends dépenser, de mon vivant, en dons utiles, aux gens qui me sont sympathiques, jusqu'à mon dernier sou; afin que, moi mort, il ne revienne pas un centime à un fils indigne... Ma fille a eu sa dot, mon gendre est dans une position superbe...

SANTENAY.

Mais vous, monsieur Perraud, vous ne pouvez pas vous mettre sur la paille pour satisfaire une rancune, légitime, je le reconnais; vous seriez le premier puni?

PERRAUD.

Il m'en faut si peu pour vivre!

LE JUGE.

Si vous voulez, monsieur Perraud, pour tranquilliser M. le préfet et pour vous laisser toute liberté, on pourrait nommer un administrateur.

PERRAUD, indigné.

Vous en revenez au conseil judiciaire. Il faut qu'on ait pesé rudement sur l'esprit du tribunal, pour que vous vouliez ainsi, à toute force, m'enlever la gérance de ma fortune?

LE JUGE, grave.

La loi seule, monsieur, pèse sur l'esprit du tribunal.

PERRAUD, furieux.

La loi n'autorise pas le tribunal à prêter l'oreille à de semblables réclamations, et il faut tout le respect que je professe pour les institutions de mon pays pour ne pas vous prier... de sortir!

SANTENAY, l'arrêtant.

Monsieur Perraud!

PERRAUD, calme, à Santenay.

Vous avez raison. (Au juge.) En somme, vous vouliez savoir quels étaient les mobiles qui me poussaient à faire largesse de mon argent, maintenant, vous les connaissez. Dites à M. le Président, que si l'on veut un procès, je le ferai, et avec le plus grand luxe de procédure. C'est encore une façon de dépenser sa fortune. Quant à mon état mental, ma fille et mon gendre peuvent en témoigner.

LUCIE, stupéfaite, apercevant Adrien derrière la serre.

Adrien!

Le juge est en avant entre Perraud et Santenay. Tous trois se retournent. — Adrien paraît suivi de François.

PERRAUD, a un soubresaut en arrière.

Ah! par exemple!

ADRIEN, nettement.

J'ai reçu une convocation, et quoique M. Barral m'ait déconseillé de venir, me voici.

PERRAUD, au comble de l'indignation, au juge.

Puisqu'il plaît à M. le Président de convoquer les gens chez moi, vous ne trouverez pas mauvais, monsieur, qu'en présence de cette façon illégale et étrange de procéder, je me retire.

LE JUGE, à Perraud.

Il me semble, au contraire, indispensable, dans

votre mère même que vous connaissiez les allégations formulées par votre fils et que vous soyez présent pour les mettre à néant.

PERRAUD, douloureusement.

Vous ne comprenez donc pas, monsieur, tout ce qu'il y a de révoltant, de douloureux pour moi?...

SANTENAY.

M. le juge a raison; il vaut mieux que vous l'entendiez.

PERRAUD, faisant effort sur lui-même.

Soit! (Il va s'asseoir à l'écart à gauche, entouré de Lucie et de Santenay, tournant le dos à Adrien.) puisque vous y tenez!

LE JUGE, à Adrien.

Je suis juge au tribunal, commis, monsieur, par le président pour faire une enquête préparatoire et entendre votre témoignage.

ADRIEN.

Une enquête sur quoi?

LE JUGE.

Vous avez appris certainement que M. votre père menait une existence — disons le mot — de dissipation que rien ne justifie, et qu'il a juré de dilapider jusqu'à son dernier sou, afin de ne vous rien laisser.

ADRIEN, étonné.

Que mon père dilapide tant qu'il voudra, sa fortune lui appartient! Je ne lui ai jamais rien demandé.. Je n'attends rien de lui!

LE JUGE.

Cependant une partie de cette fortune doit un jour vous revenir et je suppose que vous approuvez la de-

mande introduite devant le tribunal pour mettre un frein aux dissipations de M. votre père?

ADRIEN.

Moi ! approuver cela ! C'est-à-dire, monsieur, que si je puis m'opposer à cette demande, je m'y oppose de toutes mes forces. La loi a déjà fait assez de mal chez nous ! Et ce n'est pas aujourd'hui qu'ils tournent à mon profit que j'approuverais des procédés, qui, entre parents, m'ont toujours paru odieux et iniques.

LE JUGE, étonné, hâtivement.

Bien, monsieur, je prends note de votre protestation.

Il se dispose à partir et va prendre son chapeau et sa serviette sur la table.

PERRAUD, vivement.

La requête a pourtant été adressée par quelqu'un ?

ADRIEN, levant la main.

Je jure n'être pour rien dans cette requête que j'ignorais. (Au juge.) Veuillez donc, monsieur le juge, prier M. Santenay, ici présent, de vouloir bien faire la même déclaration.

LE JUGE, qui se dirige vers Santenay.

J'outrepasserais mes attributions. Je ne puis, monsieur, que consigner les témoignages à titre de renseignements, le tribunal appréciera.

SANTENAY, au juge.

Merci, mille fois, monsieur le juge, de la courtoisie avec laquelle vous vous êtes acquitté de votre mission.

LE JUGE, saluant.

Monsieur Perraud... Madame... Monsieur...

SANTENAY, le reconduisant.

Au revoir, et à bientôt, j'espère pour terminer cette fâcheuse affaire.

Adrien reste debout dans l'attitude de quelqu'un qui attend. — Perraud est absorbé.

LUCIE, étonnée, bas à Perraud.

Adrien ne s'en va pas! (Perraud a un geste de colère, — A Adrien.) Maintenant que tu as fait ta protestation, tu pourrais te retirer, Adrien?... ce serait préférable.

ADRIEN.

J'attends le retour de M. Santenay.

LUCIE.

Pourquoi?

ADRIEN.

Pour que, maintenant que nous sommes entre nous, il veuille bien, devant mon père, répéter le serment que j'ai fait.

LUCIE, émue.

Mon mari n'a pas, je crois, de comptes à te rendre!

ADRIEN.

Il en a à rendre à mon père!

Santenay revient.

PERRAUD, à Santenay nerveusement.

Mon cher Santenay, pour clore toute espèce de discussion, veuillez donc confirmer à monsieur, que vous êtes aussi surpris que moi de ce qui arrive, et que, puisqu'il déclare n'y être pour rien, vous vous demandez...

SANTENAY, embarrassé.

Je ne vous cacherai pas... J'avais eu vent de la chose...

ADRIEN, souriant.

Allons, avouez donc que vous avez signé la demande!

SANTENAY, à Adrien, vivement.

Et quand cela serait? Je n'aurais ni à m'en défendre, ni à en rougir... Tous les honnêtes gens seraient avec moi!

LUCIE, se jetant au cou de Perraud.

O papa! papa!

SANTENAY, sévère à Adrien.

Pour quelle raison ma femme et moi supporterions-nous les conséquences d'une faute dont vous êtes seul responsable?.. Vous pouvez, aujourd'hui jouer au magnanime et faire du désintéressement à bon marché; vous savez bien qu'il serait par trop bouffon, à vous, l'irrégulier, de recourir aux lois! Pour nous, qui sommes dans la légalité, nous avons le bon droit de notre côté! La loi défend aux prodigues de dissiper leurs biens, nous en usons!

Adrien sourit en l'écoutant et hausse les épaules avec mépris sans répondre.

PERRAUD, s'est dégagé de l'étreinte de Lucie, il a écouté les dernières paroles de Santenay.

Comment, c'est vous, Santenay? Vous? (Avec amertume.) Ah! oui, vous êtes préfet!

SANTENAY, allant vers la maison.

Eh! tout le monde, vous-même à ma place, en eussiez fait autant.

Il entre dans la maison suivi de Lucie en larmes.

ADRIEN, souriant, en désignant Santenay.

Il est de la bonne école, Santenay, il ira loin!

PERRAUD, anéanti, comme à lui-même.

Je tombe des nues!... Est-ce possible?... Lui!

ADRIEN, s'avançant.

Permets-moi de protester. Oh! rien qu'un mot! contre les paroles de M. le préfet Santenay. Je ne veux pas que tu puisses supposer, un seul instant, que je sois venu ici jouer la comédie de la magnanimité, pour me donner le beau rôle et obtenir ainsi un pardon que je n'ai, ni à demander ni à recevoir. Si je m'oppose à l'uction de la requête, je n'y ai aucun mérite, j'entends n'en tirer aucun bénéfice, et je te prie de ne m'en savoir aucun gré.

PERRAUD.

Il ne manquerait plus que ça!

ADRIEN.

Je le fais, parce que cette atteinte portée à ta liberté me blesse et me révolte, comme m'ont toujours blessé et révolté, les atteintes portées à l'affection que nous nous devions l'un à l'autre.

PERRAUD.

Je vous conseille de parler d'affection!

ADRIEN.

Oui, j'en parle, car les responsables de nos chagrins, ne sont ni toi, ni moi; mais ainsi que tu peux le constater aujourd'hui, ceux qui ont mis l'autorité entre nous! Rappelle-toi le temps où nous vivions tous ici, heureux, en nous aimant.

PERRAUD, troublé, après un temps, semblant s'excuser.

Je ne pouvais pourtant pas approuver toutes vos sottises!

ADRIEN, souriant.

Ces sottises, comme vous dites, ne m'ont pas em-

pêché d'arriver à une situation honorable, lucrative et enviable à tous les points de vue.

PERRAUD, réfléchissant.

Vous étiez libre... Vous avez développé votre initiative!...

ADRIEN, haussant les épaules.

Oh! ce n'est pas seulement d'avoir échappé à ta contrainte qui m'a fait réussir.

PERRAUD, étonné.

Ah! vraiment... quoi donc, alors?

ADRIEN.

J'aimais par dessus tout mon art, vous le savez, j'aimais aussi passionnément ma compagne; voilà tout simplement, pourquoi j'ai pu faire ce que j'ai voulu... Et maintenant qu'il n'y a plus d'équivoque entre nous... adieu, père!

PERRAUD, sortant de ses réflexions.

Mais... attends donc... C'est très intéressant... (Changeant de ton.) Tu ne peux te figurer à quel point.

ADRIEN, coupant court.

A quoi bon discuter encore? D'ailleurs M. Barral m'attend dans l'allée et doit s'impatienter... Au revoir!

Il sort vivement.

PERRAUD, se levant.

Voyons! Adrien? Adrien?... C'est ça!.. mais c'est ça! (Il fait quelques pas pour rejoindre Adrien, puis revenant vers la serre, il appelle.) François! François! François!

Rose paraît du côté de la cuisine.

LUCIE, aux appels, sort de la maison.

Papa! qu'as-tu? Tu es souffrant?

PERRAUD, l'écarte.

Non, laisse-moi ! (A François qui entre, lui montrant l'allée.) Rejoignez Barral et Adrien, dites-leur de venir.

François part en souriant.

LUCIE, à Santenay qui paraît.

Charles, va chercher un cordial, du vinaigre, des sels ! (Santenay sort, à son père.) Assieds-toi !

Elle avance le fauteuil.

PERRAUD, joyeusement.

Fiche-moi la paix avec tes médicaments ! (Il s'assied dans le fauteuil du jardin.) Je ne suis pas malade, jamais je ne me suis mieux porté. (Voyant revenir Santenay.) Jamais je n'ai été plus sain de corps et d'esprit, vous entendez ? (Epanoui.) Jamais je n'ai été aussi content !

BARRAL, très troublé, accourt suivi d'Adrien et de François.

Que se passe-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

PERRAUD, riant avec bonhomie.

Remettez-vous, mon bon ami. En causant avec mon fils, je viens d'avoir l'intuition très nette que, (D'un air inspiré.) la liberté comme l'autorité n'étaient que deux affreux trompe-l'œil !

BARRAL, étonné.

Cependant, vos pupilles...

PERRAUD, éclatant de rire.

Ne parlons plus de ces tentatives faites sans direction, en dehors du vrai principe.

SANTENAY, à Lucie en souriant.

A la bonne heure !

BARRAL, étonné.

Vos mémoires montrant la liberté nécessaire pour...

PERRAUD, arrête Barral, et souriant, très heureux.

Pas plus que la poigne ! Voyez-vous l'essentiel est : d'aimer ! (Solennel.) L'homme peut ce qu'il veut, quand il a l'amour : de ses idées, de son but, de l'humanité, et qu'il ne perd pas de vue cet amour !.. Qu'on se le dise !

Il tend la main à Adrien.

BARRAL, levant les bras au ciel.

Il y a des siècles qu'on se le dit !

Rideau.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-s-Seine. — A. Pichat.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

fr. c.

GEORGES ANCEY

L'Avenir, 3 actes . . . 2 »
La Dupe, 5 actes . . . 2 »
Grand'Mère, 3 actes. . 2 »
Les Inséparables, 3 ac. 2 »
Monsieur Lamblin, 1 a. 1 50

HENRY BECQUE

Les Corbeaux, 4 actes . 2 »
Les Honnêtes Femmes, 1 acte 1 50
Michel Pauper, 5 act.. 2 »
La Navette, 1 acte. . . 1 50

ALEX. BISSON

Le Bon Juge, 3 actes . 2 »
Le Bon Moyen, 3 actes. 2 »
Château Historique, 3 actes. . . . . 2 »
Un Conseil judiciaire, 3 actes. . . . . 2 »
Le Contrôleur des Wagons-lits, 3 actes . . 2 »
Un Coup de tête, 3 act. 2 »
Le Député de Bombignac, 3 actes . . . . 2 »
Disparu!!!, 3 actes. . 2 »
Docteur!, 1 acte . . . 1 50
Les Erreurs du mariage, 3 actes. . . . . 2 »
La Famille Pont-Biquet, 3 actes. . . . . 2 »
Feu Toupinel, 3 actes . 2 »
La Gymnastique en chambre, 1 acte. . . 1 50
L'héroïque Le Cardunois, 3 actes . . . . 2 »
Jalouse! 3 actes. . . . 2 »
Les Joies de la paternité, 3 actes. . . . . 2 »
Mam'selle Pioupiou, 5 a. 2 »
Monsieur le Directeur, 3 actes. . . . . 2 »
Mouton! 1 acte. . . . 1 50
Nos Jolies Frandeuses, 3 actes. . . . . 2 »
Le Roi Koko, 3 actes . 2 »
Le Sanglier, 1 acte . . 1 50
Les Surprises du Divorce, 3 actes. . . . 2 »
La Terre Neuve, 3 act. 2 »
La Véglione, 3 actes. . 2 »
Veuve Duresnel 1 acte. 1 50

B. BJORNSON

Amour et Géographie, 3 actes et *les Nouveaux Mariés*, 3 actes. Un volume 3 50
Au delà des forces, 1re et 2e parties, 4 actes. 3 50
Une Faillite, 4 actes. . 2 »

fr. c.

Léonarde, 4 actes. . . 3 50
Le Roi, 4 actes et *Le Journaliste*, 4 actes . 3 50

M. BONIFACE

La Crise, 3 actes. . . . 2 »
Les Petites Marques, 3 actes. . . . . 2 »
La Tante Léontine, 3 a. 2 »

BRIEUX

Les Avarids, 3 actes. . 3 50
Le Berceau, 3 actes . . 2 »
Les Bienfaiteurs, 4 act. 2 »
Blanchette, 3 actes. . . 2 »
L'Ecole des Belles-Mères, 1 acte 1 50
L'Engrenage, 3 actes . 2 »
L'Evasion, 3 actes. . . 2 »
Ménages d'Artistes, 3 a. 2 »
Résultat des Courses, 5 actes. . . . . 2 »
Les Remplaçantes, 3 a. 2 »
La Robe Rouge, 3 a. . 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50
Les Trois Filles de M. Dupont, 4 actes. . . 2 »

GEORGES COURTELINE

L'Article 330, 1 acte. . 1 »
Les Boulingrin, 1 acte. 1 50
Un Client sérieux, 1 a. 1 50
Gros chagrins, 1 acte . 1 »
Hortense, couche-toi! 1 acte . . . . . 1 »
Une Lettre chargée, 1 a. 1 »
Théodore cherche des allumettes, 1 acte. . . 1 »
La Voiture versée, 1 a. 1 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes. (in-8°) . . . . . 4 »
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . 2 »
La Figurante, 3 actes . 2 »
La Fille sauvage, 6 a. 2 »
La Nouvelle Idole, 3 a. 2 »
Le Repas du lion, 5 act. 2 »

MAURICE HENNEQUIN

Coralie et Cie, 3 ac.. . 2 »
Inviolable!, 3 actes . . 2 »
Les Joies du foyer, 3 a. 2 »
M'amour, 3 actes. . . . 2 »
Le Paradis, 3 actes . . 2 »
Place aux Femmes! 3 a. 2 »

fr. c.

HENRIK IBSEN

La Comédie de l'Amour, 3 actes. 3 50
Le Canard sauvage, 5 actes et *Rosmersholm*, 4 actes. 3 50
La Dame de la Mer, 3 actes et *L'Ennemi du Peuple*, 3 actes. . . 3 50
Empereur et Galiléen. 2 parties 3 50
Hedda Gabler, 4 actes. 3 50
Les Prétendants à la Couronne, 5 actes, et *Les Guerriers à Helgeland*, 4 actes . . . 3 50
Les Revenants, 3 actes. 2 »
Les Soutiens de la Société, 4 actes, et *l'Union des Jeunes*, 5 a. 3 50

JEAN JULLIEN

L'Equilibre, 5 actes . . 2 »
La Poigne, 5 actes. . . 2 »
La Sérénade, 3 actes . 2 »

G. LENOTRE et G. MARTIN

Colinette, 4 actes. . . 2

HENRI MALIN

Médor, 3 actes . . . . 2 »

LOUIS MARSOLLEAU

Le dernier Madrigal, 1 acte . . . . . 1 »
Mais quelqu'un trouble la fête, 1 acte. . . . 1 »

L. MARSOLLEAU et BYL

Hors les lois, 1 acte . . 1 50

EUGÈNE MORAND

L'Ile heureuse, 3 actes. 2 »

GEORGES RIVOLLET

Albertis, 4 actes . . . 2 »

J. H. ROSNY

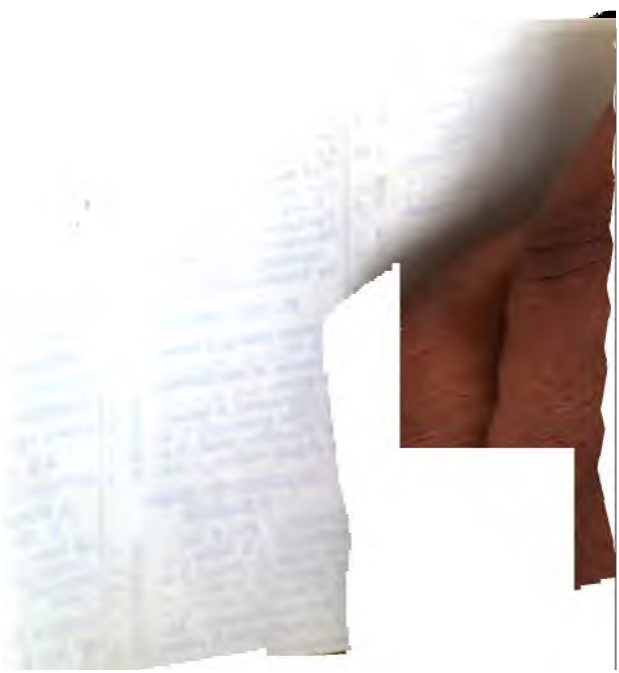
La Promesse, 2 actes.. 1 50

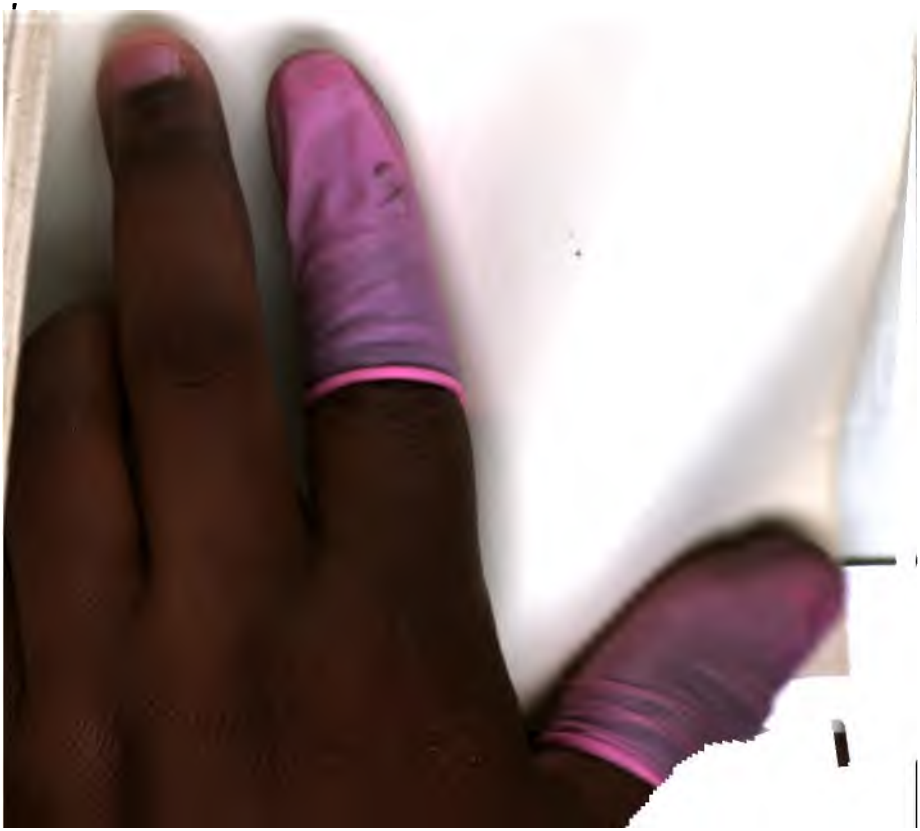
A. SILVESTRE et E. MORAND.

Les Drames sacrés, 10 tableaux (in-8°). . . 4 »
Grisélidis, 3 actes (in-8°) . . . . . 4 »

GABRIEL TRARIEUX

Sur la foi des étoiles,





DEC 7 - 1961